JEAN XXIII ET LES SECRETS DU CONCLAVE

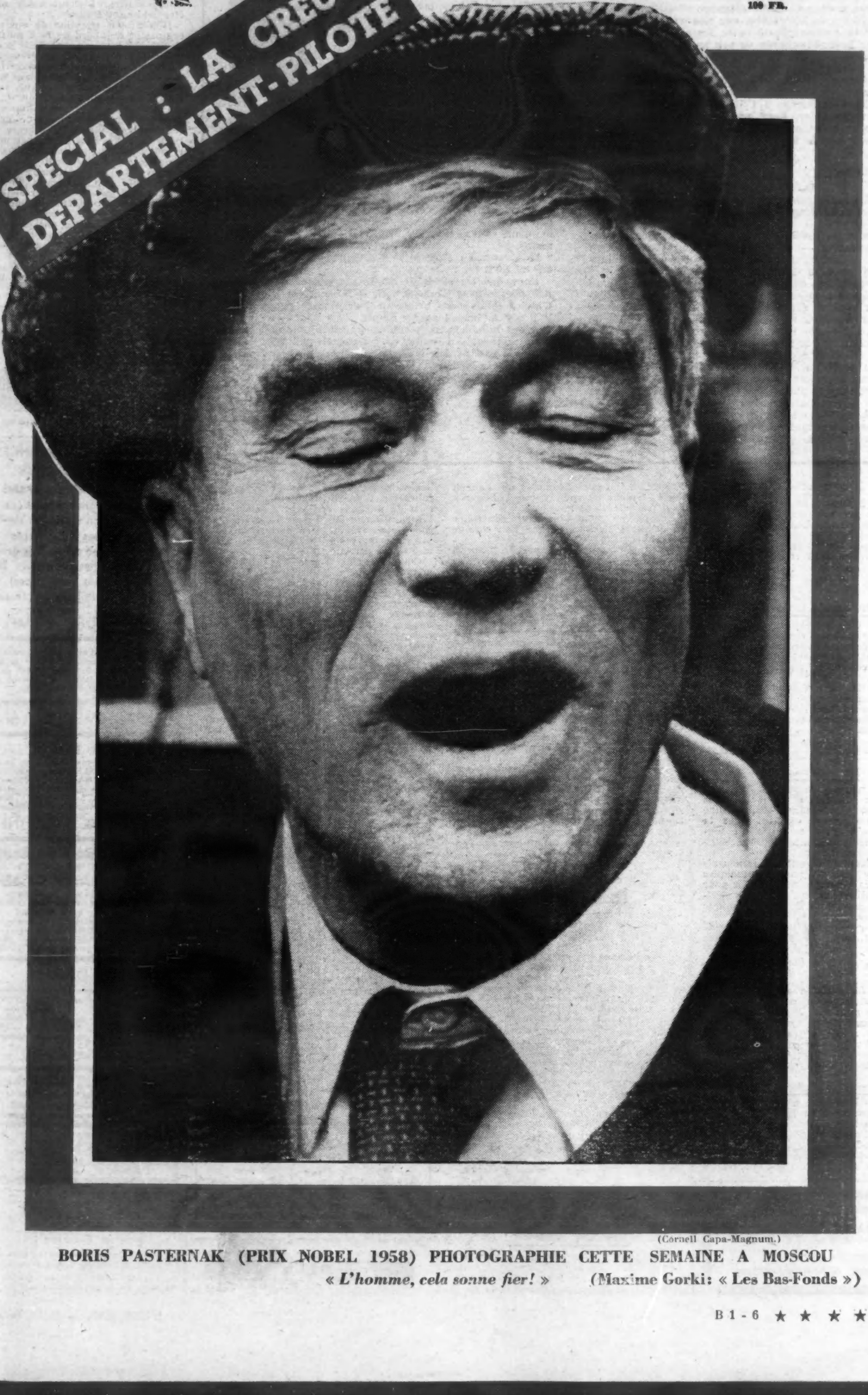
L'EXPRESS

Le jou… de la Nouvelle Vague

30 OCTOBRE 1958 N° [illegible]

100 FR.

SPECIAL : LA CREUSE
DEPARTEMENT-PILOTE



(Cornell Capa-Magnum.)

BORIS PASTERNAK (PRIX NOBEL 1958) PHOTOGRAPHIE CETTE SEMAINE A MOSCOU

« L'homme, cela sonne fier! » (Maxime Gorki: « Les Bas-Fonds »)

B 1 - 6 ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★

La lettre de « L'Express »

Qu'arrivera-t-il à Boris Pasternak ?

« Il se peut que les Russes l'exécutent. Il se peut qu'ils donnent son nom à une ville. Il se peut qu'ils fassent les deux à la fois. »

Ainsi le jeune romancier polonais Marek Hlasko a-t-il salué, d'une sombre boutade, l'étrange situation du dernier prix Nobel de littérature, que nos photos montrent très droit et comme planté entre les arbres, coupé du monde par toute l'épaisseur de son pays.

Non, les Russes n'exécuteront pas Pasternak. Staline lui-même a épargné, au plus fort des années terribles, ce poète incommode. Il est vrai qu'alors les anticommunistes professionnels ne l'avaient pas encore naturalisé.

Les voici triomphants. L'U.R.S.S. leur fournit toutes les raisons de l'être. Sauf une. L'objet du délit. Par quelque bout qu'ils prennent « Le Docteur Jivago », ils ne pourront jamais faire que Boris Pasternak soit des leurs.

Il eût été trop beau qu'aux réflexes conditionnés des fonctionnaires soviétiques ne répondent pas les réflexes conditionnés des fonctionnaires du « monde libre ».

Mais sans les conditions particulières qui ont présidé à sa publication — édition du manuscrit interdite en U.R.S.S., et poursuivie en Italie par l'éditeur communiste Feltrinelli en dépit de l'intervention d'Alexandre Sourkov, président de l'Union des écrivains — ce vaste et lent roman bien conforme aux canons formels soviétiques en vigueur fût passé inaperçu. Car le « crime » de l'auteur vis-à-vis de la société socialiste est celui de l'hérétique. Non de l'athée. Le crime de l'homme qui, dans le cadre de la foi, doute, s'interroge et, dans le royaume de Dieu, découvre la part du diable ; dans la révolution soviétique, les ombres et les lumières.

Boris Pasternak est de ceux qui ont voulu cette société, tout en refusant la philosophie qu'elle a sécrétée. C'est sa gloire, ce pourrait être sa perte, ce sont les risques du métier, du métier d'humaniste, du métier de socialiste.

Et il les a pleinement, sciemment, volontairement assumés depuis plus de quarante ans.

Ce qu'un vieil homme menacé dans sa subsistance matérielle par son exclusion de l'Union des écrivains peut être tenté de dire demain pour abréger son temps de souffrance, les palinodies auxquelles il pourrait se résoudre, nul ne le sait et nul n'aurait le droit d'en juger si elles se produisaient.

Mais on sait qu'en 1935 un Boris Pasternak de 45 ans, en pleine possession de ses moyens intellectuels et physiques, était à Paris. Et qu'il n'a pas choisi d'y rester. On sait aussi que, plus tard, pressé par son père émigré dès 1921 de le rejoindre, il a refusé.

Boris Pasternak en 1935... *au Congrès des Ecrivains antifascistes à Paris.*

La sécurité, la liberté d'être un homme, il n'a pas cru qu'elles existaient ailleurs qu'en soi-même. Et tout ce que l'on rapporte aujourd'hui à son sujet donne à croire qu'il vit délivré de la peur, délivré de l'espoir : on ne refait pas le monde sans se salir les mains.

Mais peut-on l'accepter tel qu'il est ?

Pour que les soudains admirateurs de Boris Pasternak parviennent jamais à nous le faire croire, il faudrait d'abord qu'ils nous montrent leurs mains propres.

Il n'y a, hélas ! aucun risque.

Alors humblement, péniblement, mais inlassablement, il ne reste qu'à marcher, en trébuchant tantôt à droite, tantôt à gauche, sur le fil du rasoir. Qu'il conduise souvent au prix Nobel ne signifie pas forcément que la route soit si mal fréquentée.

Françoise Giroud.

Enfin !

C'est avec beaucoup de plaisir que j'ai trouvé votre journal, dimanche dernier, dans une librairie algérienne.

Cela faisait près de quatre mois que je n'avais pu le lire ici et les seules nouvelles fraîches étaient celles de M. de Sérigny.

Y. T.,
Tizi-Ouzou.

Dix-huit mois en Algérie

Lieutenant de réserve, j'ai pendant dix-huit mois, en tant que chef de section de combat, parcouru une région d'Afrique du Nord particulièrement agitée, et j'estime avoir côtoyé la réalité algérienne d'assez près.

Cette réalité, vos éditoriaux et les reportages ou études de vos collaborateurs me permettent de la retrouver, dégagée de toute contrainte, chiffrée et humaine à la fois.

M. M.,
Paris.

Le suppléant

Bien que ne partageant pas les opinions que ce journal reflète, je lis assez régulièrement « Le Figaro » et pour une fois je suis d'accord avec lui dans la campagne qu'il mène au sujet du suppléant lors des prochaines élections législatives.

La chose étant d'importance, je pensais que vous y auriez consacré quelques lignes dont la teneur pourrait avoir pour effet de modifier de ma part une décision qui ne sera sans doute pas unique dans le genre.

J'irai voter — pour un candidat de gauche, c'est acquis — mais je bifferai le nom du suppléant. Qu'en pensez-vous ?

Bernard Colas,
Paris.

[1. *La décision a été prise par le gouvernement qui dispose des pleins pouvoirs. Personne ne peut la changer. C'est une mauvaise décision : elle a pour but d'éviter des élections partielles.*

2. *Si vous rayez le nom du suppléant, votre bulletin sera nul.*]

Que serait-il arrivé ?

Que serait-il arrivé si, avant le référendum, pour vous donner des apaisements, de Gaulle avait déclaré publiquement qu'il mettrait de l'ordre en Algérie ?

Que serait-il arrivé s'il avait eu une Assemblée... d'aboyeurs, comme celles que nous avons eues depuis dix ans (M. Mendès France en sait quelque chose) qui l'aurait journellement interpellé, pour l'obliger à dire ses intentions ?

Croyez-vous que l'on peut gouverner en disant à l'avance ce que l'on compte faire ?

Quel est l'homme ou le parti qui aurait pu faire ce qu'a fait de Gaulle, à pareille époque, sans effusion de sang, sans guerre civile même ?

M. Benoit,
Peyrehorade.

Les mystères de l'alcool

Dans l'un de vos précédents numéros, vous avez reproduit une lettre que je vous avais écrite au sujet des exportations intempestives et ruineuses d'alcool industriel ayant provoqué un déficit important dans nos ressources nationales d'alcool. Je vous avais notamment indiqué que ces opérations avaient été faites pour un prix extrêmement bas et que ces exportations avaient donné lieu à des opérations des plus fâcheuses. Or, je viens d'apprendre que les engagements d'exportation qui ont été pris et qui étaient si critiquables portaient, non seulement sur les années antérieures, mais également sur l'année 1958. Ainsi, nous allons continuer à exporter en 1958, et peut-être même en 1959, 300.000 hectolitres d'alcool aux Etats-Unis dans un moment où nous en manquons. Quand fera-t-on enfin la lumière sur l'ensemble de cette affaire ?

Pierre Manuel,
Paris.

En direct avec vous

Au cours de mon émission quotidienne « En direct avec vous » je n'ai jamais affirmé que le Syndicat national des instituteurs avait « forcé les instituteurs à voter non », ce qui est puéril.

Je me suis fait l'interprète de plusieurs centaines d'instituteurs qui m'avaient écrit pour protester contre la grève politique du 30 mai, décidée sans consultation de la base ; contre l'attitude monolithique et totalitaire du S.N.I. prenant position officielle pour le « non » et prétendant rejeter les instituteurs dans la minorité française ; contre les articles sectaires et d'une violence contestable (avec appel à « l'action directe ») parus dans les publications du S.N.I., qui n'ont pas fait la moindre place aux tendances favorables au « oui ».

Je précise, en outre, que mon émission n'est ni « antigauche », ni « pro-droite », ni du milieu — et qu'elle me vaut un courrier énorme, donnant les plus touchants témoignages de sympathie. (...)

Jean Nocher,
Ville-d'Avray.

[*M. Nocher répond ici à la lettre d'une institutrice parue dans notre avant-dernier numéro.*]

Pas tous gaullistes !

Non, tout le monde n'est pas gaulliste. Le procédé qui a consisté à laisser croire aux électeurs ce qui les arrangerait, sans jamais rien démentir, pour obtenir 80 % des voix est infect : duplicité, perfidie, fourberie, il mérite tous ces noms. Combien de millions ont voté « oui » pour l'*intégration*, « oui » pour l'*Algérie française*, sans être mis en garde, sans être informés qu'il n'y aurait ni intégration, ni Algérie française !

Contrairement à vos impressions, la mienne est que si le discours de Constantine avait été prononcé avant le référendum, et les instructions à Salan divulguées, il n'est pas sûr que le « oui » l'aurait emporté, car la masse des Français moyens voulait l'*Algérie française* et n'aurait pas compris qu'on se soit battu pendant quatre ans pour un idéal détruit en fin de compte.

Maintenant... cette masse n'est pas entêtée, ni héroïque. Puisque le Grand Homme décide l'*abandon*, et puisqu'il a les pouvoirs d'un dictateur, il serait bien vain de le combattre, n'est-ce pas, on se retourne, on abandonne son idéal comme une vieille frusque. Voir Soustelle, Delbecque, Salan, de Sérigny et consorts, plus les millions d'électeurs qui ne s'offusquent pas, comme moi, de l'infamie du procédé qui leur a escroqué leurs voix (pas la mienne) ! Honneur aux onze membres du C.S.P. restés fidèles à leur idéal, envers et contre tout, y compris le dictateur : l'Algérie française est la grandeur de la France. Rappelez-vous que celui qui vous écrit, et que vous devez commencer à connaître, fut le premier Français libre du Congo le 20 juin 1940 et fanatique de de Gaulle jusqu'à la fin de la guerre. Alors il n'abandonnait rien du territoire français ! Et alors il ne mentait pas !

Jean Fabre,
Paris.

Pasternak n'a rien choisi

La « Literatournaïa Gazeta » affirme : « Pasternak a choisi la honte et l'infamie ». Pourquoi cette accusation ? Pasternak n'a rien choisi : le Comité Nobel a choisi Pasternak. Ce n'est pas Pasternak qui a choisi le Prix Nobel. (...)

Le même organe affirme que « Pasternak a désappris depuis longtemps à dire la vérité ». Pourquoi alors interdire la publication du « Docteur Jivago » ? Il y a encore en Russie des dizaines de millions de survivants de la révolution qui témoigneraient et tous jugeraient qui a raison de Pasternak ou des écrivains fonctionnaires.

En cachant ce livre aux lecteurs russes, l'Union des écrivains ne fait pas confiance à leur capacité de discerner le vrai du faux vécu par eux-mêmes. Elle montre devant le monde entier qu'elle s'improvise tuteur des pensées et des sentiments d'un peuple « mineur » qui a besoin d'être protégé de lectures désapprouvées par ce tuteur, dans le prétendu intérêt de ce peuple : telle était la thèse de la censure tsariste que la soviétique reprend à son compte.

Alexandre Alexeieff,
Paris.

L'avis d'un marin

La catastrophe d'Etel suscite bien des commentaires. Les intéressés ont peut-être leur mot à dire.

Il n'est pas question de mettre sur le compte de Bombard les neuf morts d'Etel. Malchance, certainement. Mais je m'étonne que M. Tazieff prenne la défense de Bombard et veuille en faire un héros ou un martyr. Sachez donc que, dans la marine marchande, M. Bombard ne suscite ni enthousiasme ni admiration. (...)

Pourtant, nous reconnaissons volontiers que son canot pneumatique peut, dans certains cas, être plus efficace que nos traditionnelles baleinières, peu maniables, et qui chavirent facilement. Je dis : dans certains cas seulement. Les tempêtes d'hiver dans l'Atlantique Nord, que n'a sans doute jamais vues M. Bombard, ne pardonnent pas. Rien n'y résiste. D'après lui, nombre d'accidents en mer proviennent du fait que les marins boivent beaucoup. Nous n'aimons pas être jugés par des terriens, surtout publiquement. Les marins boivent sec mais pas à bord.

M. Bombard est certainement plein de bonnes intentions, mais il n'est pas un marin. La connaissance de la mer, c'est une longue expérience, qu'il n'a pas. Quant à M. Haroun Tazieff, nous lui devons de magnifiques reportages. C'est un géologue, et le mot « terrien » lui convient parfaitement.

G. Vétillard,
Marseille.

Et encore dans notre courrier :

Prière à l'étudiant de Toulouse qui signe V. A. de bien vouloir lever son anonymat s'il souhaite que je lui réponde.

G. Georges-Picot.

Communiqué

Congrès Pour la Liberté de la Culture
Débat entre
MM. RAYMOND ARON
et ANDRE PHILIP
sur
« La droite et la gauche politiques françaises depuis le 13 mai »
Mardi 4 novembre, à 20 h. 45
104, boulevard Haussmann, Paris (8e).

les magasins
BRUNSWICK
seront fermés
samedi 1er novembre

GANTS TETINES
OLLA
CHEZ VOTRE PHARMACIEN

LES PETITES ANNONCES DE L'EXPRESS
29, rue de Marignan - PARIS (8e)
Minimum 5 lignes encadrées. Chaque ligne compte un maximum de 42 lettres, signes ou espaces
Chaque ligne en caractères gras compte pour deux lignes (maximum 20 lettres, signes ou espaces)
Tarif : 800 fr. la ligne (+ taxes 8,52 %)

DEMANDES D'EMPLOIS

ETUDIANTE ANGLAISE (née Chinoise), 18 ans, cherche occupation avec famille au pair entre 17 décembre et 7 janvier PARIS ou environs. Ecrire Mlle F. DAVIS, 48 George Street, à BEDFORD (Angleterre)

APPARTEMENTS (Location)

A PARIS
Nous louons sans commission pour un mois minimum de 55.000 à 93.000 fr. par mois tout compris APPARTEMENTS 2-3 pièces, grand standing, large balcon dans la verdure. Visite sur place toute la journée. S.A.C.I., ROQ. 36-60

CONSTRUCTIONS NEUVES

Face au Bois de Boulogne
APPARTEMENTS DE
TRES GRAND STANDING
5 et 6 pièces avec jardin ou terrasse
59, boulevard d'Auteuil - BOULOGNE-sur-SEINE
(près porte d'Auteuil)
Gros-œuvre 3e étage - Livraison automne 59
S'adresser LAFONT et Cie (bureau 17) : 91, boulevard Haussmann - ANJ. 33-42, 33-86 et 19, bd Montmorency (bur. 17) - MIR. [illegible]

DIVERS

DANSE Apprenez SEUL chez VOUS ou en notre studio
Méthode R du Professeur PASCAUD
Ecrire : 60, rue Saint-Antoine PARIS (6e)

LEÇONS

LECONS D'ANGLAIS
Mme THOMPSON, Diplômée d'Oxford
7, square Delambre - PARIS (14e)

ETUDIANTE 5e année de médecine, 22 ans, célibataire, connaissance parfaite de l'anglais, libre tous les jours à partir de 14 h. ferait COURS de SCIENCES et COURS d'ANGLAIS. Ecrire no 2224 L'Express, 29, rue de Marignan, PARIS-8e

Tirage des I.P.R.
Raymond Séguin
10, r. du Faub.-Montmartre
PARIS

Composition de TYPO-ELYSEES
91, avenue des Champs-Elysées PARIS

« L'EXPRESS » S. A. La Nouvelle Vague.
Le resp. de la publication : J.-J. Servan-Schreiber

LES AFFAIRES FRANÇAISES

LA NATION

Echec à la paix

La campagne électorale commencera donc, dans quelques jours, en France et en Algérie, sans que le général de Gaulle ait pu engager la négociation du « Cessez-le-feu », comme il l'avait prévu et comme il le souhaitait ardemment. La droite et l'Etat-Major s'en réjouissent sans pudeur. Nous le regrettons sans réserve.

Le général avait préparé, avec savoir-faire, la série des opérations — lettre publique à Salan, pourparlers secrets avec le F.L.N., invitation lancée en conférence de presse — qui devaient aboutir à la négociation. Contrairement à son attente, il a, pour le moment, échoué. C'est un malheur. La guerre continue, les élections en Algérie sont viciées, un Parlement de droite va venir peser dans un mois sur le gouvernement et sur le général lui-même, une occasion exceptionnelle a été manquée.

LA MARGE

Pour ceux qui ont pu assister, comme nous, à la performance du général de Gaulle devant la presse, il est clair qu'il a fait un effort pathétique pour être entendu des délégués du F.L.N. Il a employé un ton, donné des précisions, esquissé des perspectives qui allaient jusqu'à la limite de ce que les ultras et l'Etat-Major pouvaient écouter, de lui, sans exploser. Il est clair que cette limite est encore très en dessous de ce que les nationalistes algériens peuvent admettre sans perdre, non seulement leur prestige auprès de leurs propres combattants, mais le sens même de leur combat politique. Et tout le drame s'est joué là : la marge est trop grande. Le général de Gaulle lui-même n'était pas, la semaine dernière — du moins l'a-t-il jugé ainsi — en mesure, sans perdre l'obédience d'Alger, de faire des propositions qui permettent vraiment d'aboutir.

Jean Daniel révèle (*voir ci-dessous*) le long cheminement des contacts entre le gouvernement de Paris et le F.L.N. Il démontre ainsi quel effort sincère a été tenté, de part et d'autre, pour faire cesser la guerre. Il juge, ensuite, que ce sont des questions *de forme* qui ont fait échouer l'opération. Mais la forme, en l'occurrence, ne fait que traduire le fond. De deux manières.

LE CONTEXTE

Avant de tenter son grand « coup » et d'inviter publiquement les chefs du F.L.N. à venir parler avec lui, le général avait soigneusement — c'est d'ailleurs la procédure constante en pareille matière — organisé avec eux, par des intermédiaires accrédités, la rencontre éventuelle et le contenu de la discussion prévue. Cela était tellement nécessaire, et évident, que personne ne mit en doute, après la conférence de presse, l'acceptation du F.L.N. : « Sûrement, ils se sont mis d'accord. » Oui, mais... D'accord sur le fond, pas sur la forme.

C'est-à-dire que pour faire avaler par la droite et l'Etat-Major són projet, le général dut, dans sa conférence publique, s'appesantir tellement et d'une manière si appuyée, si catégorique, sur le contexte politique de l'invitation (cessez-le-feu *locaux*, élections à l'Assemblée *française*, contrôle et surveillance de l'Algérie par l'*Armée*) que son geste audacieux et sincère vers les nationalistes algériens en était défiguré, dénaturé, et que l'intention risquait alors de ne plus être comprise du tout de la même manière. A ce point, la forme modifie politiquement le fond. Elle devient le fond.

LA PRESENTATION

Ce n'est pas tout. Pour atténuer l'effet néfaste de ces concessions à la faction d'Alger, le chef du gouvernement sut employer un ton, choisir des mots qui n'étaient pas blessants, ni humiliants pour le F.L.N. Il s'exprima avec une élégance et dans

(A.D.P.)

LE GÉNÉRAL INVITANT LE F.L.N.
La forme, c'est le fond

des termes qui, *pris tels quels*, pouvaient inciter les chefs de la rébellion à venir, sans gêne, auprès de lui pour lui parler. Mais la manière dont ces propos ont été présentés, interprétés, arrangés par toute la presse officieuse — à Alger comme à Paris — et par la radio de M. Soustelle, a détruit, là encore, l'intention.

Pour bien montrer que *leur* politique triomphait, que le général était *leur* homme, les éditorialistes de « L'Aurore » comme de « L'Echo d'Alger », les speakers de « France I » comme de « France V », ont immédiatement expliqué ce que « voulait dire » la proposition du général : en fait, la capitulation des nationalistes. La « paix des braves » devenait, dès le lendemain matin, la reddition, et Ferhat Abbas un bourgeois de Calais. Or, la politique c'est ce qui s'imprime dans l'esprit des hommes, chez les Algériens comme chez nous, c'est la forme que prend *publiquement* le fond. Deuxième sabotage.

REJOUISSANCES

Il n'y a d'ailleurs aucune équivoque. Le jour même du refus du F.L.N., « Le Figaro » imprimait que « l'on se réjouissait à Alger de ce refus ». Pas seulement à Alger.

C'est une nouvelle défaite des forces libérales en France, et un échec de de Gaulle comme libéral. Il constate, en cette première occasion spectaculaire, combien les intérêts liés à la poursuite de la « pacification » sont puissants et savent jouer leur jeu. Les hommes, civils et militaires, qui servent ces intérêts ont été considérablement rassurés, renforcés, galvanisés par la caution imprudente, décisive, que le général de Gaulle a cru bon de leur donner après le 13 mai. Nous n'avons pas fini d'en éprouver les conséquences, et lui non plus. Puisse-t-il, et puissions-nous, voir sortir des élections du mois prochain des forces politiques capables de se mesurer à eux et d'imposer, un jour, la paix.

J.-J. S.-S.

ALGÉRIE

Les émissaires au travail

● *De Gaulle et le F.L.N. vont-ils renouer, après la rupture ? Pour répondre, il faut connaître l'histoire secrète de leurs contacts. Jean Daniel peut maintenant la révéler.*

LORSQUE les délégués du F.L.N. eurent repoussé l'invitation du général de Gaulle de venir à Paris pour y discuter d'un cessez-le-feu, une seule question importante s'est posée : Est-ce la rupture définitive et la réinstallation dans la guerre ?

Depuis mardi dernier, on a le droit d'être un peu rassuré. Les contacts ont repris *aussitôt* à Tunis et surtout à Rabat. En ce moment, des pourparlers ont lieu qui, pour n'être que des « sondages » à un échelon inférieur, révèlent néanmoins une volonté commune de paix. Mais le refus de l'invitation a évidemment satisfait de puissants ennemis de la négociation dans chaque camp. Vainqueurs, ils vont rendre les nouveaux pourparlers beaucoup plus difficiles. C'est pourquoi il est si important de connaître l'exact déroulement des choses, sur lequel nous pouvons maintenant lever le voile du secret d'Etat.

Le samedi 25 octobre, vers 17 heures, M. Jean Marin, directeur général de l'Agence France-Presse, téléphonait à M. Olivier Guichard, directeur adjoint du cabinet du général de Gaulle, la première partie du communiqué du F.L.N. Celle qui faisait état de ce que « *les propositions du chef du gouvernement français sont, à bien des égards, en retrait sur celles de ses prédécesseurs* ».

Surpris par le refus, M. Guichard téléphonait à Colombey-les-Deux-Eglises où il trouva le général de Gaulle très serein.

> *« Bon. Cela n'est pas très grave. Simple péripétie sur le chemin d'une négociation importante. Des choses comme celles-là ne peuvent aller toutes seules et tout droit. Mais ils ont tort : aux yeux du monde, ils vont faire figure d'em... ! »*

M. POMPIDOU A TUNIS

Comme à son habitude, donc, le général « passait outre ». Mais la surprise de son entourage demeurait néanmoins. Tout le monde avait été persuadé que les délégués du F.L.N. arrivaient. Tout le monde, et en premier lieu les émissaires qui avaient assuré la liaison depuis trois semaines entre le général de Gaulle et M. Ferhat Abbas. Les dernières nouvelles, c'étaient les propos chaleureux de M. Abbas sur le général de Gaulle à la presse et à la télévision anglaises.

La certitude de l'arrivée des délégués F.L.N. était si complète que M. Pompidou, directeur de cabinet et conseiller intime du président du Conseil, s'était rendu secrètement vendredi soir à Tunis, dès le lendemain de la conférence de presse du général de Gaulle, pour préparer leur voyage. Après coup, cette information, diffusée par Europe n° 1, fut démentie. L'éditorialiste d'un grand quotidien téléphona à M. Guichard qui lui répondit que M. Pompidou pouvait l'inviter à chasser dans sa propriété. L'éditorialiste eut le tort de ne pas accepter l'invitation. *M. Pompidou était effectivement à Tunis : c'est là qu'il apprit le refus du F.L.N.*

D'où venait la confiance de l'entourage du général de Gaulle ? D'une lettre remise par M. Farès, ex-président de l'Assemblée algérienne, ancien partisan de l'intégration, rallié depuis au F.L.N., à MM. Guy Mollet et Michelet. M. Farès rentrait de Suisse. Il rapportait l'accord de MM. Abbas, Krim et Debaghine pour rencontrer le général de Gaulle. La lettre était de la main de M. Farès. En la lisant, les destinataires comprirent-ils que la délégation F.L.N. acceptait de venir *à Paris?* Il faut le croire, *puisque trois chambres furent retenues à l'hôtel Crillon*. Cette lettre contenait-elle des indications sur la forme même de l'invitation ? Il faut croire que non, puisque, malgré le ton employé par le général de Gaulle, M. Farès, après la conférence de presse, téléphona à un second émissaire en lui disant :

« *Dieu merci, nous avons réussi ; maintenant, ils vont arriver d'un moment à l'autre.* »

LE PREMIER CONTACT

M. Farès respirait. C'est que cela paraissait être en effet l'aboutissement heureux d'une longue et délicate mission. A l'origine, il n'y avait eu qu'un petit événement : le 6 août, un étudiant algérien qui habite Paris et dont presque toute la famille est soit

(*Suite en page 6.*) →

CORRESPONDANCES EXPRESS

PRONOSTICS DE MATIGNON

● Sans attendre la date ultime de dépôt des candidatures, la présidence du Conseil a établi ses prévisions pour les prochaines élections.

La future Assemblée nationale comprendra 465 députés métropolitains, 70 Algériens, 10 représentants des départements d'outre-mer, plus quelques députés des territoires d'outre-mer qui choisiraient le statu quo ou la « départementalisation ».

Les pronostics de la présidence, qui ne portent que sur la métropole, sont les suivants : 35 communistes, 45 centre-gauche et élus de l'U.F.D., 120 socialistes, 45 M.R.P., 100 « gaullistes » et 120 modérés.

(A.D.P.)

M. GEORGES BIDAULT
Indispensable

LE GÉNÉRAL SALAN CONFIRME

● Le bulletin officiel de la Délégation générale à Alger (général Salan) répond cette semaine à l'article publié en page 3 de l'avant-dernier numéro de « L'Express » sous le titre : « De la magie à la politique ? » :

« Nous nous faisons un devoir, déclare le bulletin du général Salan, de répondre que pour l'Etat-Major d'Alger, comme pour toute l'Armée d'Algérie, les prises de position formulées dans ce bulletin trois jours avant l'annonce des mesures prescrites par le général de Gaulle — ainsi que M. Servan-Schreiber se plaisait à le souligner — restent encore et toujours plus que jamais valables :

« 1° Parce que la récente interview accordée par M. Ferhat Abbas à l'Agence du Moyen-Orient vient de nous donner la mesure de la « sincérité » de son « gouvernement » quant à ses concessions sur l'exigence de l'indépendance comme préalable à des négociations ;

« 2° Parce qu'à aucun moment, ni sous aucune forme, le général de Gaulle n'a laissé supposer qu'il envisagerait de discuter avec un prétendu « gouvernement » dont les prétentions à représenter le peuple algérien ont été réduites à néant par le référendum du 28 septembre ;

« 3° Parce que le chef du gouvernement sait certainement qu'en engageant des pourparler avec l'équipe de M. Ferhat Abbas, il mettrait l'armée dans une position intolérable à l'égard du peuple algérien qui lui a fait confiance en votant en masse « non » au F.L.N. »

LE M.R.P. EN ORDRE DISPERSÉ

● Puissant au lendemain de la Libération, alors qu'il était pratiquement seul à pouvoir drainer les voix conservatrices, affaibli ensuite par les coups sévères que lui ont portés le R.P.F., puis les Indépendants, le M.R.P. est aujourd'hui — du point de vue électoral — la formation politique qui se trouve dans la situation la plus critique.

● Gaullistes et modérés ont en effet conclu des alliances qui risquent de réduire encore la peau de chagrin des votants du M.R.P. (quatre sur cinq sont « de droite »).

● M. Georges Bidault a fondé « la Démocratie chrétienne » qui, bien qu'embryonnaire, constitue une menace.

Pour conjurer au moins l'un des deux maux, les chefs du M.R.P. ont décidé de ne pas couper les ponts avec M. Bidault et se sont bien gardés de l'exclure du parti. A l'occasion des élections, ce pacte de non-agression entre « Démocratie chrétienne » et « M.R.P. » se transformera en alliance puisque les candidats seront laissés libres — selon l'opportunité — de choisir l'étiquette de l'une ou l'autre des deux formations, voire de se réclamer des deux.

LE PATRONAT PARLE DE PINAY A DE GAULLE

● M. Georges Villiers, président du C. N. P. F. (Conseil National du Patronat Français), ne dissimule pas les craintes que lui inspire la politique économique du gouvernement qui, selon lui, mène droit à une récession dont de premiers effets se font déjà sentir en France.

Pour combattre cette récession avant qu'elle ne se transforme en crise profonde et durable, M. Villiers aurait réclamé la mise en place d'une économie dirigée et, en particulier, une augmentation rapide des salaires industriels ainsi que l'application de mesures sociales, dont le relèvement de l'allocation chômage.

Pour le président du C.N.P.F., la lutte est maintenant engagée entre le grand patronat et les « petites et moyennes entreprises » dont le représentant au gouvernement n'est autre que le ministre des Finances lui-même : M. Pinay, accusé de ne pas « voir » la récession qui, d'ores et déjà, n'est plus une menace, mais une réalité.

Reçu par le général de Gaulle vendredi dernier, M. Villiers lui a dit ses craintes et, à l'issue de l'entretien, a déclaré avoir trouvé le président du Conseil « très informé des problèmes économiques ».

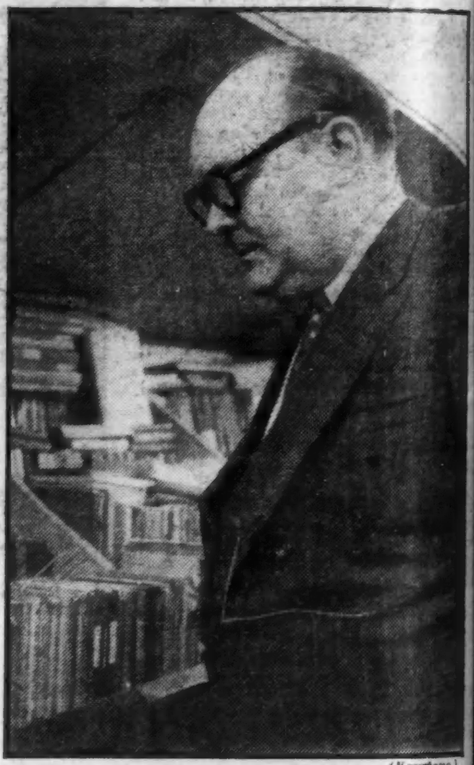
M. SPAAK TRAHIT LE SECRET FRANÇAIS

● Le 24 septembre — soit quatre jours avant le référendum — le général de Gaulle a adressé au président Eisenhower et à M. Macmillan deux lettres secrètes dans lesquelles il demandait en fait aux deux gouvernements anglo-saxons de renoncer à leur directoire sur l'Alliance atlantique pour former avec la France une grande alliance à trois dont les membres coordonneraient leur politique de manière organique partout dans le monde. Le mot d'alliance n'était pas écrit, mais c'est bien ainsi qu'à Londres et à Washington on interpréta la pensée du président du Conseil français.

Au début du mois d'octobre, une copie des lettres adressées à Londres et à Washington fut communiquée à M. Paul-Henri Spaak, secrétaire général de l'O.T.A.N. C'était le seul tiers dans la confidence. M. Spaak, considérant que le projet du général de Gaulle mettait en danger le Pacte atlantique, saisit la première occasion pour mettre au courant les représentants allemand et italien au Conseil permanent de l'O.T.A.N.

Quelques jours plus tard, le colloque méditerranéen de Florence était l'occasion d'un incident assez sérieux entre Rome et Paris. Mécontent des attaques dont il était l'objet dans certains journaux français, M. Fanfani mit un rédacteur du journal italien « Tempo » au courant des projets du général de Gaulle. Vingt-quatre heures plus tard, toute la presse italienne en parlait. Mais dans le remue-ménage du référendum et du discours de Constantine, ces révélations passèrent inaperçues à Paris.

Ce n'est qu'à la fin de la semaine dernière qu'un journal allemand, « Der Mittag », les reprenait. M. Spaak, gardien vigilant du Pacte atlantique et de l'Europe à Six, avait gagné la première manche : en rendant public ce qui devait rester secret, il avait mis dans l'embarras le général de Gaulle mais aussi les gouvernements américain et anglais, auxquels leurs alliés européens reprochent aujourd'hui de ne pas les avoir tenus au courant d'une affaire qui les concerne directement.



(Keystone)

M. P.-H. SPAAK
Indiscret

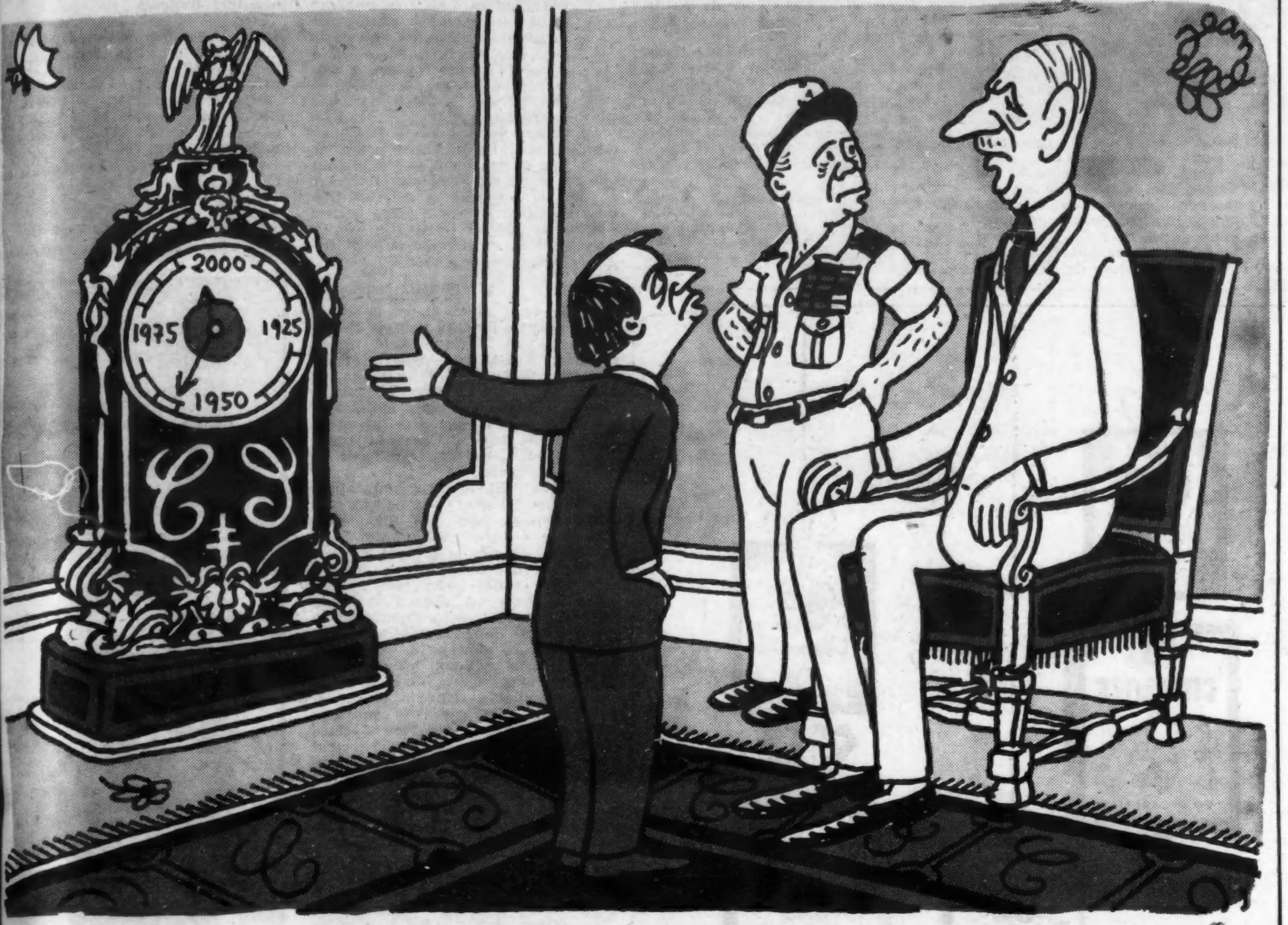
ELECTIONS : ACCORD MOLLET-DUCHET

● « Par son attitude, a dit M. Guy Mollet au Conseil national de la S.F.I.O., M. Duchet fait le jeu du Parti communiste. » Le secrétaire général du Centre des Indépendants a aussitôt répliqué : « Face aux communistes et aux socialistes, il faut que les candidatures soient le plus souvent des candidatures d'union. »

Cette violence oratoire n'empêche nullement que soient conclues, dans de nombreux départements, pour les prochaines élections, des alliances occultes

TRICOTAGE MÉCANIQUE DE BELFORT
S. A. au capital de 275.000.000 de francs
Achtnich & Cie
6, rue du Rhône, BELFORT
(Territoire de Belfort)
SOUS-VÊTEMENTS POUR HOMMES, FEMMES ET ENFANTS
Marques déposées :
« SAWACO »
« SUBLIMAIL »
« SVELTA »
« LES TROIS CIGOGNES »

LA GRANDEUR EN EXPANSION



.Plus question de "quart d'heure"... Nous tiendrons le dernier quart de siècle !

entre les deux partis. MM. Mollet et Duchet, en effet, rêvent d'une Assemblée partagée, comme en Angleterre, en deux « blocs » politiques. M. Mollet estimant que, dans la prochaine Assemblée, la majorité sera orientée à droite grâce à une coalition Modérés - Gaullistes - Algériens - M.R.P., les Socialistes constitueraient « l'opposition de Sa Majesté ». Au cours d'un tête-à-tête de deux heures qu'il vient d'avoir avec M. Pinay, le leader S.F.I.O. lui a déclaré qu'il « comptait sur lui pour que la future Assemblée ne soit pas de réaction », en échange de quoi la S.F.I.O. renoncerait à « une opposition démagogique ». Les jeux étant ainsi faits, le secrétaire général de la S.F.I.O. renoncera à briguer le poste de Premier Ministre, que le général de Gaulle — maintenant décidé à entrer à l'Elysée — confierait à M. Michel Debré, le seul de ses « fidèles » qu'on ne lui reprochera pas, dans les milieux gaullistes, de préférer à M. Soustelle.

M. BIDAULT SUR LE PAPE

● M. Georges Bidault disait de Mgr Roncalli — S.S. Jean XXIII — alors qu'il était nonce apostolique à Paris : « Ce nonce est un radical ! Son seul confesseur est Edouard Herriot ! »

ALGÉRIE : PRÉPARATIFS POUR SAVARY

● Depuis que M. Alain Savary a annoncé qu'il serait candidat en Algérie lors des prochaines élections (1) on s'emploie de divers côtés à le « décourager » de persister dans cette décision :

● Tout en protestant de leur estime pour le courage du futur candidat, des personnalités de l'Hôtel Matignon déclarent qu'on ne peut tout de même pas « mobiliser un bataillon spécial à la seule fin de protéger chacune des réunions électorales de M. Savary » qui, sans cela, risquent de dégénérer en « batailles à la grenade ».

● Les ultras ont, pour leur part, l'intention de recruter, et de payer, des musulmans qui saboteront les réunions. Certes, les premiers jours, l'armée protégera le candidat, mais alors on posera à M. Hoppenot le dilemme suivant : « Faut-il massacrer ces musulmans qui veulent être français et refusent d'entendre ceux qui les en détournent ? »

● Si un certain nombre de militaires sont prêts à « défendre » M. Savary en raison de ses glorieux états de service, d'autres — et nombreux — n'ont pas oublié qu'il fut l'homme qui dénonça l'initiative prise par les militaires d'Alger (à l'insu du gouvernement) d'intercepter l'avion de Ben Bella.

M. Savary reste candidat.

(1) Lire en page 9 : « Candidat en Algérie ».

BEN BELLA : GRÈVE DE LA FAIM ?

● Tous les détenus algériens de la prison de Fresnes, y compris Ben Bella, Boudiaf et Khider, « ministres d'État du gouvernement algérien », entameront une grève de la faim si Rabah Bitat — lui-même ministre d'Etat — n'obtient pas le régime politique. Condamné aux travaux forcés à perpétuité par le tribunal militaire d'Alger et transféré par la suite à la prison de Rennes, Rabah Bitat a été transporté dans un état grave à l'hôpital central de la prison de Fresnes : il en est à son vingt-cinquième jour de grève de la faim pour protester contre les conditions de sa détention.

EVIAN
L'eau des gourmets
ISSUE DES ALPES, ELLE EST COMME LES SOURCES DE MONTAGNE
Si pure ! Si légère !

Collection Automne 58
Modèles exclusifs d'importation
AUTO-COAT, PARDESSUS, IMPERMÉABLES
GARY
73, Champs-Élysées

(*Suite de la page 3.*)

en prison, soit dans des camps, avait eu, en Suisse, à Montreux, une conversation avec M. Ferhat Abbas. Ayant suffisamment donné de gages à l'insurrection pour ne s'embarrasser d'aucun complexe, il avait dit au leader algérien le vœu de la jeunesse nationaliste de voir le F.L.N. se manifester par des actes politiques.

« *Le peuple est las et misérable. C'est pour lui que nous faisons la guerre, pas pour nous. Il faut essayer d'éprouver de Gaulle. Des hommes de son entourage déclarent qu'il désire une paix digne avec nous. L'indépendance peut s'obtenir aussi par des moyens politiques.* »

A la grande surprise de l'étudiant, M. Abbas était parfaitement d'accord. Le problème semblait même être dépassé.

« *Nous rencontrerons n'importe quel homme d'Etat français, et de préférence de Gaulle, quand ils le voudront et où ils le voudront.* »

L'étudiant demanda si M. Abbas exprimait là l'avis du F.L.N. unanime. M. Abbas répondit que c'était l'avis de la majorité. L'étudiant revint à Paris et prit contact avec M. Farès, connu pour avoir des amitiés solides dans le gouvernement français (1).

M. Farès s'entretient alors avec MM. Mollet et Michelet. Un rapport est fait au général de Gaulle qui le remet à M. Brouillet, secrétaire aux Affaires algériennes. M. Brouillet déclare :

« *Tout ceci est très nouveau et ne correspond en rien à mes informations. Jusqu'à preuve du contraire, je crois que le F.L.N. se refuse à toute discussion sans la reconnaissance préalable de l'indépendance. C'est donc très intéressant.* »

Le voyage de M. Farès à Montreux est alors décidé. M. Farès reçoit de M. Abbas la confirmation de tout ce que lui avait dit l'étudiant. Il rentre à Paris et consigne sa conversation avec M. Abbas dans une lettre qui est remise au général de Gaulle le soir du départ de ce dernier pour l'Afrique noire, c'est-à-dire le 20 août.

(1) Sur intervention de M. Guy Mollet, c'est à M. Farès que le général de Gaulle avait pensé pour en faire un ministre d'Etat. Les réactions d'Alger avaient conduit le président du Conseil à renoncer à ce projet.

LES DEUX EMISSAIRES

Le 31 août, deux jours après le retour du président du Conseil d'Afrique noire, M. Farès est chargé de retourner à Montreux, pour informer M. Abbas de l'accord de principe sur une rencontre. M. Farès ne trouve pas M. Abbas, mais deux émissaires du F.L.N. : M. Ben Guettat et le Dr Bentami (du « Croissant rouge algérien »). Ces derniers exigent un document officiel.

M. Farès l'obtient deux jours après son retour à Paris. C'est ce qui sera appelé dans tous les pourparlers secrets le « document Pompidou » : le général de Gaulle accepte de rencontrer Ferhat Abbas *à Paris même*. A ce niveau des pourparlers, l'invitation à Paris est dans l'esprit du général la spectaculaire manifestation d'une volonté de réconciliation à l'extérieur et de courage à l'intérieur. Les Algériens ne sont pas loin de penser la même chose, mais ils n'ont aucune confiance dans la police et l'armée. Ils ont gardé le souvenir cuisant de l'interception par l'armée d'Algérie, *à l'insu du gouvernement français*, de l'avion transportant Ben Bella de Rabat à Tunis en 1957. Donc, pour des raisons de sécurité, ils demandent une rencontre dans un pays neutre. Mais le 19 septembre le F.L.N. forme un gouvernement provisoire, ce qui modifie la situation. La rencontre de deux chefs de gouvernement doit-elle se faire chez l'un des deux ? Les délégués F.L.N. hésitent.

En Suisse, où il a remis le « document Pompidou », M. Farès a pris contact avec M. Jean Amrouche, écrivain algérien, chargé lui aussi d'une mission, moins officielle, de sondage et qui revient du Caire. MM. Farès et Amrouche décident de mettre en commun leurs efforts et de « travailler ensemble ». Nous sommes le 3 octobre. M. Farès rentre à Paris, tandis que M. Amrouche passe par Florence où M. La Pira a invité, dans un « colloque méditerranéen », MM. Robert Buron, ministre des Travaux publics, et Boumendjel, porte-parole du F.L.N. Au dernier moment, M. Robert Buron renonce à son voyage : des indiscrétions *venant du sein même du gouvernement* empêchent un contact direct qui aurait été d'une utilité décisive.

L'ACCEPTATION

Le 6 octobre, MM. Amrouche et Farès sont reçus par le général de Gaulle. Ils insistent sur la nécessité d'une rencontre dans un pays neutre du fait des craintes du F.L.N. Ils font timidement allusion à l'affaire Ben Bella. Le général s'impatiente. Il n'accepte pas qu'on doute de sa parole ou de son autorité. Il l'accepte d'autant moins que c'est le jour où il prépare sa lettre au général Salan. Il dit à ses interlocuteurs :

« *Eh bien ! que M. Ferhat Abbas fasse une conférence de presse ! Qu'il prenne le monde à témoin de ce qu'il vient d'accepter une invitation du chef du gouvernement français !* »

Trois jours après, le Pape meurt. L'étudiant algérien, qui est resté en contact avec MM. Farès et Amrouche, suggère une idée : dans la délégation française qui se rendra aux obsèques du Pape, deux ministres seront chargés de rencontrer à Rome les émissaires du F.L.N. Le général n'accepte l'idée qu'avec réticence. Tout d'abord il ne veut pas que le ministre des Affaires étrangères s'occupe, en titre, de telles questions : ce serait déjà une négociation. Ensuite et surtout, l'affaire est trop importante, il veut en avoir lui seul la responsabilité.

Un événement survient qui lui fait complètement écarter cette suggestion : M. Foster Dulles doit se rendre aux obsèques du Pape et il est obligatoire que M. Couve de Murville s'y rende pour d'importants entretiens. M. Farès est donc chargé de retourner à Genève pour insister auprès de M. Abbas et le décider de venir à Paris. Ce dernier est parti pour Rome, comptant y trouver des ministres français.

Ignorant tout, notre ambassadeur à Rome, M. Gaston Palewski, intervient auprès des autorités italiennes, pour que le droit d'entrée soit refusé au leader algérien. M. Abbas est retenu à l'aérodrome pendant 24 heures, qui permettront cependant à M. Farès de venir l'y trouver et de s'entretenir longuement avec lui.

C'est après cet entretien que M. Farès, fort d'une lettre à lui adressée par M. Abbas, a rapporté à Paris l'acceptation de MM. Lamine Debaghine, Krim Belkacem et Ferhat Abbas de rencontrer le général de Gaulle.

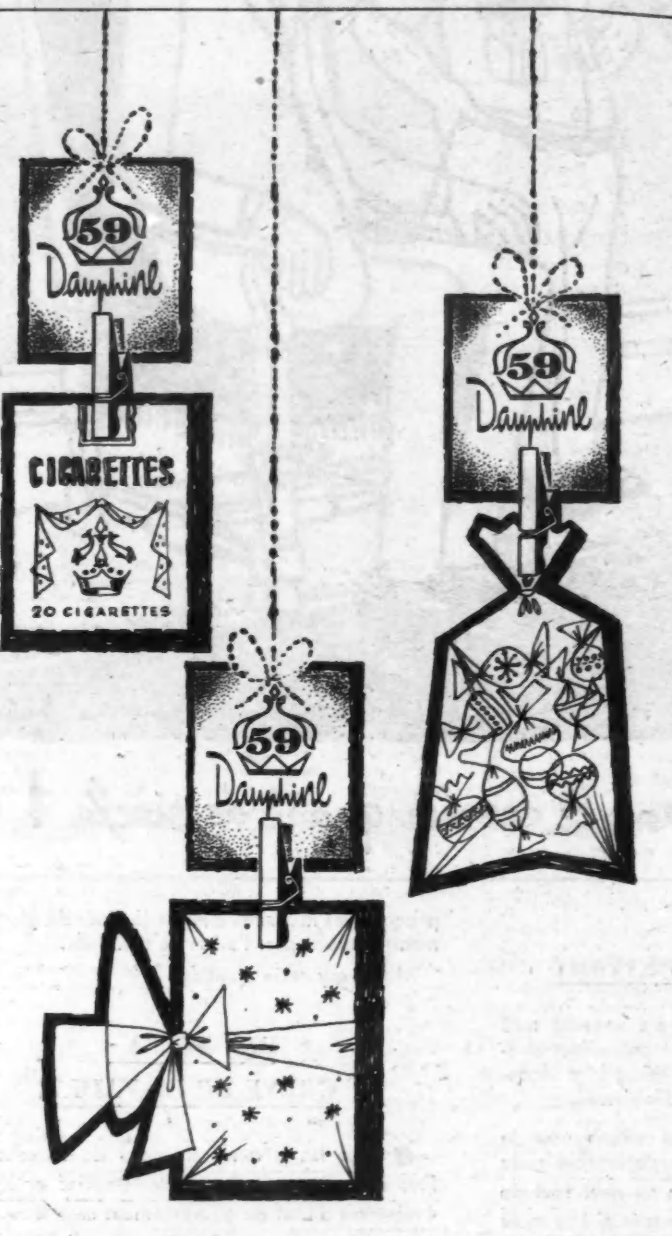
(Mario Garrubba.)

M. LAMINE DEBAGHINE, AU CAIRE
L'avis de la majorité

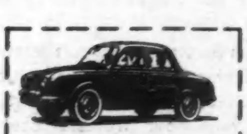
Mais où ? Il semble bien que du côté F.L.N. on ait souhaité discuter encore du lieu. Il semble aussi que les émissaires aient sous-estimé l'importance que le F.L.N. attachait à cette question importante qui n'a fait que croître du fait du contexte même de la conférence de presse du général de Gaulle.

LES QUESTIONS DE FORME

Que les questions de forme aient une signification extrême pour le F.L.N., cela est bien évident : la rébellion est née principalement de cette préoccupation. Il vient un moment où la « forme », cela signifie l'honneur ou la dignité. Et il est bien vrai qu'un long passé d'humiliation qui n'a trouvé son exutoire que dans la violence a fait des leaders algériens des hommes sensibilisés, vulnérables, méfiants, qui réagissent en écorchés.



La Dauphine vous offre



CHAQUE JOUR
sur l'essence,
CHAQUE MOIS
sur le garage
et l'entretien,
CHAQUE ANNÉE
sur l'assurance...
vous faites
des économies
avec la DAUPHINE

RENAULT
RÉGIE NATIONALE

les cigarettes de Monsieur...
les emplettes de Madame...
des bonbons pour les enfants...
les menus plaisirs de toute la famille...
avec les économies qu'elle vous fait faire

59
Dauphine
LITRES
5,9
aux 100 km

2130

(Mario Garrubba.)

M. Ferhat Abbas, au Caire
« Quand ils le voudront et où ils le voudront. »

L'honneur et la dignité des leaders gériens ont-ils été mis en cause par général de Gaulle ? Peut-être, après t, si l'on se livre à l'exégèse attene du texte du président du Conseil, peut se demander pourquoi le prédent du Conseil répugne à appeler choses par leur nom et le F.L.N., L.N. D'un autre côté, alors que des urparlers secrets ont été poussés loin, pourquoi déclarer aux délés nationalistes qu'ils *« n'ont qu'à dresser aux ambassades de Tunis de Rabat »* pour venir à Paris ? y a dans tout cela une nuance de ternalisme qui peut en effet heurr des sensibilités à vif. Mais tout la n'est-il pas effacé par le *fait politi*que énorme que constitue l'invitan ? Ce n'est pas par hasard si, « L'Humanité » jusqu'à « Parisesse », chacun en a souligné le ractère retentissant. Ce n'est pas r hasard non plus s'il y a eu à ger, dans certains milieux, une si ande peur. Les trois journaux qui t le mieux compris la pensée prode du général de Gaulle — trois urnaux que devraient lire les memes du F.L.N. — sont : « L'Echo Alger », de M. de Sérigny, « Salut blic » et « Rivarol ».

Pour « Salut public », une équation sume la politique algérienne du néral :

« Indépendance — intégration personnalité = Association. »

Pour « Rivarol », le général *« jette masque »*. Quant à M. de Sérigny, il st demandé si par le biais des pourrlers, la révolution du 13 mai n'alit pas être mise en cause. Que dire r ailleurs des réactions de certains néraux d'Alger, lorsqu'ils apprirent e M. Krim Belkacem — qu'ils accunt de tous les crimes du monde — rait à Paris reçu par le chef de République française ?

UNE « UNION PERSONNELLE »

A vrai dire, depuis cette confénce de presse on peut affirmer que France a une politique algérienne sez nette. L'objectif de cette poliue a été précisé : *« l'association »* roite de l'Algérie avec la France. sociation créant un *« ensemble qui, mplété par le Sahara, se liera pour progrès commun avec les libres als du Maroc et de la Tunisie »*. our atteindre cet objectif, le génél de Gaulle propose la voie démoatique qui déterminera à chacun représentativité réelle : la consultation populaire. L'intégration est définitivement rejetée.

Somme toute, on déclare en même temps l'Algérie distincte et étroitement liée à la France. C'est une « union personnelle » conforme à ce que le général appelle la *« nature des choses »*. Il est bien évident qu'il y a là ce minimum, depuis longtemps souhaité par le F.L.N. pour pouvoir négocier. Quitte à exiger toutes les garanties ; quitte à mettre en question toutes les méthodes. Pourquoi dans ces conditions un refus ?

La réaction la plus intéressante a été donnée par un porte-parole du F.L.N. à un quotidien du soir. Ce porte-parole a déclaré :

> *« Le général de Gaulle s'est adressé à nous comme à des Français égarés et non comme à des Algériens. »*

Il y a du vrai dans ce propos, à la condition qu'on le nuance. Le général s'est adressé au F.L.N. non pas, en effet, comme s'il parlait à des étrangers libres, mais comme à des citoyens du nouvel ensemble franco-algérien qu'il veut créer et qui s'attardent encore à lutter contre leurs liens naturels. C'est sans doute aller un peu vite. Le président du Conseil a tendance à croire que chacun est conscient de ce que sa présence rend soudain vain ce qui paraissait utile hier. Tout le monde ne raisonne pas comme ces nationalistes qui disaient récemment à l'un de nos confrères, sur la frontière tunisienne :

> *« Pour nous, la France c'est fini : on n'a plus confiance qu'en de Gaulle ! »*

Mais même cette expression savoureuse et cruelle révèle quelle pente il y a à remonter, quels efforts sont à accomplir pour regagner à une cause commune les masses algériennes politisées. Dans ce dépit que l'on peut éprouver devant la maladresse politique du F.L.N., une chose est à constater : il n'est peut-être pas inutile que le président du Conseil ait eu à buter sur cette difficulté. Il n'est pas inutile, puisqu'il n'a pas renoncé aux pourparlers, qu'il apprenne à se soucier davantage des réactions de ses interlocuteurs.

CE QUE DIT YACEF SAADI

D'un autre côté, il ne faut avoir aucune illusion : il y a des leaders algériens qui opposent et opposeront à la thèse française des objections *de fond*. Il est vraisemblable que sans eux les autres auraient été moins sensibles sur la forme. Ces leaders, qui opposent à la *« nature des choses »*, *« la marche de l'histoire »*, et qui estiment que l'histoire se dirige vers une association des peuples sous-développés et colonisés contre les puissances occidentales dont l'aide revêtira toujours une forme néo-colonialiste, sont partisans de la guerre jusqu'à l'indépendance totale et jusqu'à la rupture définitive. Ils se sont autant réjouis de l'échec de l'invitation à Paris que les ultras d'Alger. Ces ennemis irréductibles s'entendent sur le dos du peuple algérien. C'est à ces ultras des deux côtés que l'ancien chef F.L.N. d'Alger, Yaced Saadi, le 27 octobre, s'est adressé depuis le Tribunal militaire qui allait le condamner à mort pour la troisième fois:

> *« Nous sommes des combattants. Nous réclamons le droit de la guerre. Par deux fois j'ai été condamné pour avoir pris les armes et défendu ma terre algérienne, mais ma vie importe peu. Ce qui importe maintenant, c'est d'arrêter cette guerre. Nous sommes à un tournant décisif. Le discours du général de Gaulle à Constantine, le plan de cinq ans qu'il propose est une chose souhaitable. Il est nécessaire que la France aide puissamment l'Algérie à se développer. Mais pour que ce plan soit réalisable, il faut encore que la paix règne en Algérie. J'estime que c'est dans le rapprochement des deux parties que réside la paix avec des accords solides et durables. C'est avec ses adversaires que l'on traite et non avec ses amis (...). »*

LA RECHERCHE D'UNE METHODE

En attendant, que va-t-il se passer? La préparation des élections accapare toutes les énergies. Les musulmans évolués d'Algérie sont sans aucun doute déçus du refus du F.L.N., mais contrairement à ce que l'on peut penser, cela ne les coupe pas de leur attachement sentimental aux défenseurs de ce qu'ils estiment bien être leur cause. Cela rend au contraire leur coopération plus difficile. Comment espérer des candidats nationalistes ? Peut-être est-il possible de les susciter encore en profitant de ce que pour la première fois le monde reconnaît le bon droit de la France et en intensifiant les mesures libérales.

M. Patin, qui s'acquitte avec beaucoup de noblesse de sa mission de président de la Commission de Sauvegarde des libertés et droits individuels, vient d'être chargé d'examiner le cas de ces milliers d'hommes qui, dans les camps et les prisons, attendent d'être jugés. Il détient entre ses mains le destin de toute une politique. Car comment le F.L.N. pourrait-il longtemps maintenir ses positions d'intransigeance si, sur place, les populations algériennes et les partisans même du F.L.N. voyaient s'ouvrir devant eux cette « voie démocratique » annoncée par de Gaulle ?

Quant aux pourparlers, qui reprennent secrètement, ils vont tourner autour de la recherche d'une méthode qui puisse respecter toutes les susceptibilités. Une idée est née chez certains dont on souhaiterait qu'elle fût celle du gouvernement français. Pour réaliser l'ensemble franco-algérien par la voie de la consultation électorale, pourquoi ne pas demander au F.L.N. de déclarer l'Algérie membre de la communauté ? Après quoi, elle pourrait choisir son destin selon les dispositions prévues par la Constitution. Pourquoi ne pas faire confiance jusqu'au bout à la « nature des choses » ?

JEAN DANIEL.

HOLMES
La classe anglaise et la fantaisie italienne adaptées au bon goût français.
vous présente sa nouvelle collection de vêtements de luxe :
Pardessus, Auto-Coats, Imperméables français et importés.
ZONE BLEUE
Stationnement facilité
22, AV. VICTOR-HUGO - PARIS - PAS. 57-03

ÉGLISE

Toute la ville en parle

● ***En accusant certains policiers lyonnais d'avoir torturé des Algériens, le cardinal Gerlier engage un duel que les Lyonnais suivent avec passion.***

(De notre envoyé spécial)

UN court moment de silence, un léger suspens dans la nef. C'est le prône. « *Mes frères,* vient de dire le jeune vicaire, *je vais maintenant vous donner lecture de la dernière déclaration faite à Rome par Son Eminence le cardinal à propos de l'inculpation des abbés Magnin et Carteron.* » Précise et sèche comme le ton des paragraphes dont elle donne lecture, la voix descend des haut-parleurs sur les fidèles :

« *... Pour étayer des accusations, certains membres de la police — je dis certains membres — n'auraient pas hésité à faire souscrire aux suspects musulmans des déclarations dont le caractère mensonger est aisé à discerner. Pour y parvenir, ils n'auraient pas reculé devant l'emploi de la violence et des sévices les plus graves, en même temps que les plus attentatoires à la dignité humaine.* »

De mémoire de Lyonnais, de mémoire d'homme, c'est la première fois qu'un prince de l'Eglise ose ainsi accuser publiquement des policiers d'avoir eu recours à la torture pour extorquer des accusations mensongères contre deux prêtres. Le communiqué est connu depuis 48 heures dans la ville, ainsi que la réponse qui lui a été faite par M. Pelletier, ministre de l'Intérieur.

(« *... Je regrette que le cardinal archevêque de Lyon ait cru devoir prendre à son compte les allégations de membres du F.L.N. selon lesquelles leurs aveux auraient été arrachés par la violence. Je tiens à préciser à ce sujet que des consignes permanentes du F.L.N. font une obligation à ses membres de déclarer devant la justice qu'ils ont été l'objet de sévices de la part de la police et que, par suite, leurs aveux sont dénués de valeur...* »)

LA SORTIE DE LA MESSE

A la sortie de la messe, quatre jeunes hommes — visage dur, pullover à col roulé, blouson de cuir — distribuent des tracts. Ils sont signés d'un nommé Louis Thomas, combattant de l'Union Française, et se terminent ainsi :

« *Ce sont ses auxiliaires de toutes sortes (ceux du parti communiste) qui organisent le pourrissement intellectuel de tous les milieux et qui, dans un climat moral d'aveuglement et de non-résistance, parviennent parfois à mobiliser la charité au service de l'assassinat... Devant les découvertes irréfutables de la police lyonnaise à laquelle tous les patriotes rendent hommage... va-t-on enfin se décider sur la colline sacrée à ouvrir les yeux ?*

Ou bien va-t-on nous obliger à recommencer l'action aux portes des églises ? »

Un vieux monsieur à chapeau, Légion d'honneur à la boutonnière, prend un des tracts, le lit, revient sur l'un des garçons :

« *C'est une honte. Foutez la paix à ces abbés : ils n'ont fait que leur devoir. Allez-vous-en. Ancien combattant de l'Union Française, vous ! Allez-vous-en !* »

La foule s'écoule paisiblement, presque indifférente, marchant sur les tracts qui jonchent le sol. Dociles, les trois « ex-combattants » s'écartent : leur stock épuisé, ils disparaîtront sans faire d'histoires.

Sur le trottoir, des paroissiens échangent ces propos sur un ton traînant, avec l'accent terriblement chantant des Lyonnais :

« *La police n'aurait pas accusé les abbés s'ils n'avaient pas commis au moins des imprudences. Les tortures ? Passage à tabac, peut-être ; mais l'électricité, la baignoire à Lyon, je n'y crois pas.* »

« *Notre cardinal n'est tout de même pas né de la dernière pluie. C'est un ancien avocat. Il n'aurait pas parlé si fermement s'il n'avait pas un dossier entre les mains.* »

LA MISSION DE L'ABBE

L'affaire du Prado a éclaté le mercredi 22 octobre, très exactement une demi-heure après le départ pour Rome du cardinal Gerlier. Ce jour-là, la police perquisitionnait au 67 *bis*, rue Francis-de-Pressensé, à Saint-Fons, dans l'une des trois maisons que le Prado, institution religieuse fondée en 1860 par le Père Chevrier, possède dans la région lyonnaise. Deux religieux, les abbés Chaize et Magnin, étaient accusés d'avoir installé « la sécurité sociale du F.L.N. pour la Wilaya Centre-Sud » dans une pièce de leur noviciat portant le nom symbolique de 22.

Quant à l'abbé Carteron, soupçonné d'être le « trésorier » ou le « bailleur de fonds » du F.L.N., il était « en fuite », disparu de son domicile de la rue Villeroy.

Quelques jours plus tard, l'affaire était ramenée à des proportions plus modestes. L'abbé Carteron avait été chargé depuis une dizaine d'années, et par le cardinal lui-même, d'une mission d'apostolat dans le milieu nord-africain de Lyon.

Tous les Algériens de la ville connaissaient ce prêtre, la plupart du temps en civil, et qu'ils avaient baptisé : Monsieur Albert.

LA LETTRE AU CARDINAL

A quatre ou cinq reprises, la D.S.T. était venue l'interroger. Que des militants nationalistes algériens aient défilé chez lui, qu'il en ait hébergé certains, cela ne semble pas douteux. Dans la lettre qu'il a adressée au cardinal, l'abbé Carteron précisait la semaine dernière :

« *Je n'ai jamais ramassé ni distribué aucun argent pour un prétendu service d'entraide. Je n'ai jamais été responsable de prétendues collectes et répartitions de fonds. Toute ma vie était, sur votre ordre paternel, consacrée à aider, dépanner, soulager, comprendre nos frères algériens émigrés en France. J'ai seulement, comme vous le désiriez, systématiquement refusé d'exclure de notre sympathie active ceux dont les idées politiques pouvaient ne pas cadrer toujours avec la ligne officielle des gouvernements qui se sont succédé depuis quatre ans. Tout Algérien, quel qu'il soit, avait droit à mon amitié et à mon aide humaine.* »

Dans ce milieu où l'on venait lui faire lire les lettres reçues du douar lointain, de la femme, du père et des enfants demeurés au pays, l'abbé n'avait aucune peine à deviner les drames familiaux qu'entraînait l'arrestation ou la disparition d'un nationaliste. Or, qui n'est pas suspect de nationalisme parmi les musulmans ? Depuis deux ans, la répression s'abat sur Lyon, comme elle s'est abattue sur tous les grands centres nord-africains de la métropole.

Durant l'été, un de ses amis de Saint-Fons, Djilali Femmoud, vint le trouver. Il avait organisé un service d'aide aux familles des mille ou douze cents détenus politiques incarcé[…] dans les prisons de la ville. Il fall[…] trouver un local à l'abri des perq[…] sitions de la police pour y dépos[…] les listes des familles secourues, […] relevé des sommes versées, l'argen[…] lui-même. L'abbé envoya Femmo[…] trouver le supérieur du Prado [… de] Saint-Fons. Moyennant la promes[…] qu'il ne s'agissait pas de fonds desti[…] nés ni à une action politique ni [… à] une action terroriste, le Père Chaiz[…] supérieur du noviciat, accepta [… de] mettre une pièce à la disposition [… du] service d'entraide, qui fonctionna san[…] difficultés jusqu'à ces jours dernier[…] Aucun des renseignements fournis p[…] la police à la presse ne permet d'affi[…] mer que ces fonds, d'ailleurs peu éle[…] vés — Mgr Ancel a remis 150.0[…] francs aux policiers chargés de l'en[…] quête — aient pu être affectés à u[…] autre usage que celui du dépannag[…] social.

« *Je craignais,* a dit l'abb[…] Carteron à M. Matzloff, ju[…] d'instruction, *des sévices com[…] parables à ceux dont je me sui[…] rendu compte à l'issue de cer[…] tains interrogatoires.* »

Depuis de nombreux mois, le bru[…] court en effet dans les milieux jud[…] ciaires, universitaires et intellectue[…] lyonnais que l'on emploie au 2, de l[…] rue Vauban des méthodes très voi[…] sines de celles dont il est fait usag[…] dans certains commissariats d'Algéri[…] Des voisins se sont plaints ces s[…] maines dernières de ne pouvoir dor[…] mir la nuit en raison des cris q[…] leur parviennent des étages supé[…] rieurs.

PLUSIEURS PLAIGNAN[…]

En avril 57 éclate l'affaire Chér[…] Mezziani : ce musulman, arrêté [… et] interrogé dans les locaux de la polic[…] se plaint d'avoir été soumis au sup[…] plice de la magnéto.

Le 2 octobre dernier, un nomm[…] Layfa est interrogé comme témoi[…] pendant quatre jours rue Vauba[…] Relâché, il se fait hospitaliser. U[…] médecin diagnostique plusieurs lésio[…] à la colonne vertébrale, vraisembla[…] blement consécutives à des coups vio[…] lents et à l'application de coura[…] électrique. Sept autres Algérien[…] portent plainte ces jours dernier[…] pour des sévices comparables, [… les] deux plus sévèrement touché[…] étant les nommés Djilali et Milo[…] Semmoud qui ont dû être hospitalis[…] à l'infirmerie de la prison Saint-Pa[…] Toutes ces affaires ont circulé da[…] le milieu judiciaire et ecclésiastiq[…] lyonnais. Le bruit court bientôt q[…] des prêtres et des avocats ont consti[…] tué un dossier, qu'ils vont le sou[…] mettre aux autorités administrative[…] et religieuses, voire le rendre publi[…]

Les chefs de la brigade anti-terro[…] riste ont-ils voulu étouffer dans l'œ[…] le scandale menaçant, en faisant écla[…] ter la maladroite affaire du Prado ? Certains l'affirment à Lyon et l'hypo[…] thèse n'est pas dépourvue de vraisem[…] blance. Car les autres ne résisten[…] guère à l'examen. Le bruit selo[…] lequel M. Jacques Soustelle, minist[…] de l'Information, aurait cherché [… à] discréditer les milieux chrétiens d[…] gauche à la veille des élections légis[…] latives est dénué de fondement.

M. Soustelle connaît bien sa vil[…] et l'affaire en question l'a vivemen[…] contrarié : le Prado à Lyon, c'es[…] un peu comme les Franciscains [… d'] Assise. La prise de position vigou[…] reuse du cardinal Gerlier risque bie[…] plutôt de desservir les milieux sou[…] telliens, si le bruit s'accrédite qu'il[…] sont à l'origine d'une machinatio[…] politico-policière.

Y aura-t-il une nouvelle contre-atta[…] que du commissaire Chaboud, chef d[…] la brigade anti-terroriste, qui est [… à] l'origine de l'affaire. Certains Lyon[…] nais le pensent : « *Il n'aurait pa[…] laissé s'engager son ministre, au ri[…] que de le discréditer, s'il ne posséd[…] pas quelque arme secrète.* » En atten[…] dant, ce sont les commissaires Blan[…] chet et Chaboud que le juge d'instruc[…] tion interroge.

ROBERT BARRAT.

(U.P.)

LE CARDINAL GERLIER

(A.D.)

M. EMILE PELLETIER

« *La baignoire à Lyon ? Je n'y crois pas !* »

l'eau qui fait du bien

VICHY ETAT

CÉLESTINS

digestive

diurétique

rafraîchissante

AUX URNES !

Lors d'une récente élection partielle dans les Deux-Loires, le président du Conseil Général, au moment d'aller voter, ne put remettre la main sur sa carte d'électeur. Quel exemple détestable d'incivisme ! Heureusement, une femme de chambre, en s'éclairant avec un boîtier Wonder, retrouva le précieux carton qui avait glissé sous un radiateur. La pile Wonder ne s'use que si l'on s'en sert.

Spécial "L'Express"

LA CREUSE : DÉPARTEMENT-PILOTE

MESSAGE DE JEAN LURÇAT

Paris, le 28 octobre 1958.

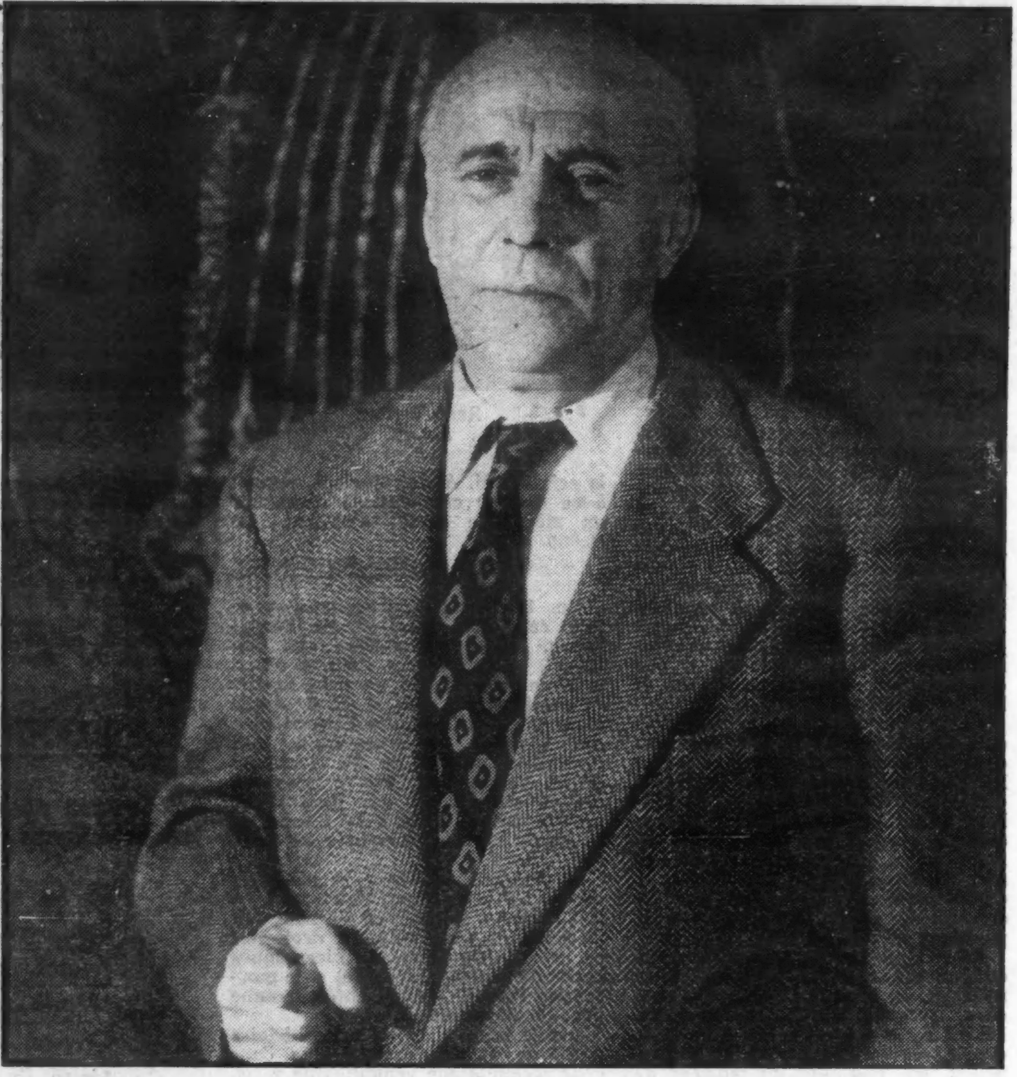
Chers amis de « L'Express »,

Je pars dans quelques jours pour le Japon et l'Inde où je prononcerai, comme je l'ai tant de fois fait, des conférences sur un art dont le département de la Creuse est à juste titre très fier. J'ai connu Aubusson en syncope. Nous le connaissons tous désormais en pleine régénérescence.

Je suis heureux qu'un journal français, « L'Express », s'intéresse à ce département dont j'ai appris à connaître les qualités de travail, d'ingéniosité et de persévérance.

Amicalement à vous,

Jean Lurçat.



POLITIQUE

La Creuse à l'avant-garde

● ***Avant même que la République existe, la Creuse a sonné l'alarme. Et depuis elle donne l'exemple à la gauche. Voici son histoire.***

LA géographie a fait du département de la Creuse, né du mariage de la Marche et du Berri, le centre précis de la France. Il est exactement au point de rencontre des quatre lignes qui traversent le territoire : Genève-La Rochelle, Dunkerque-Andorre, Brest - Nice, Strasbourg - Bayonne.

En cet endroit se sont longtemps affrontées les influences politiques, sociales, religieuses. Les armes de la Creuse — lys de France et lion d'Aquitaine — rappellent que la limite des langues d'oil et d'oc passait à travers cette région. Jusque-là parvinrent les invasions sarrazines...

La Creuse est « de gauche » depuis que cette qualification a un sens — et même bien avant ! Sous l'ancien régime, les féodaux de la région, comtes de la Marche (branche de la Maison de Luzignan) et famille de la Roche-Aymon, qui comptaient parmi les plus attachés à leurs privilèges de toute la noblesse française, avaient suscité une violente réaction dans la population. Cette réaction se manifesta, du même coup, contre un clergé allié aux grandes familles.

Aujourd'hui, la Creuse, l'un des très rares départements français qui ne soient pas un diocèse (elle est rattachée à l'évêché de Limoges), n'est même pas considérée par l'Episcopat comme un pays de faible pratique religieuse, mais comme une « *terre de mission* ».

Traditionnellement, la Creuse, pays de Martin Nadaud, est laïque et républicaine. On ne sera pas surpris que, de 1940 à 1944, elle ait choisi la résistance.

RENE VIVIANI

On ne s'étonnera pas non plus que, depuis les origines de la IIIe République, ce département ait toujours voté à gauche.

Il fut, le 8 mai 1870, l'un des dix-neuf qui apportèrent au plébiscite de Napoléon III moins de 60 % de « oui ». Depuis 1876, il n'a jamais toléré plus d'un élu de droite pour le représenter. En de très nombreuses circonstances, la Creuse n'envoya au Palais-Bourbon que des élus républicains. Ni Mac-Mahon, en 1877, ni Boulanger en 1889, ne réussirent à faire pencher la balance en faveur de la droite.

En 1919, la France entière est balayée par le vent nationaliste qui pousse au Parlement le bloc national. Dans la Creuse, le candidat qui se réclame de cette coalition, M. Adenis, obtient à peine le dixième des voix, et encore n'y parvient-il qu'en se camouflant de l'étiquette des « anciens combattants ». En revanche, les quatre sièges que possède alors le département sont enlevés par quatre candidats de gauche : MM. Judet et Connevot (bloc des gauches); Binet (rad.-soc.), ancien ministre de l'Agriculture, et surtout René Viviani (soc. ind.), ancien président du Conseil, orateur vibrant, celui qui le premier en France, en 1906, avait occupé le poste nouvellement créé de ministre du Travail.

PREMIERE DIVISION

En 1924, les divisions de la gauche, premier clivage entre communistes, socialistes et radicaux (la scission de Tours datait de quatre ans à peine) et le retrait de René Viviani de la vie politique, permettent, pour une fois, l'élection de M. Adenis, conservateur. Mais les trois autres sièges restent aux « républicains », deux radicaux (MM. Connevot et Binet) et un socialiste (M. Benassy).

Dès 1928, la gauche reprend tous les sièges et les gardera jusqu'à la guerre de 1940, en dépit souvent d'un éparpillement de voix qui vaut à M. Charles Lussy (S.F.I.O., actuellement député du Vaucluse) d'être battu par un radical à Aubusson en 1928. Cette année-là s'impose dans la circonscription de Boussac un socialiste, M. Rivière, qui gardera le siège jusqu'en 1940.

Aux élections du Front populaire, en 1936, tous les candidats sont de gauche : aucun homme de droite n'ose même se présenter. Cas très rare, *les trois sénateurs* de la Creuse, au moment de la guerre, siègent au groupe de la Gauche démocratique.

PIERRE BOURDAN

La Résistance accentue encore le caractère progressiste, républicain, laïque du département, qui fait partie de la zone dite du « maquis rouge » dont le chef est Georges Guingouin.

→

BEREL
HABILLE L'HOMME MODERNE
VETEMENTS DE CLASSE
12, rue de Sèvres - PARIS

CALYPSO
ART ÉTERNEL
CADEAUX D'AUJOURD'HUI

● Lampes, coupes, cendriers.
● Services à glace, gâteaux cocktail, liqueurs, orangeade.
● Tables basses. Porte-revues.
● Petits services porcelaine décorée main pour enfants.
● Jeux d'echecs, fantaisies et articles en bronze et cuivre.
● Sujets ébène art africain.
● Articles en fer forgé.
57, Faub. Montmartre TRU 83 - 84
CARR. CHATEAUDUN - PARIS 9e

Et ce sont, en 1945, des hommes de gauche et des résistants que la Creuse se donne comme députés : MM. Tourtaud (communiste), Roger Cerclier (socialiste) et Pierre Maillaud (U.D. S.R.), qui a pris le nom d'une petite commune de la région, Le Bourg-d'Hem, pour en faire son glorieux nom de guerre : *Pierre Bourdan*.

En 1945, avant les élections, les Creusois sont invités à répondre au premier référendum de la IVe République. A la seconde question, seuls les communistes, quelques socialistes de gauche et les radicaux (alors très affaiblis) recommandent de voter « non » ; pourtant, ils sont suivis par 45 % des électeurs de la Creuse.

Les communistes, cette année-là, enlèvent leur premier siège (le département n'a plus droit qu'à trois), au profit de M. Tourtaud. Le P.C., profitant de son implantation des années de résistance, apparaît comme la première force politique du département. Les socialistes conservent une position solide. Contre ces formations politiques (Pierre Bourdan obtient un succès personnel plus qu'un succès de parti), aucun parti de droite n'a osé présenter un candidat.

LA S.F.I.O. A DROITE

Au second référendum (5 mai 1946), socialistes et communistes défendent seuls le projet de Constitution qui sera repoussé par le pays, mais que la Creuse approuve par 58 % des voix. Les députés de ces deux partis gardent leur siège, mais Pierre Bourdan, qui a quitté le département pour se présenter à Paris, laisse la place à M. Jacques Baumel qui, bien que gaulliste, se présente sous l'étiquette R.G.R. En 1946, pour la première fois depuis quarante ans, la droite trouve un moyen d'expression en rassemblant plus de 14.000 voix sur le candidat M.R.P., parti qui n'obtient ce résultat que pour deux raisons : c'est une formation née de la Résistance, et elle collabore au gouvernement avec le P.C. et la S.F.I.O.

La Constitution d'octobre 1946 obtient plus de 68 % des suffrages dans la Creuse. Cette année-là, toutes les listes du centre et de la droite, celle de M. Baumel, celle de M. Gilibert (M.R.P.), sont battues ; les socialistes gardent leur siège, les communistes en gagnent un pour M. Dumet. Au Conseil de la République, le département est représenté par un communiste et par un socialiste, puis par deux S.F.I.O. en 1948.

En 1951, le jeu des apparentements, qui conduit les socialistes à contracter mariage, en brisant l'Union des gauches, avec le M.R.P., les modérés, l'U.D.S.R. et les radicaux d'extrême-droite, représentés par M. de Pierrebourg (qui rejoindra au moment de la scission M. André Morice), permet à ce dernier candidat de décrocher un siège. Le R.P.F. n'obtient que 10.000 voix.

(Cossira.)

RENÉ VIVIANI
Laïcité

(A.P.)

PIERRE BOURDAN
Résistance

PIERRE FERRAND
Union des Gauches

L'EXEMPLE CREUSOIS

En 1956, les apparentements se font cette fois entre M. de Pierrebourg, les républicains-sociaux (ex-R.P.F.) et les modérés. En face d'eux, le Front républicain ne peut former de coalition : le radical est de droite ainsi que la S.F.I.O., une liste d'Union des gauches se crée alors, qui rassemble, auprès de M. Tourtaud (P.C.), le docteur Pierre Ferrand, radical de gauche, qui jouit d'une grande notoriété dans la Creuse, et M. Emile Parrain, socialiste authentique.

M. Ferrand est élu à la place du député S.F.I.O. sortant, M. Florand. Le P.C., grâce à son second de liste, fait un bond de 6.000 voix. La droite est en retraite (le baron de Pierrebourg garde de justesse son siège) et le mouvement Poujade n'a présenté personne dans le département.

Quelle leçon tirer de cette histoire politique de la Creuse ? Que dans cette région laïque, républicaine, résistante, la gauche domine comme nulle part en France. C'est le département-pilote pour les idées et les hommes de gauche. Chaque fois que la gauche a présenté un front uni, elle a triomphé de ses adversaires. Chaque fois qu'elle s'est divisée, la droite a réussi à se glisser. Ce qui se passe en Creuse est une leçon à observer et à méditer dans toute la France.

ÉCONOMIE

La Creuse pose les problèmes

● ***La mévente, la vie médiocre, l'exode des jeunes, sont des problèmes aigus dans la Creuse, latents dans toute la France. Voici comment ils se posent.***

LA vérité d'un pays, c'est son avenir : les tâches qu'il se propose.

La vérité d'une société, ce sont ses classes les moins favorisées : vouées au chômage, à l'exode, à la disette, c'est sur leur misère que sont bâtis les privilèges des autres.

C'est pourquoi la Creuse, tout particulièrement, tend à la France son miroir : elle lui reflète sa vérité. Elle est son remords.

C'est pourquoi aussi l'Etat, obstinément, cherche à ignorer le plus déshérité de ses départements.

OU EST LE DESERT ?

L'avenir de la France, à en croire M. Max Lejeune, de la S.F.I.O., par exemple, c'est le Sahara : on va irriguer, peupler, industrialiser ses déserts.

Pendant ce temps, au propre cœur de la France, la Creuse se dépeuple, s'appauvrit, se transforme en désert, plus rapidement qu'aucun autre département français. Pendant que la France, dans son ensemble, s'enrichit malgré ses erreurs, les Creusois, eux, s'appauvrissent, paient les erreurs des autres plus que nul autre, concentrent chez eux toutes les contradictions et tous les malheurs du pays.

Si la France sait résoudre ces contradictions, elle prospérera et la Creuse aussi. C'est pourquoi celle-ci, qui pose à la nation ses problèmes-clés, est le département-pilote du pays.

En cent ans, ce département a perdu près de 40 % de ses habitants ; et l'émigration des jeunes vers Paris, vers le Nord, s'accélère aujourd'hui au lieu de ralentir. Pendant des siècles, le plus grand ennemi des Creusois était la nature : elle avait été avare avec eux ; leur terre é[...] mince et ingrate, leur climat cru[...]. Aujourd'hui, ils ont vaincu la natu[re] ou ils savent qu'ils peuvent la vaincr[e]. Mais les outils que d'autres possède[nt] leur font défaut ; ou, lorsqu'ils so[nt] parvenus à acquérir les outils néce[ssaires], c'est leur travail, soudain, q[ui] perd sa valeur sur le marché.

Cela est vrai pour l'industri[e] comme cela est vrai pour les con[di]tions de logement, comme cela est v[rai] pour l'agriculture.

Comme si la France s'était con[ju]rée contre la Creuse, toutes les ind[us]tries que celle-ci a mises sur pi[ed] sont des branches frappées par [la] récession. Ses carrières de granit so[nt] parmi les plus importantes d'Europ[e] ; la mévente du pavé est générale. E[lle] a des mines de charbon (parmi [les] dernières mines privées de France) mais la baisse de l'activité industriel[le] fait que le charbon s'entasse sur [le] carreau. Elle a des fabriques de text[i]les et de confection, une industrie [du] cuir et de la chaussure, mais l'hab[il]lement et la chaussure sont en cri[se] et n'embauchent plus, quand ils [ne] débauchent pas. Il y a, à Boussac [et] Aubusson, des fabriques de meubl[es] métalliques et d'armoires frigorifiqu[es] capables de développement, ma[is] l'ameublement et l'équipement mén[a]ger sont en crise dans toute [la] France.

RICHESSES EN FRIC[HE]

La raison ? C'est qu'on ne peu[t à] la fois faire la guerre en Algér[ie], rééquiper la France, équiper l'Af[ri]que et donner aux salariés de q[uoi] satisfaire leurs besoins. Le pouv[oir] d'achat des travailleurs de tou[tes] catégories a baissé de 10 % depu[is] le mois d'avril. Ils doivent achet[er] moins. Et moins ils peuvent achete[r,] moins l'industrie peut produir[e,] moins il y a de travail.

Aucune impossibilité matérielle [ne] s'oppose pourtant à l'industrialis[a]tion de la Creuse. Elle a du coura[nt] électrique en suffisance ; le « feeder » qui amènera le gaz de Lacq à Lyo[n] par Angoulême, devrait la traverse[r] et lui fournir un appoint d'énergi[e]. La Creuse possède des ouvriers [et] des artisans d'une haute qualificati[on] professionnelle ; elle en possédera[it] davantage, demain, pourvu que [les] centres de formation, insuffisan[ts] dans la France entière, y soient dév[e]loppés. Des dizaines d'industries, [de] l'électronique à la chimie, aux m[a]tières plastiques et aux préfabriqu[és,] peuvent être implantées dans ce dépa[r]tement et offrir aux artisans [et] ouvriers un reclassement professio[n]nel, un travail qui aurait un sens [et] dont on pourrait être fier.

Mais pour que la Creuse se dév[e]loppe, il faut que la France ait u[ne] politique économique, sociale et algé[rienne] qui permette ce développ[e]ment. Actuellement, elle ne l'a pas, [et] il est des classes qui s'en félicitent. Elles existent dans la Creuse comm[e] dans tout le reste de la France.

Elles y sont même plus nombreuses, proportionnellement. Il s'agit, particulièrement, de certains patrons, qui gèrent de père en fils une entreprise familiale mal outillée, incapable de se moderniser par ses propres moyens, incapable de payer les mêmes salaires que les entreprises nouvelles. Les vieilles familles ont intérêt à ce que rien ne bouge ; souvent, elles n'ont pas encore accepté les conquêtes sociales ; elles sont jalouses de leur pouvoir et de leur autorité sur « leurs » ouvriers. Elles craignent plus que tout l'expansion et l'implantation d'industries nouvelles qui verseraient des salaires supérieurs à ceux qu'elles paient. Elles ont d'ailleurs un défenseur obstiné au gouvernement : le ministre des Finances lui-même.

LES LOGEMENTS

Département-pilote pour l'expansion et l'industrialisation, la Creuse est également le département-pilote pour le logement. Ici encore, elle révèle la vérité à la France. Car s'il est vrai que le logement a été négligé par tous les gouvernements, depuis la guerre, il n'est pas de département aussi mal loti que la Creuse : les deux tiers de ses logements n'ont l'eau potable ni à l'intérieur, ni à proximité ; sur les 55.000 logements creusois, en outre, 2.820 seulement — soit 5 % à peine — disposent d'un équipement sanitaire satisfaisant. L'âge moyen des habitations est de 10 ans.

Le contraire, d'ailleurs, serait surprenant. Avec quoi les agriculteurs creusois répareraient-ils et moderniseraient-ils leurs maisons ? Quand leurs revenus dépassent le strict nécessaire pour vivre, c'est de l'outillage agricole qu'il s'agit d'acheter d'abord. Or encore les moyens techniques, même les plus modestes, ne sont pas à la portée de tous les exploitants : sur 24.095 exploitations, 9.334 ont une superficie inférieure ou égale aux dix hectares qui ne suffisent plus, aujourd'hui, pour faire vivre une famille. Cela fait 40 % des agriculteurs de la Creuse qui ne subsistent qu'en s'endettant ou en laissant se détériorer, par nécessité, les bâtiments qui sont leur capital.

PROBLEME N° 1 : LA VIANDE

Il se trouve également que sur les 24.000 exploitations de la Creuse, il en reste 9.700 — soit plus de 40 % — qui sont encore exploitées selon le mode de fermage ou de métayage. Le métayer, pour citer un cas typique, qui exploite avec six personnes une terre de 45 hectares, réalise, au bout du compte, un revenu de 12.000 francs par hectare et par an (moins de 90.000 par tête) — et parfois moins. Quant aux propriétaires, comme partout dans le monde, l'équipement et l'aménagement de la ferme les intéressent rarement, et, quand ils s'y intéressent, les moyens financiers leur font défaut.

Logiquement, pourtant, l'agriculture creusoise devrait être prospère. Elle a réalisé des prodiges en matière d'élevage. Ses veaux de lait, ses bovins sélectionnés, ses moutons, notamment, sont célèbres dans toute la France et au-delà. Depuis trois ans, les gouvernements successifs prétendent encourager l'élevage. Ils ont libéré les prix dans ce dessein et, effectivement, sur le marché de détail, les prix de la viande de boucherie ont crevé tous les plafonds — si bien que les ménages moyens doivent se serrer la ceinture.

L'élevage creusois, pourtant, ne bénéficie pas de ces hausses vertigineuses ; l'écoulement de la viande produite, d'une qualité très élevée, se heurte à des obstacles. Pourquoi ?

Sur ce point encore, la Creuse reflète à la France une vérité générale. Car si les gouvernements ont prévu l'élevage du bétail, ils n'ont pas prévu son abattage et sa commercialisation.

(Magnum.)

UNE OUVRIÈRE D'AUBUSSON
Les jeunes Creusois devront-ils émigrer ?

LES FAUSSES BAISSES

La Creuse, qui pourrait être l'un des premiers fournisseurs de France et même d'Europe, ne possède ni abattoirs modernes, ni installations de congélation et de stockage. Tout comme ses pommes de terre, ses choux, ses raves et ses pommes, sa viande, sitôt produite, est confisquée par la corporation la mieux organisée et la plus riche de France : les grossistes de l'alimentation à Paris. Trois ou quatre hausses successives et souvent abusives, autant de taxes et un réseau de spéculations, viennent multiplier le prix des produits agricoles. A la production, ces prix sont *en baisse* ; dans les magasins des villes, ils continuent *de monter*. Le gouvernement ordonne une « baisse autoritaire », les margoulins de Paris lui tiennent tête, imperturbablement.

MAQUETTE DE LA FRANCE

La Creuse subit durement le contrecoup d'une situation qui est à l'échelle de la France entière. La prospérité de l'agriculture, comme de l'industrie et du commerce creusois, ne peut être assurée par des initiatives locales seulement, mais par des décisions à l'échelon national.

La Creuse a besoin d'abattoirs et de dépôts frigorifiques modernes, mais elle ne les obtiendra et n'en tirera profit que si l'on brise au préalable le pouvoir national d'une maffia de spéculateurs qui, d'entente avec la couche la plus réactionnaire du vieux patronat, ont intérêt à ce que rien ne se fasse et à ce que rien ne bouge.

L'agriculture ne pourra prospérer que si le stockage et la commercialisation des produits agricoles passent sous le contrôle des agriculteurs eux-mêmes, et si les salariés des villes gagnent de quoi acheter les produits de la terre.

Mais tel ne sera le cas que si les travailleurs, par l'intermédiaire de leurs organisations syndicales, exercent eux aussi un contrôle sur la création et la modernisation des industries ; seul ce contrôle peut assurer la stabilité de leur emploi et l'amélioration constante de leur pouvoir d'achat.

Parce que la Creuse *résume*, de la manière la plus aiguë, les problèmes actuels de la France, c'est en s'attaquant aux problèmes creusois que la France découvrira sa vérité. Mais, inversement, il est vrai que pour s'attaquer aux problèmes creusois, la France devra se libérer, sur tous les plans et dans tous les domaines, de l'étreinte des féodalités qui la tiennent à leur service.

GENTLEY
TAILLEUR
PARDESSUS
tissus anglais
de 22.500 à 42.000 f
IMPERMÉABLES
dep. 17.800 f
20, AV. FRANKLIN-ROOSEVELT
ELY. 46-58

VATICAN

« Habemus Papam ! » (1)

● ***Pourquoi a-t-il fallu douze tours de scrutin pour élire le nouveau Pape ? Et pourquoi est-ce finalement Mgr Roncalli qui fut désigné ? Voici le reportage de notre envoyé spécial à Rome, Paul Johnson.***

EN choisissant le cardinal Roncalli comme successeur de Pie XII, les deux tiers plus un (au moins) des cinquante cardinaux réunis à huis clos dans la chapelle Sixtine ont émis un vote de prudence. Jean XXIII, 77 ans, qui fut de 1944 à 1953 nonce apostolique à Paris, ne sera pas, en effet, l'homme de la rupture avec les méthodes et la politique de son prédécesseur. Son élection marque la volonté du Conclave de modérer le vent de réforme qui souffle dans les coulisses du Vatican depuis la mort de Pie XII et de donner à l'Eglise une « papauté de transition ».

Si le palais du Vatican paraissait la semaine dernière aussi calme qu'à l'ordinaire, on eût dit, de l'intérieur — selon la formule d'un prélat — *« qu'un raz de marée l'avait dévasté »*. Dix-neuf années, c'est un long règne pour un Pape, surtout lorsqu'il s'agit d'un homme aussi autoritaire que Pie XII. Lui disparu, de profonds bouleversements étaient inévitables.

L'OREILLE DU PAPE

Pie XII fut un des papes les plus autocratiques que l'Eglise se soit donnés depuis plusieurs siècles. Il avait concentré la presque totalité des pouvoirs administratifs du Vatican entre ses mains, refusant de nommer un secrétaire d'Etat — poste plus convoité que tous les autres — et gouvernant par l'intermédiaire d'un petit nombre de parents et d'hommes de confiance. Ceux-ci comprenaient :

— Mgr Tardini, le conseiller politique le plus influent du Pape, qui faisait fonction de secrétaire d'Etat.

— Le prince Carlo Pacelli, neveu du Pape, premier conseiller juridique de la Congrégation du Vatican (qui gère les biens du Saint-Siège) et de la commission pontificale chargée d'administrer la cité du Vatican. Les deux frères de Pacelli, Giulio et Marcantonio, étaient également de puissants personnages dans les milieux du Vatican, mais Carlo seul avait « l'oreille du Pape ». Tous trois sont extrêmement riches.

— Le docteur Galeazzi-Lisi, médecin personnel du Pape ; son frère, le comte Pietro Galeazzi, architecte du Vatican, et un certain nombre de médecins étrangers placés sous la direction du spécialiste suisse Paul Niehans, inventeur d'une cure de rajeunissement par les extraits de glandes d'animaux.

— Un groupe de jésuites comprenant le confesseur et l'aumônier particulier du Pape (tous deux Allemands), ainsi que le Révérend Riccardo Lombardo, principal « cerveau » de la radio vaticane.

— Enfin, Sœur Pasqualina, une nonne allemande de près de 60 ans, gouvernante de la maison du Pape depuis trente ans. Son pouvoir personnel a été souvent contesté, mais il est probable qu'elle a influencé la pensée du Pape sur les questions mariales. Son intervention pour les demandes d'audience a toujours été efficace.

LES VEDETTES D'ABORD

Ces quelques personnes — moins d'une douzaine en tout — constituaient depuis la fin de la guerre le gouvernement virtuel de l'Eglise catholique. Bien que les quatorze cardinaux qui vivent en permanence à la Curie et dont le pouvoir était autrefois considérable continuassent de siéger dans les comités et congrégations du Vatican (le cardinal Canali, par exemple, était membre de sept d'entre eux), ils avaient été privés par Pie XII de toute influence sur l'élaboration de la doctrine et de la politique étrangère de l'Eglise.

Il sembla même à un moment que Pie XII cherchât délibérément à empêcher le Sacré Collège de jouer son rôle traditionnel. Le peu d'empressement qu'il mettait à pourvoir les sièges devenus vacants (il en restait seize à sa mort), son refus de nommer un secrétaire d'Etat, ses nombreuses délégations de pouvoir à de jeunes prélats n'occupant aucun poste officiel exaspéraient les hauts dignitaires de la Curie, notamment leur doyen, le cardinal Tisserant, et leur financier, le cardinal Canali. Les cardinaux étrangers avaient parfois le plus grand mal à rencontrer le Pape lors de leurs rares visites à Rome. Les plus vieux évêques et archevêques se voyaient souvent refuser des audiences privées alors que le Pape, grommelaient-ils, semblait toujours avoir assez de temps pour recevoir les vedettes de passage (son dernier visiteur fut Alec Gui ness).

UNE DOUBLE ERREU

Aussi, à peine le docteur Galeazz Lisi eut-il signé le certificat de décè du Pape que les cardinaux entrè rent en action. Une heure plus tard le cardinal Tisserant prenait commandement à Castel-Gandolf avec les quatre autres doyens de l Curie (surnommés collectivement Rome le « Pentagone »). Leur premie geste fut d'inviter Sœur Pasqualin à faire ses valises et à reprendre l train pour son couvent de Bavière Sept heures plus tard, elle était partie Les deux jésuites allemands la suivi rent dans les trois jours.

Le docteur Galeazzi-Lisi risqua d'être plus difficile à éliminer, ca le Pape en avait fait le chef des ser vices médicaux du Vatican. Au gran soulagement des cardinaux, il condamna lui-même en commettant deux erreurs : 1° il vendit le récit d la maladie du Pape à un groupe d journaux étrangers (pour plus d 20 millions, dit-on) ; 2° il rata l'em baumement du cadavre.

Trois jours plus tard, le docteu Galeazzi-Lisi était suspendu des si postes qu'il occupait et interdit d séjour sur le territoire de l'Etat d Vatican.

L'élimination des frères Pacelli ser sans doute plus délicate, mais la so ciété romaine, qui les considèr comme de vulgaires parvenus (leu titre princier date de Victor-Emma nuel) attend leur chute avec un plai sir évident. Le cardinal Tisserant leu a déjà fait comprendre que leur pré sence au Vatican pendant le Concla était indésirable.

DES PROGRES SURPRENAN

Ainsi, en moins d'une semaine, un monarchie absolue a cédé la place une oligarchie vénitienne. (Mgr Ron calli était patriarche archevêque d Venise). Celle-ci durera-t-elle ? Un majorité des cardinaux — les *auto matisti* — estime que l'Eglise est de venue trop centralisée. Les cardinau français, en particulier, souhaiten prendre une plus large part aux dé cisions concernant leur propre pay et désirent le retrait du veto mis pa Pie XII à certaines expériences spiri tuelles comme celle des prêtres ou vriers. Une partie des cardinaux ita liens, au contraire, souhaite le main tien de la centralisation, et ce pro blème a sans doute été l'un des plu discutés au sein du Conclave.

De quelle organisation hérit Mgr Roncalli ? L'Eglise catholiqu compte actuellement 456 millions d fidèles, ce qui en fait le plus gran groupe religieux du monde. Plus d 90 % d'entre eux sont groupés dan l'Europe méridionale et en Amériqu Moins de 10 % habitent ces deu « continents de l'avenir » que son l'Afrique et l'Asie. C'est là une de grandes faiblesses de l'Eglise. Au cour des vingt dernières années, cepen dant, le catholicisme a effectué de progrès surprenants dans certaine régions comme l'Inde, l'Indochine l'Afrique occidentale, centrale e orientale, et ces anciens « pays d mission » commencent à exercer un influence sensible sur le Vatican, bie qu'il n'y ait encore que trois car naux de race non blanche.

L'un des premiers actes du nouvea Pape devrait être, selon certains pré lats, de nommer aux sièges vacant du Sacré Collège jusqu'à six card naux d'Afrique et d'Asie.

Financièrement, la situation d l'Eglise est saine. Les sommes que l Vatican reçoit annuellement du gou vernement italien sont passées d 750 millions de lires au moment de l signature du traité du Latran à 14 mi liards de lires aujourd'hui, ce qu donne à l'Etat du Vatican la plus for réserve monétaire par habitant d monde. L'Eglise possède des intérê majoritaires dans plusieurs banqu

(1) « Nous avons un pape », annonce faite en latin par le cardinal diacre à l'issue du Conclave.

(Dessin de TIM.)

S. S. Jean XXIII sur le trône pontifical

Abondance ou famine ?
ALFRED SAUVY
DE MALTHUS A MAO TSE-TOUNG
LE PROBLÈME DE LA POPULATION DANS LE MONDE
denoël

Schweppes
INDIAN TONIC
L'INDIAN TONIC PARFAIT COMPLÉMENT DU GIN ANGLAIS ET DE TOUS APÉRITIFS A BASE D'ORANGE

italiennes — le Banco di Roma, le Banco di Santo Spiritu, le Credito Centrale del Lazio — et a réalisé des investissements massifs à Londres, à New York, à Paris et en Suisse par l'intermédiaire de ses deux principaux agents, J.P. Morgan et le Crédit Suisse. Elle détient, en particulier, un grand nombre d'actions des compagnies Ford, Standard Oil, Shell, Lever et General Motors.

Si riche soit-il, le Vatican a tendance, selon ses critiques, à se montrer parcimonieux. Un prélat américain déclarait en privé la semaine dernière :

« *L'argent afflue à Rome de toutes les parties du monde. Les Etats-Unis, à eux seuls, envoient près de 50 milliards de francs par an. De tout cela, presque rien ne ressort, surtout depuis que le cardinal Canali tient les cordons de la bourse. En Amérique du Sud, par exemple, où l'Église est notoirement pauvre, la charge de son entretien repose presque entièrement sur les catholiques des Etats-Unis. Rome n'envoie à peu près rien.* »

Ce qui indigne le plus les Américains — et particulièrement le dynamique cardinal Spellman — c'est le refus persistant du cardinal Canali de publier les comptes du Vatican. Soutenus par les Français, les Américains affirment que cette attitude est stupide, mauvaise pour la propagande de l'Eglise, et qu'elle empêche l'élaboration d'une politique d'aide financière aux catholiques des régions sous-développées.

« NEUTRALITE POSITIVE »

En politique étrangère, les observateurs diplomatiques estiment que l'Eglise s'oriente rapidement vers une position de « neutralité positive » dans la guerre froide, ou du moins dans le conflit colonial.

« *Pie XII*, m'a déclaré un diplomate du Vatican, *était violemment hostile à l'expédition de Suez et il l'a fait savoir clairement. Il était plus hostile encore au débarquement américain au Liban et son représentant au Levant, le patriarche libanais, a manifesté ouvertement, pendant toute la crise, son hostilité au président Chamoun. Il faut voir là l'influence du cardinal Agagianian qui a été le conseiller politique le plus écouté du Pape au cours des dernières années. C'est sans aucun doute Mgr Agagianian qui a négocié le « gentlemen's agreement » avec M. Gomulka et il eût certainement obtenu un accord semblable avec la Yougoslavie si Mgr Stepinac ne s'était montré si intransigeant et si buté. Il est probable que ces nouvelles tendances ne feront que se renforcer dans l'avenir.* »

UN AGE DE RETRAITE ?

Bien que l'Eglise s'adapte progressivement aux méthodes diplomatiques de l'âge de la « coexistence pacifique » (expression que l'on entend de plus en plus au Vatican), elle reste à beaucoup d'égards une institution nettement conservatrice. Son hostilité au changement se manifeste dans la personne des cardinaux eux-mêmes. La procession des cinquante cardinaux qui sont entrés samedi dernier dans la chapelle Sixtine (dont l'un sur une civière) donnait une impression presque tragique de vieillesse. La moyenne d'âge est de 75 ans et trois d'entre eux ont plus de 90 ans. Le doyen a 96 ans. Quatre sont sourds, un presque totalement aveugle, deux pratiquement incapables d'écrire (on ignore comment ils ont rempli leur bulletin de vote). Deux docteurs escortaient le groupe. Une armée de deux cents serviteurs et officiels les aida à gravir les marches et à s'installer dans leur cellules spartiates. La fragilité de ces princes de l'Eglise fut démontrée une heure et dix minutes seulement avant l'ouverture du Conclave, lorsque le cardinal Mooney, de Detroit, s'écroula, victime d'un arrêt du cœur. Les officiels du Vatican redoutaient, la semaine dernière, que l'état de santé de quatre cardinaux — dont Mgr Grente, du Mans — ne les contraignît à introduire un spécialiste dans la chapelle Sixtine, violant ainsi le huis clos des débats.

Le spectacle de cette assemblée a même conduit certains prélats à former un projet révolutionnaire : celui de doubler le nombre des membres du Collège (« *afin d'y faire entrer les hommes mûrs, sinon les jeunes* ») et d'instituer un âge de retraite pour les cardinaux.

Mais toutes les décisions révolutionnaires qui ont été agitées avant et pendant le Conclave ont abouti finalement à l'élection d'un pape assez âgé pour que le Saint-Siège ne soit pas occupé pendant de trop nombreuses années, assez neutre pour qu'il n'apparaisse pas comme l'homme d'un clan ou d'une politique trop affirmée. Ange-Joseph Roncalli est d'abord un diplomate qui a acquis à Paris la réputation d'un homme d'esprit

« *Qu'est-ce qui nous sépare ?* disait-il un jour à un député radical et franc-maçon, *nos idées ? Avouez que c'est bien peu de chose !* »

D'origine modeste — il est issu d'une famille de paysans de la région de Bergame — il reçut la consécration épiscopale en 1925 avec le titre d'évêque d'Acropolis. Pie XI le délégua en Bulgarie, en Grèce et en Turquie comme visiteur apostolique, puis délégué apostolique. En décembre 1944, S.S. Pie XII le nomma nonce apostolique auprès du gouvernement du général de Gaulle et l'éleva à la pourpre cardinalice en 1953

On pense dans les milieux romains que le nouveau Pape cherchera à corriger le caractère conservateur de son accession au trône pontifical en appelant auprès de lui, comme secrétaire d'Etat, Mgr Montini, l'archevêque de Milan, considéré comme le leader le plus dynamique de l'aile marchante de l'Eglise.

PAUL JOHNSON.

(A.P.)

MGR. RONCALLI RECEVANT LA BARRETTE DES MAINS DE M. VINCENT AURIOL

Après un raz de marée

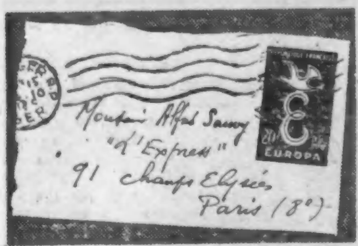
GROUPEMENT
DE L'INDUSTRIE
SIDÉRURGIQUE
S. A. au capital de 7.600.000.000 de F
5 bis, rue de Madrid, Paris 8e
R. C. 55 B 7508

EMPRUNT ACIER
6%
capital et intérêt INDEXÉS
sur le chiffre d'affaires
de la Sidérurgie.

OBLIGATIONS DE .... 20.000 F.
ÉMISES A ....19.840 F.
REMBOURSEMENT MINIMUM
21.500 F A 26.000 F.
INTÉRÊT PROGRESSIF GARANTI.

B.A.L.O. du 27-10-58

On souscrit aux guichets des banques.



Le courrier d'Alfred Sauvy

● *Que pensez-vous des correctifs que l'Académie Française vient d'apporter à la définition du mot « capitalisme » ?*

LOUIS SELLIER
Marseille.

TRISTE situation, je suis quelque peu déshonoré. Ceux qui ont tendance à surestimer mon savoir et les autres aussi apprendront mon ignorance, sur ce point tout au moins. Je n'ai pas encore pensé à améliorer ma connaissance — si imparfaite — du monde actuel, par la lecture, si instructive cependant, du dictionnaire de l'Académie.

A. S.

● *Que pensez-vous de la durée excessive des vacances dans l'enseignement supérieur ?*

JEAN ROCH
Morez (Jura)

LE mot « excessive » semble déjà mêler à la question un élément de réponse. Il faut cependant prendre garde.

Dans le domaine de la durée des vacances, la France tient, je crois, un rang très... brillant, dans le chœur international. Comme toujours, de telles dispositions prennent leurs racines dans un processus historique qu'il est difficile d'arracher.

Mais des raisons actuelles ont aussi été invoquées : nous pouvons citer la nécessité, pour les professeurs, de faire des recherches, la compensation qu'accorde l'Etat en loisirs faute de rémunérer convenablement en espèces, etc.

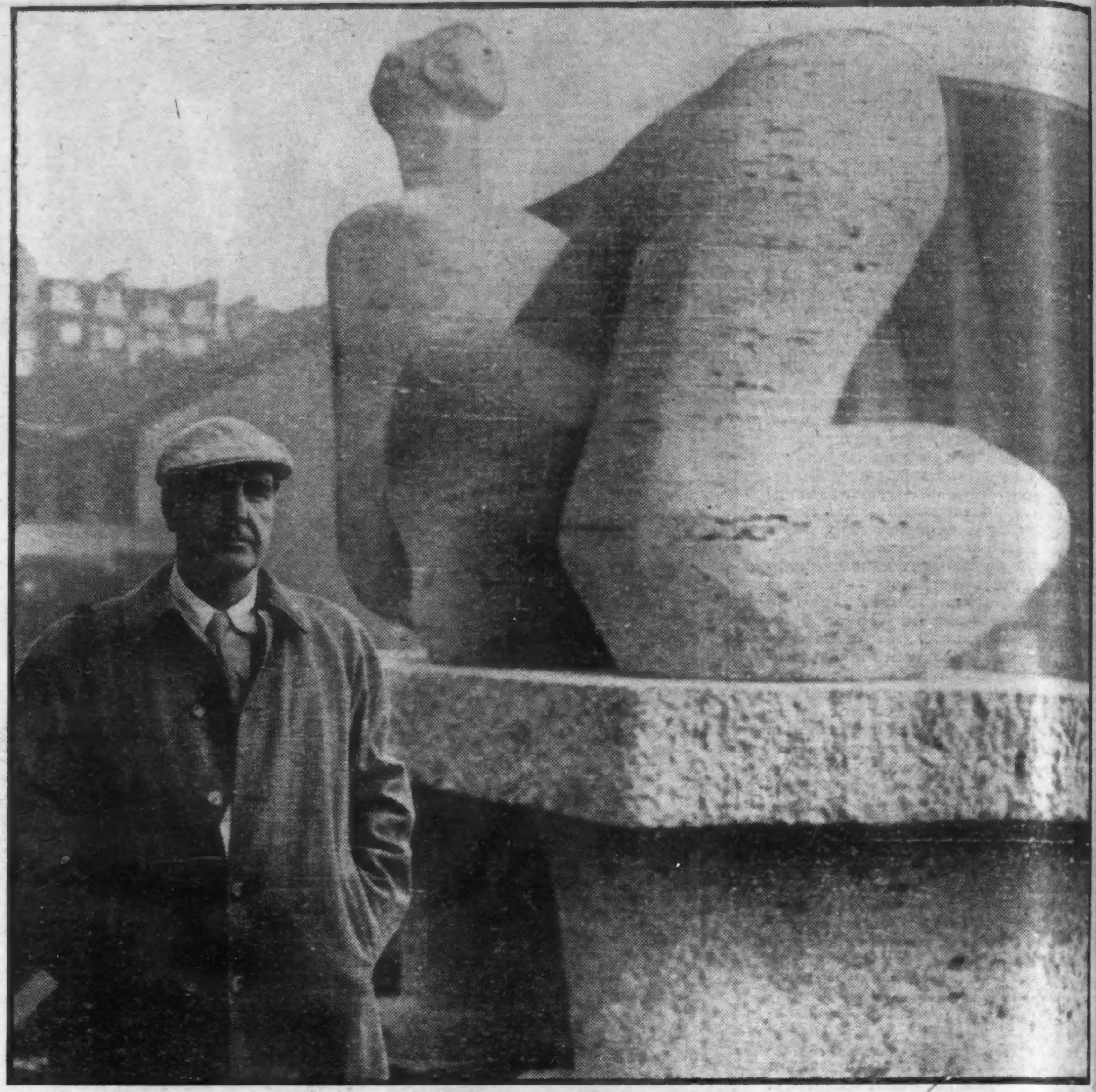
Cependant, la question paraît, jusqu'ici, avoir trop été examinée du point de vue des professeurs et insuffisamment du point de vue des étudiants. Ceux-ci sont certes heureux de tout loisir; mais il n'est pas certain que leur intérêt soit actuellement respecté. Les études sont de plus en plus longues et, le service militaire aidant (si l'on peut dire), certains les abandonnent prématurément, de peur de ne pouvoir les poursuivre jusqu'au bout. L'afflux des jeunes gens à l'université modifie fatalement l'ancienne position d'équilibre, la position « optimale », si tant est que celle-ci était atteinte antérieurement. Du reste ce ne sont pas seulement les professeurs et les élèves qui chôment cinq mois par an, ce sont aussi les amphithéâtres, les laboratoires et tout un outillage précieux, qui restera longtemps encore inférieur à des besoins qui montent.

Nous retrouvons, sous une autre forme, les gaspillages de plus en plus étendus, résultant des « pointes » et pulsations sociales.

Il est dramatique de voir la plus grande usine de France, la plus noble, la plus vitale, la plus féconde, à savoir la fabrique de matière grise, chômer presque un jour sur deux, dans un moment de pénurie intense.

C'est pourquoi je pense que cette question doit être mise très sérieusement à l'étude, avec la pensée constante que la formation des jeunes Français dans les dix années qui viennent va dicter notre avenir économique... et autre, pendant un demi-siècle, sinon plus.

A. S.


(A.P.)

HENRY MOORE DEVANT SON ŒUVRE
L'Angleterre a fourni aussi l'interprétation simultanée

ARCHITECTURE

Une Tour de Babel qui tient debout

● ***Pour la première fois, une époque — la nôtre — a sa cathédrale : l'Y de l'U.N.E.S.C.O. Elle se dresse au cœur de Paris.***

FAIRE monter par des Français, dans des cloisons françaises, des portes hollandaises (payables en florins), avec des boiseries helvétiques (payables en francs suisses) et une serrurerie américaine (payable en dollars), tel est l'un des innombrables problèmes que trois architectes ont eu à résoudre pendant les trois ans qu'aura duré la construction d'un monument de sept étages, 60.000 mètres-carrés bâtis, sur un territoire international de trois hectares et demi, au cœur de Paris, place Fontenoy, derrière l'Ecole militaire.

C'est le palais de l'U.N.E.S.C.O.

De plus, les trois architectes en question : l'Américain Breuer, le Français Zehrfuss, également réalisateur du rond-point de la Défense, et l'Italien Nervi, ne s'étaient jamais vus avant d'attaquer le projet de cette « cité administrative de la culture mondiale » (1.000 bureaux, plus les salles de conférences) dont ils devaient réaliser *en commun* l'exécution.

Depuis son installation, après la guerre, à l'hôtel Majestic, près de l'Etoile, l'U.N.E.S.C.O. n'a cessé, en effet, de songer à quitter ce local provisoire où elle avait pris la suite de la « Kommandantur » allemande.

UN « MARIAGE CHINOIS »

Un « Comité des cinq » est chargé d'étudier la question du futur siège de l'organisation. L'U.N.E.S.C.O. est une organisation jeune, le pendant de l'O.N.U. pour tout ce qui concerne les problèmes de la culture moderne, sur le plan des échanges internationaux. Il lui faut donc réaliser une œuvre à l'extrême pointe du progrès et c'est aux grands ténors de l'architecture d'avant-garde qu'elle s'adresse d'abord : Le Corbusier pour la France, Gropius pour les Etats-Unis, Rogers pour l'Italie, Markélius pour la Suède et Costa, le bâtisseur de Brasilia, cette capitale surgie au milieu de la jungle, pour le Brésil. Le « Comité des Cinq » s'adjoint un consultant : Saarinen, l'architecte de la General Motors.

Leur objectif n'est pas de construire la nouvelle cité administrative. Il est de choisir deux ou trois architectes, jeunes de préférence, susceptibles de réaliser un projet dont le Comité approuvera, puis surveillera l'exécution.

Et c'est ainsi que sous le signe du modernisme, Breuer-Nervi-Zehrfuss se sont trouvés mariés, en 1952, à la façon des époux de l'ancienne Chine. Non parce qu'ils le désiraient, mais parce qu'un comité des « sages », jouant en l'occurrence le rôle de la « marieuse » traditionnelle, avait décidé qu'en raison de leurs affinités respectives ils devaient s'entendre. Et comme l'a démontré l'expérience d'une vie commune depuis six ans déjà, ils ne s'étaient pas trompés.

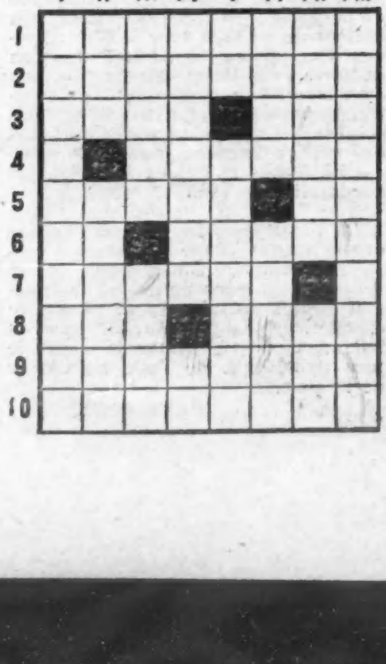
MATERIAUX SANS FRONTIERE

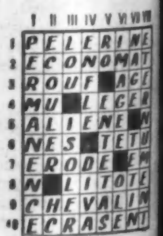
Nul ne sait, ni Breuer, ni Zehrfuss, ni Nervi, ce qui dans leur œuvre peut être plus particulièrement attribué à l'un ou à l'autre. Nervi occupe, cependant, une place à part dans ce mélange à trois. Ce n'est pas à proprement parler un architecte, mais un spécialiste, la plus haute autorité mondiale pour tout ce qui se rapporte au problème des structures du principal matériau employé : le béton armé.

Leurs difficultés : l'impossibilité d'abord de construire derrière la classique Ecole militaire conçue par Gabriel, un gratte-ciel qui aurait rompu l'équilibre des masses parisiennes : d'où la forme choisie d'un Y de sept étages ; les exigences, ensuite, d'un budget relativement limité : d'où l'im-

Mots croisés n° 159

HORIZONTALEMENT. — 1. Se dit pour se rendre à un homme ou, au contraire, pour refuser de se rendre à lui. — 2. Dignité accordée à des capitaines. — 3. Les martyrs sont de la même veine. Sigle d'un organisme international qui se lit de gauche à droite en anglais et de droite à gauche en français. — 4. Qui n'est plus concentré. — 5. Cri d'un spectateur dont la vue est interceptée. Rapport à l'envers. — 6. En épelant, je me trouvais. Compagne permanente d'une souveraine végétale. 7. Ceux de notre camp. — 8. Manifestation joyeuse de Carmen. Relie une main à une bouche. — 9. Pièce maîtresse d'un châssis. — 10. Eprouvent.





Solution du n° 158

VERTICALEMENT. — I. Optimiste, dans son refrain, cette chanson pouvait cependant semer l'alarme chez certains. — II. Unité de recensement. Pour multiplier les fraises. — III. Grande école. Ne laisse pas de mou. — IV. Où se rencontrent deux plans du toit. Dans Angoulême et Périgueux, mais pas dans Poitiers. — V. Echauffe les oreilles de Nasser. N'est pas indispensable à l'entreprise. — VI. On y trouve du potassium, du soufre, de l'aluminium. Son val va bientôt se peupler. — VII. Nom d'un George et d'un Perrin. Quand il précède un lieu, il n'y a pas de poursuite. — VIII. Aveuglement d'une fente.

perfection de certaines fournitures. Chaque porte, par exemple, a coûté 1.200 francs. Le prix d'un canard à l'orange chez un traiteur en vogue, mais évidemment pas celui d'une porte comme on eût rêvé d'en poser.

Ces difficultés sont largement compensées, toutefois, par une joie que Zehrfuss, le Français, a ressentie plus vivement encore que les deux autres. Au lieu de devoir se limiter, dans le choix des matériaux, à un marché national nécessairement insuffisant et dont les productions sont, de plus, souvent médiocres et coûteuses, le marché international leur est ouvert où ils peuvent puiser, comme bon leur semble, tout ce dont ils ont besoin. Aux meilleurs prix dans les meilleures qualités.

A l'automne 1954, quand arrive le temps des adjudications, l'harmonie cosmopolite du futur édifice se concrétise pour la première fois sous forme d'une pile de contrats: la pierre, les marbres, l'appareillage sanitaire, le standard viendront d'Italie, l'aluminium de Belgique, la serrurerie des Etats-Unis, les dallages en quartzite de Norvège, les ascenseurs à commande électronique de Suisse, les cuisines d'Allemagne, le jardin — pierres comprises et cerisiers envoyés par avion — du Japon. C'est l'Angleterre qui fournira l'« interprétation simultanée » qui permet à un représentant du Ghana d'écouter en anglais le rapport d'un Libanais parlant en français. Quant aux meubles, ils viendront également d'Angleterre, mais aussi de Suisse, du Danemark, de Suède et, bien entendu, de France comme une grande partie des autres éléments de construction ou d'appareillage.

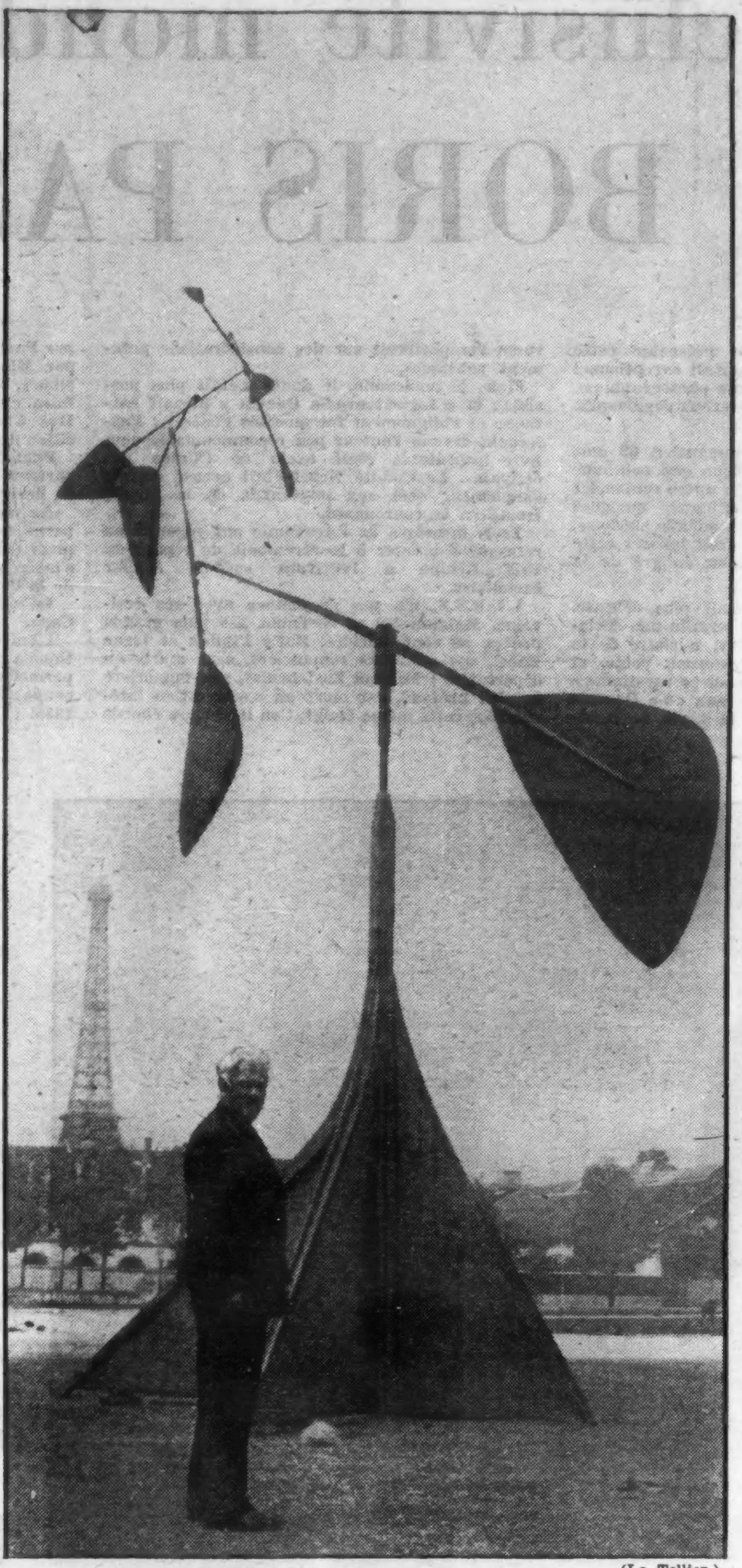
TROIS MILLIARDS ET DEMI

Car tout ici doit être compris dans le devis des architectes : les meubles, les 2.000 téléphones, les six studios du complexe radio-télévision (50 millions) et même les dépenses administratives comprenant les frais de déplacement des membres du « Comité du Siège » qui viennent, de tous les coins du monde, vérifier les comptes à Paris.

Au cours de sa dernière réunion, les 4 et 5 septembre, ce redoutable Comité a fixé très exactement le montant des crédits disponibles : 3.530 millions 900.000 francs, somme avancée par la France et remboursable en vingt ans sans intérêts, par l'ensemble des nations, de l'U.R.S.S. aux Etats-Unis en passant par la Yougoslavie, au prorata des cotisations qu'elles versent, chacune selon son importance et ses moyens, à l'organisation.

Ces quelque trois milliards et demi représentent un coût d'environ 60.000 francs le mètre carré bâti. A titre de comparaison, on compte que le mètre carré d'un H.L.M. revient actuellement à 40.000 francs et celui d'un immeuble conçu pour recevoir des bureaux d'un certain standing, aux Champs-Elysées par exemple, à 70.000 francs.

Il est vrai que les constructeurs de l'U.N.E.S.C.O. ont eu à leur disposition des matériaux hors taxe et hors douane, ce qui représente une différence d'environ 10 % en moins sur le prix de revient total. Différence compensée par le fait qu'ils devaient prendre en charge d'importants travaux d'aménagement intérieur.



(Le Tellier.)

CALDER ET SON MOBILE GÉANT
L'Amérique a fourni aussi les serrures

UN EPIDERME « ORGANISE »

D'autre part, pour parachever le côté « Tour de Babel rationnelle » de l'entreprise, la décoration des salles du Comité a été offerte par divers pays, sous le contrôle et avec l'accord des architectes.

A l'exception de celle de la France, qui manque de style de façon presque gênante, celles du Danemark — du Danemark surtout — des Etats-Unis, de l'Allemagne, de la Suisse, d'Italie, constituent une brillante panoplie d'atmosphères sous le signe desquelles sont successivement amenées à se réunir les diverses commissions de l'U.N.E.S.C.O.

Restent les enfilades de bureaux superposés dont les murs extérieurs, entièrement en verre, donnent sur tout Paris, la longue salle des pas-perdus ornée par les pilotis obliques qui soutiennent la base du bâtiment, dix mètres au-dessus du sol, la salle de conférences que délimitent de hautes vagues géométriques de béton.

Pour éviter le côté « gris » et trop « standardisé » de ce matériau, Nervi a « organisé son épiderme ». En fonction du sens des parois, le béton coulé dans les coffrages précis comme des charpentes de marine, retrouve les heureuses imperfections et les vibrations fonctionnelles de la pierre.

Déjà nous touchons au problème esthétique auquel il fallait faire une place non seulement dans la présentation, mais dans la décoration du bâtiment.

Deux solutions : s'adresser, comme d'habitude, aux artistes qui plaisent à tout le monde et notamment aux huissiers des ministères qu'ils hantent pour « décrocher » quelque commande officielle : salons des paquebots, monuments aux morts, etc. Ou bien, puisqu'il s'agissait d'une entreprise exemplairement m o d e r n e, faire donner l'avant-garde.

UNE « CUITE » AU VIN ROUGE

Un autre « Comité des Cinq » adopte cette seconde solution : un ambassadeur vénézuélien, S.E. Parra Perrez, un délégué du Pakistan, M. Suhranarfy, le directeur du Prado, M. Sanchez Conton, un critique anglais, Sir Herbert Read et, pour la France, M. Georges Salles, décident de prendre leurs risques.

Déjà, dans ce pays où l'on se plaint sans cesse de la routine, la construction de l'immeuble le plus moderne du monde suscite une hostilité très nette. Mais, à peine prononcé les noms des peintres et des sculpteurs choisis, le tollé devient général.

Pour 80 millions (pris sur les 3 milliards et demi de l'ensemble) l'U.N.E.S.C.O. sera « ornée » par des œuvres qui suscitent, dans divers journaux, des polémiques presque aussi délirantes que le délire artistique dont — d'après eux — elles témoignent. A l'intérieur même de l'U.N.E.S.C.O., on ricane.

Le « mobile » de Calder (U.S.A.), dont les pales d'acier noires bougent majestueusement à l'angle du bâtiment des conférences, face à la tour Eiffel, cette autre « bête en fer », mais immobile, a été baptisé : « *La nouvelle version du fil à faire virer le vent* ». La fresque de Tamayo (Mexique) dans la petite salle de conférence et qui représente un Prométhée en tonalités rougeâtres : « *Le souvenir d'une cuite au vin rouge* ». Les formes étrangement disposées dans l'espace et posées par Matta (Chili) sur le mur du bar, au septième étage : « *Le cauchemar de Clostermann* ». La sculpture de Henry Moore (Grande-Bretagne) dont la masse équilibre la cour principale : « *Léda et le Cygne* », en raison de la disposition des volumes qui semble provoquer des émotions érotiques dans certains esprits.

GABRIEL ET Z.N.B.

Les grandes voyelles imaginaires d'Arp (France), plaquées en cuivre sur l'une des façades, n'ont pas encore de nom. Elles viennent à peine d'être posées. Mais on a dû mettre un verre devant les empâtements bariolés d'Appel (Hollande), au restaurant du septième étage. Les consommateurs en détachaient des morceaux entre deux plats.

De ces réalisations plus ou moins heureuses et dont les plus remarquables sont les murailles en céramique réalisées par Miro et Artigas (Espagne) et la fresque aux couleurs tendres d'Afro (Italie) — sans oublier le jardin japonais de Nogushi — c'est celle de Picasso — sa première commande officielle — qui provoque les réactions les plus vives : « *Un sommet du grotesque* » déclarait une voix gouailleuse et faussement joviale, surprise au hasard des ondes de la R.T.F., le 25 septembre dernier, à 9 heures du matin. La veille, un quotidien du soir avait intitulé l'ensemble de sa dernière page : « Picasso a-t-il mystifié l'U.N.E.S.C.O. ? »

Car, dans les manifestations artistiques comme dans les manifestations politiques, les « gardiens de l'ordre » obéissent toujours à la même consigne : « Visez le plus grand ! »

La question n'est d'ailleurs pas tant de savoir si le Picasso est « bon » ou « mauvais ».

Pour la première fois depuis des siècles on a tenté une grande expérience où l'architecture et les arts s'efforcent d'être, ensemble, au niveau d'une époque. C'est cela qui compte et qui mérite d'être loué.

Cela dit, la proximité de styles différents (le bâtiment de Z.N.B. — Zehrfuss-Nervi-Breuer — et celui de Gabriel) ne paraîtra sans doute pas plus gênante, dans quelques années, que le mélange de gothique et de roman qui constitue la plupart des cathédrales, Chartres y compris.

Restent les inévitables imperfections que les usagers peuvent reprocher aux trois architectes. Mais il y a un précédent : quand il a conçu Versailles, Mansart avait oublié de prévoir les cheminées.

JEAN-FRANÇOIS CHABRUN.

Une exclusivité mondiale de

CHEZ BORIS PASTERN

Nous avons le privilège de présenter cette semaine à nos lecteurs un document exceptionnel et exclusif : le premier reportage photographique qui ait été réalisé sur Boris Pasternak depuis qu'il a reçu le Prix Nobel.

Boris Pasternak, poète et romancier, 68 ans, est le premier écrivain soviétique que couronne le Prix Nobel de littérature. Un autre romancier russe, Ivan Bounine, fut distingué, quelques années avant la guerre, par l'Académie suédoise, mais l'U.R.S.S. pouvait à bon droit ignorer cette récompense qui s'adressait à un émigré de la première heure.

Cette fois-ci, la situation était plus délicate. D'abord ce fut le silence. Vint ensuite une déclaration de M. Nicolas Milchaïlov, ministre de la Culture, qui fit l'éloge de Pasternak poète, et regretta simplement les « tendances mystiques » contenues dans son dernier roman « Le Docteur Jivago ». On put croire que la fierté nationale russe l'emporterait sur des considérations purement politiques.

Mais, le lendemain, le doute n'était plus possible : la « Literatournaïa Gazeta » menait l'attaque et l'alignement fut aussitôt général : Pasternak, devenu l'auteur peu recommandable d'un livre lamentable, était exclu de l'Union des écrivains. Le Comité Nobel était accusé d'avoir simplement obéi aux impératifs de la guerre froide en le couronnant.

Trois membres de l'Académie ont répondu en refusant d'assister à la cérémonie de remise du Prix Lénine à l'écrivain suédois Arthur Lundkvist.

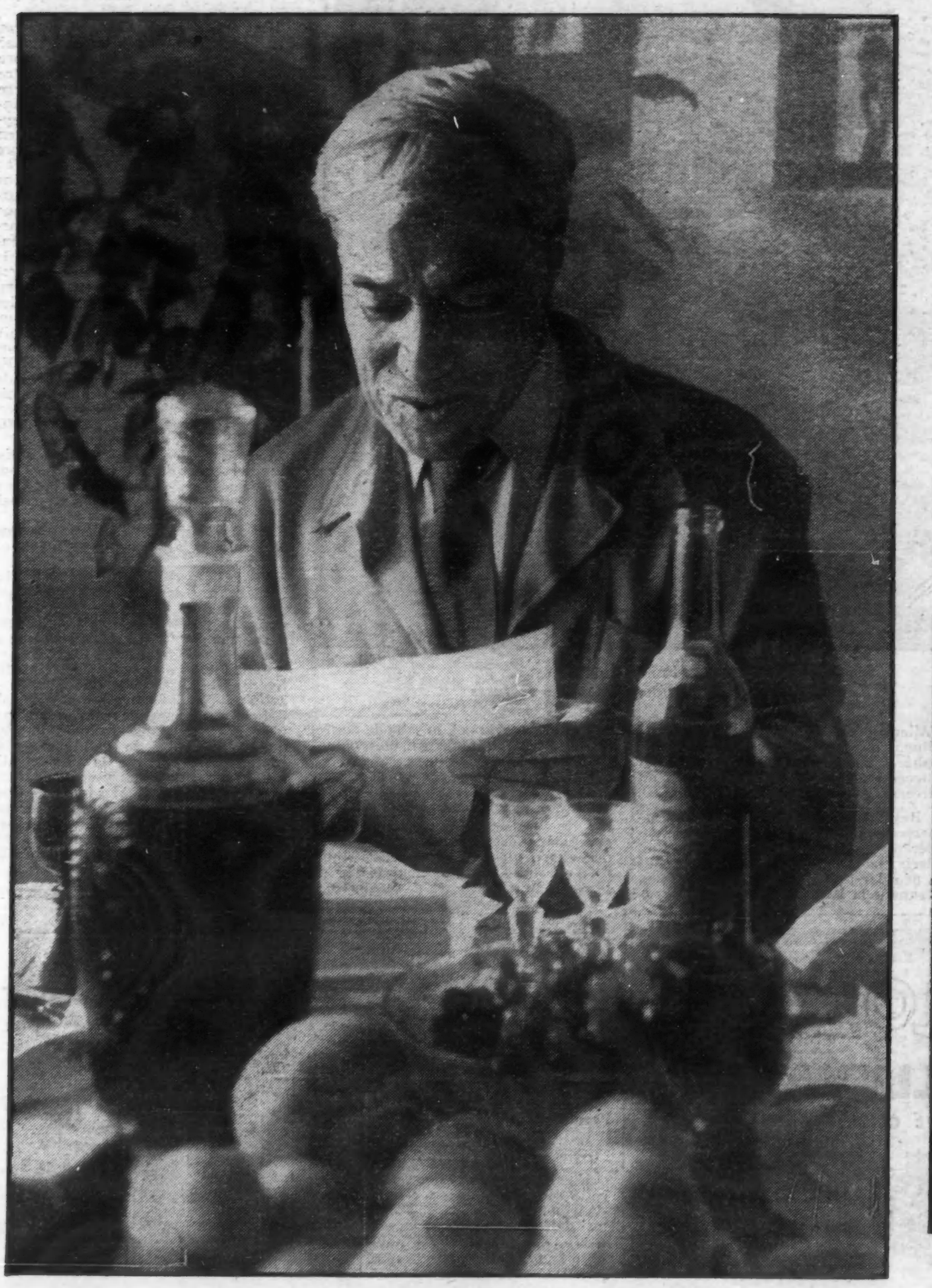
L'U.R.S.S. n'a pas de chance avec ses écrivains, Maïakovsky et Essénine, ses plus grands poètes, se sont suicidés, Boris Pilniak et Isaac Babel, ses meilleurs romanciers, sont morts en déportation ; Mikhaïl Zostchenko, son humoriste le plus profond, est mort en « émigration intérieure », cette même émigration intérieure choisie par Pasternak et aussi, dans une certaine mesure, par Mikhaïl Cholokhov, l'auteur du « Don paisible », le seul écrivain soviétique qui ose parfois faire entendre une voix discordante, alors que Ilya Ehrenbourg se contente de mimer l'opposition de Sa Majesté.

Publié en U.R.S.S., « Le Docteur Jivago » eût surtout témoigné du conformisme littéraire où la littérature soviétique demeure enfermée.

Au début des années vingt, Pasternak fut parmi les révolutionnaires littéraires. Mais comment demander à un écrivain isolé du monde de s'insérer dans les grandes tendances novatrices de la littérature mondiale ?

Le voici, chez lui, photographié par Cornell Capa.

L'entretien très personnel que l'écrivain soviétique a eu avec le journaliste allemand Gerd Ruge permettra à nos lecteurs de faire complètement connaissance avec le Prix Nobel de littérature 1958. **(Voir pages 18 et 19.)**



LA NOUVELLE

« Sommes heureux vous annoncer... Dans la salle à manger de sa « datch Boris Pasternak lit le télégramme annonçant qu'il est Prix Nobel 19

LES AMIS

Réunis autour du lauréat, lui portant toast, ses voisins de campagne et M Pasternak. C'est à elle qu'un visite baise la main avant de prendre cong

LA PROMENADE

Dans ce parc, situé à 40 km. de Mosc une Cité des Ecrivains abrite plusie petites maisons. Jusqu'à « l'évé ment », Boris Pasternak disposait é lement d'un appartement à Mosc

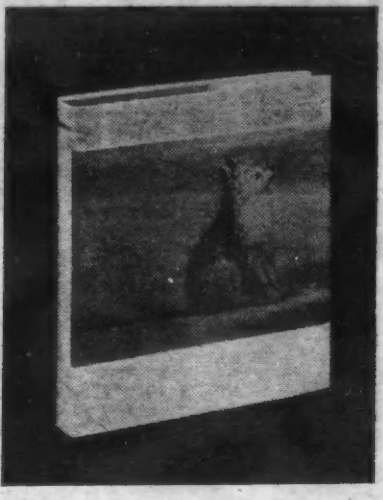
Express »

Prix Nobel de Littérature

(Reportage photographique de Cornell Capa-Magnum.)

→

Vient de paraître dans la Collection : « le Goût de notre temps »



CARPACCIO
54 reproductions en couleurs

En vente dans toutes les Librairies

SKIRA
EDITIONS D'ART

Françoise
MALLET-JORIS
L'EMPIRE CÉLESTE
roman

" *Pourquoi lésiner ? Disons que Mme Mallet-Joris ruisselle de dons. Des dons les plus précieux du romancier : celui de bien écrire qui semble n'exiger d'elle que le moindre effort ; celui de voir et de montrer en relief des personnages ; de créer le décor, d'expliquer les actes et les sentiments ou d'en suggérer, de façon plus légère, l'interprétation...* " ROBERT KEMP, de l'Académie française (Les Nouvelles littéraires)

" *Non, le cinquième ouvrage de Françoise Mallet-Joris, authentique romancière dont on sait la jeune notoriété, n'est pas un livre sur l'ancienne Chine. " L'Empire Céleste " c'est l'enseigne d'un misérable petit café-restaurant de la rue d'Odessa, près de la gare Montparnasse.* " JEAN BLANZAT (Le Figaro littéraire)

" *Il faut dès maintenant mettre Françoise Mallet-Joris au premier rang des romanciers de sa génération.* " GÉRARD MOURGUE (La Nef)

" *L'imagination et le souffle tranchent de manière éclatante sur la grisaille des écrivains de sa génération.* " JEAN MISTLER (L'Aurore)

JULLIARD

LES NOUVEAUTÉS
DE LA
LIBRAIRIE ARTHÊME FAYARD

CHARLES LEDRÉ
HISTOIRE DE LA PRESSE
Le dernier volume paru de la collection " Les Temps et les Destins "

RÉGIS JOLIVET
AUX SOURCES DE L'EXISTENTIALISME CHRÉTIEN
KIERKEGAARD
Une étude complète et approfondie

MARCEL GIUGLARIS
LE JAPON PERD LA GUERRE DU PACIFIQUE
Toute l'histoire de la guerre du Pacifique

ADRIEN DANSETTE
HISTOIRE DE LA LIBÉRATION DE PARIS
Édition revue et mise à jour

Les œuvres Libres
REVUE MENSUELLE
Dans le numéro d'octobre vous trouverez des textes de HENRY DE MONFREID, J. LUCAS-DUBRETON, Marquis DE SADE, ANDRÉ GILLOIS, PAUL GILSON.
300 pages : 300 francs

MON LIVRE ?...

JE n'oublierai jamais la première impression de ma visite chez Boris Pasternak : un homme grand, aux cheveux gris, se tenait dans la porte ouverte de la maison, me faisait des signes amicaux, me souriait et m'invitait à traverser vite son jardin enneigé pour entrer chez lui.

A quelle sorte d'accueil m'étais-je attendu de la part de cet écrivain ? Je ne le sais pas trop. Je dois dire, cependant, que je ne m'attendais pas à voir apparaitre un homme souriant et gesticulant dans la porte de sa maison. Je m'étais attendu à trouver une atmosphère de prudence et de réserve méfiante ; telle fut, en effet, un peu l'atmosphère des conversations que j'ai pu avoir avec Mme Pasternak ou avec les amis de l'écrivain. Mais, quant à lui-même, je me trouvais en présence de l'homme le plus libre que j'aie jamais rencontré ; quand je dis libre, je l'entends dans le sens d'un homme indépendant, sûr de lui-même, ouvert, authentique.

Boris Pasternak a maintenant 68 ans. Il avait étudié à Marburg et parle couramment allemand, anglais et français. Il n'y a rien de provincial chez lui. Rien, dans sa manière de parler ou d'agir, ne rappelle qu'il est resté pendant des années dans un isolement complet.

« PROUST, IL MANQUE QUELQUE CHOSE »

Je rencontrai donc Boris Pasternak dans sa maison de campagne, construite en bois, de Peredielkino, à quarante minutes de Moscou. C'est un petit village, situé entre collines et sapins, où, dans les années 1930, l'Union des Ecrivains soviétiques avait construit une « cité pour écrivains » composée de maisons de deux étages, extérieurement assez semblables.

Du froid hivernal du jardin, je pénétrai directement dans la chaleur de la cuisine. Pasternak me serra les deux mains, cependant que je me présentais en russe. Il rit.

Après un accueil aussi chaleureux que débraillé, et qui dura plusieurs minutes, je me retrouvai au premier étage, dans le cabinet de travail du poète. C'était une pièce à moitié vide, avec de larges fenêtres. Elle était meublée d'un bureau, d'une armoire claire à côté de laquelle se trouvaient quelques valises, de plusieurs chaises en bois et de quelques rayons de livres. Ceux-ci étaient garnis d'un gros dictionnaire anglo-russe, d'une Bible en russe, des œuvres de Kafka en allemand et de Proust, en français.

« *Kafka,* me dit-il, *je ne l'ai pas lu encore, je viens seulement de le recevoir. Je lis justement Marcel Proust. C'est beau ; c'est très beau par endroits, mais, pour moi, il y manque quelque chose.* »

Là-dessus, il se lança, sans transition aucune, dans un monologue turbulent. Ce ne fut autre qu'une tentative du poète de donner une image de lui-même, de définir et de délimiter son œuvre et sa pensée.

Dans le tourbillon des rapprochements et des comparaisons, les noms de Rilke, de Thomas Mann, de T.S. Eliot, de James Joyce apparaissent et disparaissent.

« *Ah !* dit-il, *réunir en une personne la force et le potentiel d'un Thomas Mann et d'un Rilke, cela donnerait une œuvre d'art extraordinaire !* »

Et, tout à coup, nous sommes en plein dans le sujet pour lequel j'étais venu le voir et sur lequel je voulais l'interroger, à savoir le roman « Le Docteur Jivago ».

JE ME SUIS DIT : « MON VIEUX... »

C'est comme poète que Pasternak était devenu célèbre. Il me décrit la genèse de ses œuvres poétiques : les images s'ajoutent aux images, les impressions aux impressions, jusqu'à donner naissance au poème.

« *Cela ne se faisait pas sans peine ni sans difficultés, mais,* me dit Pasternak, *la poésie, dans un certain sens, allait de soi.* »

Après la guerre, il avait appris qu'il était connu d'un grand nombre d'hommes et de femmes, que l'on le lisait aussi à l'étranger. Je vois alors cet homme grand au visage mince et aux yeux gris et vifs se lever rapidement et se mettre au garde-à-vous.

« *Je me suis dit, alors* — poursuit-il — *mon vieux, il faut que tu vailles autant que ta renommée. Cette renommée, me suis-je dit, il faut que je la mérite vraiment, non seulement par des poèmes, mais par une œuvre en prose, par quelque chose de plus difficile, par quelque chose qui me coûterait beaucoup de travail, de peine, de temps et, peut-être, davantage encore.* »

Boris Pasternak me dit alors qu'il a plus de soixante ans, qu'il est un vieil homme qui a vécu une période passionnante et qu'il avait pensé qu'il était de son devoir de témoigner, d'être un témoin de son temps, en artiste, non en politicien.

« *Une œuvre d'art,* explique-t-il, *ne peut refléter une seule*

(Cornell Capa-Magnum.)
DANS SON BUREAU
Il n'a pas encore lu Kafka

préoccupation. Elle doit contenir beaucoup de choses. Les personnages d'un roman — et les personnages de mon roman aussi — doivent dire des choses vraies et des choses fausses.

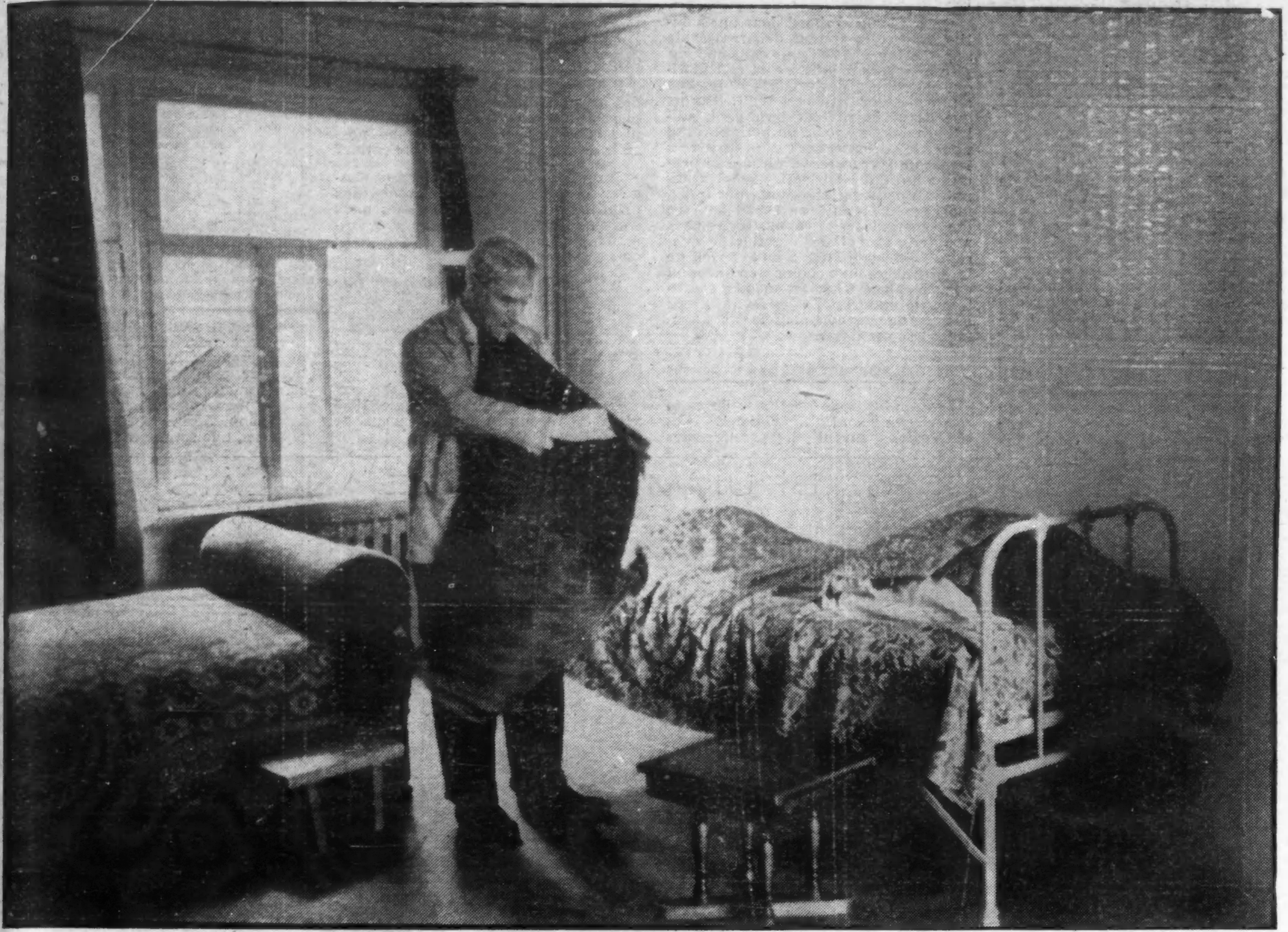
« *Maintenant,* ajoute Pasternak, *vous avez, bien sûr, le droit de me demander si je crois ce que j'ai écrit. Je vous réponds : oui. Mon témoignage est celui d'un artiste ; j'ai décrit la manière dont j'ai vécu cette période. Mais mon roman n'est pas une mise en accusation de la société soviétique ; cela, je dois vous l'affirmer en toute sincérité.* »

« Le Docteur Jivago », m'explique encore Pasternak, n'est pas un roman autobiographique, mais il tire tout de même son origine du milieu que le poète connaît bien ; ses personnages sont inspirés de certains de ses amis, professeurs, écrivains, acteurs.

Il avait commencé à écrire ce roman avant la mort de Staline. Fin 1955, l'œuvre était terminée. Le roman fut alors donné en lecture à plusieurs grandes maisons d'édition de Moscou et à plusieurs publications périodiques. Pasternak était certain que son roman serait publié ; c'est à cette époque-là que le livre fut remis à

Entretien avec Pasternak

ON EN PARLE, MAIS QUI L'A LU ?



(Cornell Capa-Magnum.)

DANS SA CHAMBRE A COUCHER
Quand un Prix Nobel fait son lit

l'éditeur italien Feltrinelli qui l'a publié à Milan fin 1957. Pasternak me raconte qu'un jeune éditeur soviétique, un communiste, avait manifesté beaucoup d'enthousiasme devant le roman. Il avait proposé d'y apporter quelques coupes, de manière à rendre possible la publication du livre en U.R.S.S. Pasternak était d'accord. Après tout, la même chose était arrivée à Tolstoï.

Pasternak sait très bien dans quel genre d'Etat il vit ; aussi ne s'opposa-t-il pas à la suppression de certaines parties de son roman.

« *Certes,* me dit-il, *je ne fais pas partie de ces auteurs qui passent leurs journées et leurs nuits à récrire leurs livres, mais j'étais persuadé que la version réduite paraîtrait en Union soviétique.* »

Et puis son roman resta en panne à la maison d'édition. Les responsables se renvoyaient la balle, et il ne se trouva finalement personne qui se sentit assez fort pour autoriser la publication du roman, même expurgé.

« QUELQUE CHOSE GRANDIT »

On pria très aimablement Pasternak d'envoyer un télégramme à Feltrinelli pour demander à l'éditeur italien de restituer le manuscrit, « en vue d'améliorations qui devaient y être apportées ». Il accepta. Pasternak ne me dit rien des vaines interventions soviétiques officielles auprès de l'éditeur milanais.

Il continue :

« *Je déplore tout ce bruit que l'on fait maintenant autour de mon livre. Tout le monde en parle. Mais quels sont ceux qui l'ont vraiment lu ? Que sont les citations que l'on en extrait ? Toujours les mêmes ! Trois pages, peut-être, d'un livre qui en compte sept cents !* »

L'écrivain ne renie rien, mais il se défend d'avoir écrit un pamphlet.

« *Récemment,* me dit-il, *des journalistes communistes étrangers sont venus me voir ; ils ne m'ont parlé que du bruit fait autour de mon roman ; du roman lui-même, ils n'ont pas dit un mot.* »

Lorsque Boris Pasternak dit que son livre n'a pas été écrit dans une perspective politique, il est absolument sincère. La polémique politique n'est vraiment pas son genre. Là n'était pas le but de son travail. Certes, Pasternak n'est pas communiste ; il ne croit guère au matérialisme dialectique. « *Je suis presque athée* », dit-il, comme cela, au cours de la conversation, mais c'est avec beaucoup d'émotion qu'il cherche ensuite à expliquer sa conception de Dieu. Pour lui, les siècles sont des marches pour les pas de Dieu. Dans la vie d'un homme, dit-il, il arrive peut-être trois fois, dix fois tout au plus, que l'on sente profondément et authentiquement la présence du Divin, qui peut se manifester dans l'amour d'une œuvre d'art, dans l'amour pour un pays, ou encore dans l'amour qu'on éprouve pour une femme.

Boris Pasternak a traduit en russe le « Faust » de Gœthe. Dans la première et dans la deuxième partie de « Faust », dit-il, il y a des passages où l'on se sent littéralement vaincu par l'œuvre, qui vous laissent pantelant pendant plusieurs minutes, sans que l'on puisse dire avec exactitude ce qui crée ce sentiment de plénitude et de bonheur...

Pasternak a simplement senti le besoin d'être le témoin d'une époque qu'il a vécue, et que, d'ailleurs, il considère comme révolue. Il me dit que la période révolutionnaire est finie.

« *Les proclamations, le bruit, le tumulte, l'exaltation, tout cela est terminé,* ajoute-t-il, *On assiste maintenant à la naissance et à la croissance de quelque chose de différent, de quelque chose qui grandit lentement, et en silence, tout comme l'herbe. C'est quelque chose qui croît comme un fruit et qui mûrit insensiblement chez les enfants. Le fait essentiel de notre temps, c'est qu'une nouvelle liberté est en train de naître.* »

Boris Pasternak répète ainsi les dernières phrases de son roman.

Un peu plus tard, nous sommes dans la salle à manger. Pasternak agite son verre de vodka au-dessus d'une table richement garnie. Il porte un toast après l'autre. Il rit, gesticule, jette des idées nouvelles dans la conversation. Il y a là quelques amis russes de l'écrivain, deux jeunes savants avec leurs femmes, tous deux ayant une culture générale comme je n'en ai vu que très rarement.

« JE SUIS CONTENT D'ETRE REALISTE »

Pasternak parle tantôt russe, tantôt allemand ou français ; lorsqu'il ne trouve pas tout de suite l'expression propre, il insère une phrase anglaise dans la trame de sa conversation.

Il se lève pour porter un nouveau toast, un toast patriotique ; il précise tout de suite qu'il veut parler de la pédagogie littéraire en Union soviétique.

« *Moi-même,* dit-il, *j'ai été un poète ésotérique, perdu dans des rêveries inconsistantes ; je dois beaucoup à cette pédagogie, et je lui suis reconnaissant. S'il est vrai que je ne suis pas devenu un réaliste socialiste,* ajoute-t-il, *je n'en suis pas moins devenu un réaliste tout court, et j'en suis content.* »

Pasternak ajoute encore que, en toute sincérité, il devait être reconnaissant à son époque et à son pays, qui ont façonné son œuvre et sa pensée.

Drôle de bonhomme, ce Boris Pasternak! Il vit dans une grande aisance, tant il est vrai que nulle part dans le monde les traductions littéraires ne semblent être payées mieux qu'en Union soviétique.

Dans la perspective où il se place, un demi-siècle n'est guère plus qu'une faible portion du devenir éternel.

Il n'est ni marxiste ni communiste. Dans la révolution russe, et dans l'évolution historique à laquelle celle-ci a donné naissance et une direction, il ne voit qu'une phase de l'histoire mondiale, une phase transitoire, le tremplin de quelque chose de neuf.

Il refuse d'adopter une position de combat contre le monde dans lequel il vit.

« *Voyez-vous,* dit-il, *le Russe, en général, a, à l'égard de la propriété et de la possession, une attitude différente de celle des autres hommes. Les Russes se sentent comme des hôtes dans l'existence, dans la vie. C'est bien cela : nous autres Russes, nous concevons la vie avec plus de philosophie que les Occidentaux.* »

Il serait absurde et faux de croire que les hommes comme Pasternak traduisent je ne sais quelle opposition à l'égard de l'Etat soviétique. Ils remplissent entièrement leur devoir à l'égard de l'Etat, ne fût-ce que par leur travail de traduction littéraire ou de recherche scientifique. En même temps ils ne disent que ce qu'ils croient vraiment — même lorsqu'ils ne disent pas toujours *tout* ce qu'ils croient. Du vivant de Staline, Boris Pasternak n'a jamais chanté, dans un poème, la gloire du dictateur. Mais il a attendu que le temps lui paraisse propice, pour prendre le risque calculé de soumettre son roman, « Le Docteur Jivago », à la censure vigilante des éditions de l'Etat. Peut-être s'est-il trompé et le temps n'était-il pas encore venu, la situation n'était-elle pas encore mûre.

Il serait regrettable que l'Occident ne voie dans le roman de Pasternak qu'une affaire politique sensationnelle.

Boris Pasternak pourrait contribuer à faire mieux comprendre son pays par le monde occidental, justement parce qu'il lui a gardé, en dépit de toutes les réserves intérieures qu'il peut formuler, toute sa loyauté et, sans doute, tout son amour.

GERD RUGE.

SCIENCES

Prix Pelman à 27 ans

● ***Un cœur de poulet ouvre la porte à d'ahurissantes performances biologiques.***

ETACHE de l'animal, un cœur de poulet est plongé dans une solu-ion glycérinée.

C'est le début d'un film en couleurs —un film qui retrace l'extraordinaire .périence biologique réussie par un ysiologiste français de 27 ans, Louis y — et qui ouvre à la biologie des rspectives rejoignant les rêves les s audacieux.

Préservé selon une technique due biologiste Jean Rostand, qui nota s 1946 les effets protecteurs de la vcérine sur les cellules reproduc-ices de grenouille soumises à la con-lation, le cœur de poulet est plongé ensuite dans un tube à essai contenant de l'air liquide à —200°, puis conservé à basse température (pendant plusieurs mois), jusqu'au jour où l'expérimentateur prend de nouveau entre deux pinces l'organe dur comme une pierre pour le « réchauffer ».

On le plonge d'abord dans une solution glycérolée pour le débarrasser de sa glycérine, à +20°, puis dans un bain physiologique à +34° selon la technique de culture des organes isolés due au professeur Etienne Wolf. Tandis que l'expérimentateur termine la toilette de l'organe avec un petit pinceau pour le débarrasser des dernières traces de glycérine, le miracle se produit : le petit cœur qui, quelques minutes auparavant était aussi dur qu'un morceau de granit, se remet à vivre doucement. Nous le voyons battre sous nos yeux au rythme régulier de quarante battements par minute : rien ne le distingue d'un cœur témoin non congelé placé dans les mêmes conditions de culture. L'autopsie prouvera ensuite que la congélation n'a nullement lésé ses tissus.

DES BANQUES D'ORGANES ENTIERS

Les applications pratiques de cette expérience sont immédiates. Les chirurgiens savent déjà greffer des reins et ont transplanté expérimentalement des cœurs. Le jour où les biologistes auront réussi à bloquer la formation des anticorps (substances de défense de l'organisme qui s'attaquent au greffon étranger et le détruisent) qui a empêché jusqu'ici de réussir chez l'homme des greffes d'organes entiers, les banques d'organes vivants seront nécessaires. Elles sont d'ores et déjà réalisables.

Puisqu'il est possible de congeler des organes complexes sans leur faire perdre aucune de leurs propriétés physiologiques, ne serait-il pas possible de congeler un organisme entier?

Jusqu'ici on a échoué. On peut congeler et faire revivre des individus primitifs, rotifères et tardigrades, mais les expériences tentées sur des animaux plus évolués n'ont pas réussi : on ne les ranime pas.

> « *Trouvera-t-on demain une substance dénuée de toxicité, capable de protéger l'organisme entier d'un être supérieur contre les basses températures? Ce n'est pas impossible,* écrit Jean Rostand.

Le prix Pelman de Biologie 1958 vient de récompenser les travaux de Louis Rey.

L'œuf de Colomb

● ***Un rayon de lumière, un godet plein d'eau, une bonne vue ont suffi à Cherenkov pour faire la découverte qui lui vaut le Prix Nobel de physique.***

LORSQUE Pavel Alexevitch Cherenkov, prix Nobel de physique 1958, découvrit en 1934 ce que l'on nomme aujourd'hui l' « effet Cherenkov », tous ses collègues furent d'accord : ce qu'il venait de révéler était l' « œuf de Colomb » de la science nucléaire. Bon nombre d'observateurs auraient pu le constater avant lui et les théoriciens l'auraient aisément prévu s'ils s'en étaient donné la peine. Seuls l'extraordinaire esprit d'observation de Cherenkov et son acuité visuelle hors de pair lui avaient permis de se distinguer ainsi.

L'expérimentation, en effet, était fort simple. Elle exigeait, pour tout matériel, une source radioactive émet-

LE CONFORT "BRUMMELL" STYLE ANGLAIS

"Brummell"

PENSE CONFORTABLE

avec ce PARDESSUS
en tweed
importé d'Angleterre,

PRATIQUE:
Le col est transformable
et la martingale amovible.

SOBREMENT GAI:
Il est moucheté
beige, gris ou bleu,
doublé de taffetas assorti.

25.000

Exclusivité "Brummell".

au Printemps

MAGASIN BRUMMELL 3ÈME ÉTAGE

LES MAGASINS SONT OUVERTS LE LUNDI, DE 13 H. 30 A 19 H. 30

Voulez-vous travailler au film de Cayatte ?

ANDRÉ CAYATTE

André Cayatte, qui fut avocat avant d'être metteur en scène, consacre depuis douze ans ses efforts à essayer de cerner la physionomie de la société dans laquelle nous vivons et à traiter quelques-uns de ses problèmes. « Justice est faite », « Nous sommes tous des assassins », « Avant le déluge » et aujourd'hui « Le Miroir à deux faces » présentent différents aspects de son œuvre.

Il s'adresse aujourd'hui aux jeunes lecteurs de « L'Express » pour pouvoir la poursuivre. Nous lui laissons la parole.

UN poète, un auteur dramatique peuvent écrire pour la postérité. La beauté et la servitude de notre métier, à nous cinéastes, c'est que nous devons atteindre notre but en deux heures. Ou y renoncer.

Lorsqu'une salle siffle « Le Sacre du Printemps », c'est l'auteur qui a raison. Lorsqu'elle boude un film, c'est l'auteur qui a tort. Ce qu'il a voulu dire n'a pas été, ne sera jamais plus entendu. Huit jours sur l'écran d'une ville, quinze jours dans une autre... Et puis, au bout d'un an, l'oubli.

La Bibliothèque Nationale du film n'existe pas. Le sort commun des vieux films, c'est de se transformer... en peignes, fabriqués à partir de la pellicule impressionnée et jetée au rebut.

LE PUBLIC, QUI EST-CE ?

Si, dans cinquante ans, les chercheurs veulent connaître l'expression cinématographique de notre temps, ils n'en retrouveront la trace qu'incidemment, parce qu'ici ou là une cinémathèque aura pris sur elle de sauver tel ou tel négatif.

Cet aspect particulier de notre métier nous oblige tous à travailler, à créer en fonction du public. Donc à nous demander : le public, qui est-ce ?

Nous ne le savons pas. Nous ne pouvons pas le savoir. Entre lui et nous, une série de murs se dressent, opaques.

Non seulement la « retouche » nous est interdite, mais devant ce produit fini, pétrifié dans sa forme que constitue un film dès le moment où il aborde une grande salle, quelles réactions pouvons-nous surprendre ? Le public s'engouffre, le public sort. Entre temps rien. Le noir. Pendant que les spectateurs quittent la salle, quelquefois, une réflexion : « C'est pas mal... », « C'est idiot... », « Non moi j'aime ça... »

Ça ? Mais quoi « ça » ? A quel moment ai-je touché ? A quel moment ai-je échoué ?

Devant ce trou noir, ce gouffre d'incertitude que l'on nomme « le public », les financiers du cinéma ont tenté de dresser quelques défenses.

Qu'elles se révèlent régulièrement dérisoires, n'y change rien. Des films qui se déroulaient en montagne ont réalisé de mauvaises recettes ? Le public n'aime pas la montagne. Un « policier » à bon marché ? Le public aime le « policier ». Un film en costumes s'est effondré ? Vous voyez bien : le public n'aime pas les costumes.

Les recettes des films en exploitation tiennent lieu de critère pour les films à réaliser. Si encore ce critère était juste...

LES MURS SONT EPAIS

Alors ? Alors voilà. Après avoir lu « La Nouvelle Vague », j'ai résolu de mettre en chantier un film sur ce thème. Je suis d'un côté du mur. Vous êtes de l'autre. Je dispose d'un moyen de diffusion formidable. Vous avez envie que certaines choses soient dites. Je vous pose donc ici trois questions :

1) Ce projet vous intéresse-t-il ?

2) Qu'est-ce qu'un tel film doit signifier selon vous ?

Et qu'en attendriez-vous si vous le voyiez affiché ?

3) Quels sont les problèmes concrets qui vous sont propres ou qui sont ceux de vos amis, et que vous aimeriez voir abordés dans ce film ?

Les murs sont épais. Peut-être réussirons-nous tout de même à nous rejoindre.

André CAYATTE.

(Adresser les réponses à M. André Cayatte, « L'Express », 91, Champs-Elysées, Paris-8e).

tant des rayons « bêta » et un petit godet rempli d'eau. Alors qu'un rayon lumineux ordinaire, sensiblement freiné par le milieu transparent, l'eût traversé sans phénomème notable, Cherenkov constata, en effet, que le rayon « bêta » produisait, sur son passage, un effet de luminescence bleue. En réalité, l'électron ne subissant aucun ralentissement se déplaçait alors plus vite que la lumière, et cette clarté bleue n'était autre que la manifestation de l'onde de choc produite, exactement comparable à l'explosion qui se fait entendre lorsqu'un avion dépasse la vitesse du son. Cherenkov venait de découvrir le « bang » de la lumière.

MESURER LES RAYONS COSMIQUES

La connaissance du fameux « effet Cherenkov », expliqué ensuite par les deux théoriciens Igor Tamm et Ilya Frank, également couronnés, allait devenir capitale pour l'évolution de la science nucléaire. Grâce à des compteurs spéciaux nés de cette expérience, et comparables à ceux qui furent mis au point pour mesurer les rayons bêta de Cherenkov, il est en effet possible de détecter et de mesurer les particules à grande énergie contenues dans les rayons cosmiques. Les spoutniks furent ainsi équipés de tels appareils. Par ailleurs, la découverte de l'antiproton faite à Berkeley en 1955 le fut également grâce au compteur Cherenkov. Enfin, à Genève, Igor Tamm expliquait, il y a un mois et demi, comment l'effet Cherenkov allait permettre de réaliser et de maîtriser le plasma d'hydrogène à plusieurs millions de degrés et d'extraire la prodigieuse énergie contenue dans l'eau des océans et des fleuves.

Cherenkov occupe aujourd'hui un poste relativement modeste de chef de laboratoire à l'Académie des Sciences, alors que ses deux compagnons sont professeurs à l'Université. Il demeure pourtant depuis cinquante ans le plus bel exemple de l'esprit d'observation scientifique.

PHOTOGRAPHIE

En lisant Saint-Simon

● ***Henri Cartier-Bresson vient de recevoir une haute récompense. L'un des meilleurs photographes du monde dit ici comment il travaille.***

VUS PAR CARTIER-BRESSON, UNE FILLE ET UN GARÇON
« Les gens commes les pays veulent vous montrer leur meilleur profil... »

UN homme de cinquante ans, discret, agile, silencieux et comme invisible, le regard bleu très pâle derrière des lunettes, vient de recevoir avec un peu d'émotion une très haute récompense : celle que la Photographic Society of America a créée l'an dernier pour célébrer « La Compréhension Internationale par la Photographie ».

Cet homme, Henri Cartier-Bresson, est Français. Mais l'agence internationale de photo « *Magnum* » qu'il a créée est la commune propriété de photographes de toutes nationalités. Et son œuvre — quelques milliers d'images publiées dans le monde entier et réunies parfois en albums (1) — est l'œuvre moderne d'un chroniqueur qui a pris toute l'humanité pour champ d'observation.

Quand il ne rentre pas de Russie ou d'Amérique, il rentre de Chine. Mais il sait aussi voir un village français. Né Normand, il a une certaine répugnance à répondre par oui ou par non aux questions qu'on lui pose. Lorsqu'il veut bien parler — mais il préfère photographier — il parle admirablement de son singulier métier. Alors nous l'avons écouté. Voici, au cours d'une conversation à bâtons rompus, queques-unes de ses observations.

« Chaque fois que je commence un reportage, je repars à zéro, je suis inquiet, les premières photos sont toujours mauvaises. C'est comme une lutte; on ne sait pas comment on va prendre l'adversaire.

« Je dois garder mon anonymat (c'est pourquoi je vous demande de ne pas publier ma photo, cela me gênerait dans mon travail), car les gens, comme les pays veulent toujours vous montrer leur meilleur profil. On est obligé de leur dérober, de leur voler quelque chose. C'est un peu magique. En Chine, c'est particulièrement difficile, ils sont tellement vifs: ce sont les plus rapides, ils repèrent l'appareil de très loin. Alors il faut leur sourire, les comprendre et ne jamais les choquer. On ne peut pas faire les choses à la va vite...

« Raconter une histoire photographiquement, c'est en montrer toutes les facettes bien taillées. Je lis beaucoup Stendhal et Saint-Simon, chez qui le petit détail significatif a tant d'importance — cela m'aide. Il faut être terre-à-terre. Aussi (pour moi, le mythe le plus important est celui d'Antée, qui reprend force chaque fois qu'il touche la terre) je sais que je dois toujours rester en contact avec la réalité concrète. Le petit fait, l'incident peuvent avoir une signification profonde.

« La photographie est une chose mentale. La création est très limitée, elle ne dure que la fraction de seconde où l'on choisit. Il faut penser à son sujet avant et après. Mais sur le moment c'est une question de réflexe et d'intuition.

« Je suis toujours prêt (depuis que j'ai découvert le Leica, il est devenu le prolongement de mon œil, il ne me quitte plus), c'est pourquoi je suis dans une tension perpétuelle (oui-non, oui-non). Je ne pense pas plus à mon appareil qu'une dactylo regarde sa machine quand elle tape.

« L'appareil est une sorte d'entonnoir, d'électro-aimant, qui avale, qui attire les choses qui plaisent. Il y a une grande part de hasard, mais on peut le forcer.

UNE FAÇON DE VIVRE

« Etre toujours présent, s'approcher à pas de loup, rester anonyme, s'oublier soi-même et s'imprégner de ce qu'on voit...

« Etre humain. Si vous êtes cynique cela se retourne contre vous.

« Je sais qu'une photo est bonne avant de la voir sur papier. Je sais aussi qu'on ne peut pas refaire une photo. Si elle est ratée, elle est perdue à tout jamais. Cela donne de l'humilité. Je ne « recadre » jamais une photo non plus. Pas de truquage, pas de cuisine en laboratoire. Je recrée simplement les conditions dans lesquelles j'étais, lumière, etc.

« Je ne sais si la photographie est un art. Pour moi, c'est une façon de vivre, ce n'est pas un métier. Un ami m'a dit un jour : *« Tu ne travailles pas, tu prends un dur plaisir. »*. C'est tout à fait cela. »

(1) « Images à la sauvette », « Les Européens » (Editions Verve) ; « D'une Chine à l'autre », « Moscou », « Danses à Bali » (Editions Delpire).

jack Romoli
EXCLUSIVITÉS MASCULINES
PARIS
COLLECTION
« HOME MADE »
VESTES et PANTALONS
COSTUMES et PARDESSUS
COUPES
DANS NOS ATELIERS
38-40, avenue Victor-Hugo

RJ
Vient de paraître...
JULLIARD

Roger CUREL
Les naufragés du Roussillon

Ce roman, paru cet été, nous enseigne, à travers une émouvante aventure humaine contée avec le talent que l'on connaît à l'auteur du « Géant du Grand Fleuve », qu'il existe un humour typiquement méditerranéen, un sens du cocasse bien propre à l'Afrique du Nord. L'aventure de ce François Dudieu, né en Algérie, fils d'une domestique et d'un sergent de la Légion, illustre cette idée que lorsque l'on est imprégné de ce sel incomparable, on ne réagit jamais tout à fait comme ceux qui sont nés sous les froides latitudes du Nord. La philosophie de la vie, la sensualité, le goût du bonheur, donnent au roman de Roger Curel, « LES NAUFRAGES DU ROUSSILLON » un sens tout particulier et la morale qu'il tire de l'aventure de son héros n'aurait pas de sens si elle n'était véritablement tout imprégnée de soleil.

Jean RASPAIL
Le vent des pins

Six touristes occidentaux, des touristes de grand luxe, se rendent au Japon afin d'y accomplir chacun une mission qu'ils se sont eux-mêmes assignée, ou simplement d'y assouvir leur curiosité. Ces six personnes veulent vraiment partager la vie de ce peuple mais ils ne se retrouvent jamais dans les labyrinthes de l'âme japonaise, et cela provoque d'irrésistibles quiproquos, des situations d'une cocasserie véritablement déconcertante et aussi des imbroglios sentimentaux des plus touchants. Le roman de Jean Raspail est un livre gai, sans vouloir prendre parti il traite légèrement de sujets très sérieux. Ce qu'il veut nous montrer en somme n'est-ce pas ce que serait le major Thompson s'il était Japonais ?

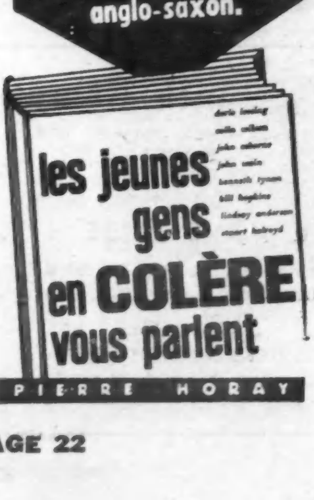
JULLIARD

Que c'est joli, un bon roman !

C'est l'exclamation qu'arrache à Francis de MIOMANDRE la lecture de **CANARD AU SANG**, le nouveau roman de **Robert SABATIER**. Et il écrit, dans un vibrant article des NOUVELLES LITTÉRAIRES intitulé « Romanesque pas mort » : « Ah ! ça, au moins c'est une histoire. Pétrie de loufoquerie, fourmillante de personnages savgrenus, eux-mêmes fourrés dans des aventures encore plus invraisemblables et se débattant dans des ennuis d'argent délirants. Et ce bonhomme prodigieux, issu tout droit de Rabelais, professeur de gymnastique et philosophe, qui plane sur ce grouillement informe avec une bonté secrète de démiurge. Ah ! Celui-là, je donnerais deux sous pour l'avoir trouvé, pour l'avoir introduit de force dans un de mes romans à moi, quitte à le faire éclater (le roman, bien sûr, pas lui !) »

ÉDITIONS ALBIN MICHEL

Une nouvelle génération littéraire qui bouleverse le monde anglo-saxon.



POUR LES PRIX

Le professeur et son étudiante.

Les Mariages de raison

Par José Cabanis. Ed. Gallimard. 257 pages, 700 francs.

« MARIERAI-JE ? Marierai-je point ? » C'était la question de Panurge. Avec plus de gravité, le héros des « Mariages de raison » s'interroge de la même manière.

On y voit un professeur qui frise les quarante ans, Gilbert, las de la vie qu'il mène dans une ville du Midi de la France, las de sa maîtresse, Sabine, trop vulgaire pour devenir sa femme, las de son époque.

Le hasard veut qu'une jeune étudiante, presque une adolescente, Suzanne, vienne lui demander des renseignements pour ses études : c'est une jolie fille et notre quadragénaire sait bien le prestige qui rayonne autour du « brillant universitaire », accroissant ce qu'on appelle le « charme des hommes mûrs ».

Or Suzanne est proche parente d'un notable, prince de la République parlementaire. Gilbert Bénazet représente tout ce qu'il méprise et rejette : la médiocrité, le bas arrivisme, la veulerie...

Pourtant, Gilbert quitte Sabine qui l'aime mais dont la sottise l'exaspère. il s'enfuit, écrit à Suzanne, l'attire chez lui.

Le mal est fait. Il entre dans la famille de la jeune fille, capitule devant son futur parent Bénazet. Déjà il s'apprête à vêtir l'uniforme de la médiocrité militante et de l'ennui. L'adolescente a eu raison de lui.

Après la guerre, Sartre remarquait que les jeunes gens de vingt ans se mariaient parce qu'ils avaient peur de la vie et de l'avenir. Gilbert, lui, à vingt ans, a résisté aux démons de la famille. Il est devenu un solitaire et sans doute aussi un homme capable de s'ennuyer plus que les autres. Aussi est-il une victime toute désignée !

Il ne capitule pas, cependant : le soir même de ses noces, après avoir considéré Suzanne qui dort à côté de lui, puis supputé la vie qu'il mènera désormais, toute d'hypocrisie et de considération, il se lève sans bruit, s'habille, traverse la ville et rejoint Sabine, sa maîtresse.

Cabanis ne nous en dit pas davantage : à nous de conclure. « Les Mariages de raison » est ainsi une sorte de rébus donné à déchiffrer au lecteur. Il y mettra ce qu'il souhaitera. C'est la force indiscutable de l'auteur de ne pas trancher et de laisser pour ainsi dire son héros dans la rue, libre, de cette liberté qui fait si peur aux gens raisonnables.

Il n'est pas facile d'atteindre à cette sorte de détresse morose et pourtant souriante, faite de tendresse et d'espoir, comme y réussit Cabanis. On la trouvait déjà dans ses premiers livres, « Juliette Bonviolles » et « Le Fils » : elle montre un écrivain véritable, proche de ses personnages sans doute, mais sans illusion sur eux et sur la vie.

J. Dd.

Histoire d'un courage.

La Lutte inégale

par Clara Malraux, Ed. Julliard. 268 pages, 720 francs.

VOICI la guerre, la Résistance, des adultes hors d'eux-mêmes, des petites filles trop sages et surtout la voix d'une femme : Eve. C'est elle, exprimant l'auteur, qui dit tout au long du livre l'effet que lui font la peur, la persécution, la pauvreté, les hommes, l'idée d'être juive, d'être mère, d'être femme.

Toutes choses qui tombent ensemble et assez mal. Eve, cependant, en prendra son parti ; une difficulté après l'autre. Parce qu'elle aime la vie et aussi parce qu'elle s'aime bien. Pauvre petite femme brune, abandonnée par son mari, sans le sou, une gosse à chaque main — « elles ne sont pas gentilles, elles sont parfaites. Ce sont les seules petites filles parfaites de la terre » — trottinant dans une ville inconnue à la recherche d'un abri. Elle le trouve : une serre désaffectée. Elle a vraiment bonne mine dans cette cage de verre, avec les mômes qui attrapent la rubéole, se cassent la cheville, et les hommes qui viennent lui demander d'être courageuse !

Parce qu'ils sont là. Tout de suite. A l'affût — comme elle le dit drôlement — « du sourire, des gestes féminins ». Son frère, Luc, puis un républicain espagnol, Pablo. Ils désirent qu'elle travaille avec eux, distribue des tracts, accomplisse des missions, passe des messages et les rassure aussi de temps à autre. C'est qu'elle a très peur ! Et puis qu'elle est juive ! Peu importe, il faut passer outre, et elle passe outre, déguisée en infirmière, remplissant de billets de mille, pour

Clara Malraux
Enchantée d'être femme

les rapporter de Suisse, des sacs de chocolat (obligée, scandale par ces temps de famine, de se gorger du superflu !), hachant du céleri pour nourrir les petites — « elles sont à moi, mon œuvre » — abritant, elle, la juive, d'autres sans-abri ; puis soudain, décolorée en blonde, traînant sur les routes, à pied, son baluchon et deux jumelles, trio trop facile à repérer, tout en songeant à Pierre, qui a bien choisi son moment pour l'abandonner.

GAIETE ET PANACHE

Mais sans acrimonie ; il y a beaucoup de gaieté, de panache, dans ce récit d'une vie de femme soudain seule, soudain pauvre, et qui s'en tire. Tout compte fait, Eve est enchantée d'être femme : « *Elles paient double.* » N'a-t-elle pas appris les gestes *féminins* — « *se parer, parer la maison, porter des vies futures et nourrir des vies présentes* » — et les gestes *masculins* — « *rédiger des messages, dissimuler du plastic, disposer des vies humaines* » ?

Double tâche qu'Eve mène aussi bien, mieux que les hommes. Arrêtés, tués, fusillés, ceux-ci vont en effet disparaître, la laissant à nouveau toute seule. Et pour Eve, cet abandon masculin — même tragique — est une espèce de dérobade. Aussi la Libération, dont elle a su être l'artisan et rester le témoin, est-elle vraiment « sa » victoire.

Tant de fierté de soi pourrait agacer, si elle n'était l'expression même du courage. Comme en témoignent le ton ferme, le style, sobre et sans pathétique, tout ce qui fait de « La Lutte inégale » un livre noble. C'est une personne, plus qu'un auteur, confiant là ses recettes de vie et ses secrets, la sagesse coûteusement acquise par l'animal humain. Et féminin : « *La femme est une prolo, il n'y a pas à discuter. L'homme est au moins un bourgeois.* »

Aux yeux de Clara Malraux, la différence — accusée — entre les sexes joue nettement en faveur des femmes, de cette femme nouvelle, actuelle, que les événements les plus tragiques ne sauraient abattre, mais contribuent à façonner.

Et il faut continuer la lutte.

M. C.

Le dictateur est mort à l'aube.

L'ombre du capitaine

par Ladislas Dormandi, Ed. Gallimard. 289 pages, 750 francs.

CE récit est apparemment celui d'un coup d'Etat militaire dans la république d'un pays anonyme. Le principal personnage est un jeune capitaine de l'armée de ce pays. Son nom : Tavarelli. Ce fut lui qui prit le pouvoir au nom de l'armée en révolte, alors soutenue par le peuple, las d'une guerre qui dure depuis des années. Après l'échec de la révolution, Tavarelli a été arrêté, jugé, puis condamné à mort par une cour martiale. Le roman commence le matin de l'exécution du capitaine et ce sont les événements passés qui font la substance du récit.

Malgré l'obscurité, Tavarelli constate à son réveil qu'il n'est plus seul. En face de lui, une ombre. Cette ombre parle et, la surprise passée, le capitaine lui répondra. La durée de ce dialogue est sans mesure. Mieux qu'une conscience morale, l'ombre est surtout le double lucide du capitaine qui, par ses questions, amène celui-ci à découvrir lui-même les causes secrètes de ses actes.

Ce qui suit est, à la fois, plus habile et plus neuf. Par le pouvoir de l'ombre, le capitaine traverse le mur de la cellule. Ce n'est pas une évasion, même imaginaire. Tavarelli est moins libre que jamais, puisqu'il est transporté huit jours en arrière, au début de la révolution. Le voici avec sa compagnie, qui vient d'investir la place du gouvernement. Tavarelli pénètre dans le palais. Il entre dans la salle du conseil des ministres. Il prend le pouvoir, mais il ne le prend plus seul : l'ombre le suit, témoin attentif qui dévoile au capitaine, à mesure qu'il agit, le secret de ses erreurs. C'est peine perdue, car, ainsi éclairé, Tavarelli fera les mêmes fautes qu'auparavant, ou plutôt, il ne pourra pas éviter de les commettre. Si l'homme n'est pas libre, il n'est pas non plus l'esclave de son destin. Il est l'esclave de lui-même.

C'est le fond du livre, mais ce n'est pas tout le livre, lequel retient aussi par le goût du détail, par le dessin clos et achevé de chacun des personnages.

ELISA MAUNY
A DEUX PAS DE LA CALE
roman

En Bretagne, au temps où le bassin de Saint-Malo était une forêt de mâts et où, sur la Rance, les rires résonnaient plus haut en hiver. Revenus des Bancs, les hommes de la Grande Pêche étaient là et les filles acceptaient leurs agaceries ou se laissaient aimer en silence. Dans ce récit, plein de vérité, de verdeur et de poésie, on rencontre, autour de l'amusante héroïne et de ses amoureux, cent personnages, naïfs, tendres ou violents, toujours pittoresques, toujours vivants. Mais ce roman, où l'on respire si vivement l'air de la Bretagne maritime et agreste, est autre chose que la chronique du terroir attachant ; on y entend l'écho d'une manière de rire à jamais éteinte — et pas seulement en Bretagne ! — par les glas de 1914.

ÉDITIONS ALBIN MICHEL

UN CAUCHEMAR NON CLIMATISÉ

par JEAN-LOUIS BORY

JEAN DOUASSOT

800 PAGES (1). Enfin, voici autre chose qu'un romanticulet poli à la pierre ponce. A une époque où l'anticonformisme s'est chargé de plus de conventions que le pire des conformismes, voici enfin un livre qui bouscule *vraiment* (et sans souci du dernier cri des techniques romanesques) toutes les règles, toutes les bienséances, si commodes au confort moral et si propices à l'assoupissement.

« La Gana » ? Douassot, pour éclairer son titre, cite une phrase de Keyserling. Cela ne m'avance guère, je l'avoue. Peu importe : avant la cinquième page, la Gana nous est intolérablement présente, divinité rayonnant de bras à la façon d'une idole hindoue, ne quittant pas Douassot une seconde, lui dispensant angoisses, paniques, rêves, faveurs et maléfices, à la fois élan vital, étincelle-malgré-tout, et malheur qu'il y a d'être homme quand on naît pauvre.

Douassot nous ouvre son univers. Le père, « le vieux », blasphémateur inspiré ; la mère, « la vieille », Jérémie pitoyable, épuisée au-delà de tout ; l'oncle, beau parleur et beau rêveur, poète à l'état brut ; une grand-mère dévote et courageuse ; une autre grand-mère, « respectueuse » pour clochards ; les cousins, les locataires ; les voisins ; les autres, tous les autres.... Et rien ne nous est épargné : l'ivresse, l'épilepsie, « les crachats de sang avec de petites bêtes dedans », la « marmite des sexes ». Voilà ce qu'ont été son adolescence et ses premières expériences d'homme. Et nous savons bien que, oui, cela existe. Mieux (ou pire) : les conditions matérielles de la vie qu'a vécue Douassot ne sont pas exceptionnelles ; nulle famine, on mange même bien, l'escalier de l'immeuble dans la cave duquel grandit Douassot connaît tapis et barres de cuivre. Ni haine ni révolte : on s'aime bien, le neveu adore l'oncle, le mari aime la femme. Rien de monstrueux, donc. Ce n'en est que plus terrible. D'où vient que la lecture de « La Gana » nous assène un choc tel qu'il empêche la paix de nos sommeils ?

(1) La « Gana », par Jean Douassot, Ed. Julliard, coll. « Lettres nouvelles ». 798 pages, 3.000 francs.

EVASION PAR LA VERTICALE

C'est d'abord que ce monde est vu par un enfant, un enfant qui n'oubliera rien. Un enfant parfaitement sain, qui nourrit les obsessions scatologiques normales à son âge, puis les curiosités sexuelles courantes. Mais on sait combien les enfances sont ordinairement capitonnées, le Père Noël a la vie dure. Pas de capiton pour Douassot. Personne ne se dérange pour lui. Comment le pourrait-on ? Pareilles précautions exigent de l'espace et du temps ; l'espace et le temps coûtent cher. Dès l'âge de dix ans, Douassot a droit à la vie des grandes personnes, à la vie brute. Et la crudité du langage répond exactement à la nudité de l'expérience. Comment pourrait-il en être autrement ? Pas plus que les autres capitonnages, Douassot n'a connu celui du vocabulaire châtié et de la politesse. Sur tous les plans, y compris celui-ci, l'innocence lui est impossible.

D'où cette effrayante précocité. Et ces peurs : peur de l'égout, des rats, de la toux maternelle, de l'ignoble Messaline adipeuse du troisième étage. D'où (sans doute est-ce là l'aspect le plus curieux du livre) cette facilité à fuir la réalité par le rêve, cette évasion par la verticale. Coincé entre deux délires : celui de son père et celui de son oncle, champion du rêve éveillé, le jeune garçon s'abandonne à une déformation du réel proche de l'hallucination. Sans que l'on décèle avec exactitude le moment où Douassot cesse de décrire ce qu'il voit pour se livrer à son délire, les scènes, de sordides ou simplement pénibles, deviennent démentielles — on pense aux miroirs déformants des foires, ou à un certain contrepoint ignoble (tant les dimensions mêmes, les proportions de l'univers de Douassot se modifient au gré du rêve) d'« Alice au Pays des Merveilles ». Nul doute, à ces moments, la démarche de Douassot, traversant le miroir, est proprement *poétique*.

On a compris que nous sommes, Dieu merci ! aux antipodes du populisme. Plus qu'à la littérature, on serait tenté de comparer « La Gana » à certains films de Bunuel, comme « Los Olvidados ». Mélange identique de réalisme social étouffant et de fantastique onirique. Et même inquiétude résultante. Dans ce livre, la littérature retrouve sa véritable fonction, qui est d'inquiéter.

● ***La lente usure des hommes.***

Les grandes illusions

par Gérard Boutelleau. Edit. Grasset. 299 pages. 840 francs

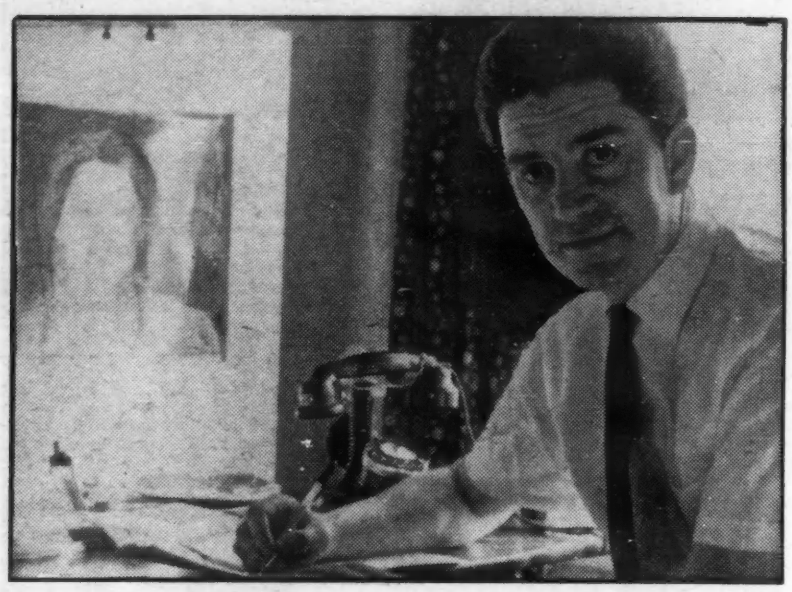
QUELLES sont-elles donc, les grandes illusions de ce groupe de jeunes gens auquel M. Boutelleau consacre un roman attentif et consciencieux ? Elles se résument en une seule : celle de rester fidèles à leur vocation, de réaliser dans l'âge mûr ce qui enthousiasma leur studieuse jeunesse. En 1938, Anne Castier, fille d'armateurs protestants du Havre, est amoureuse de l'ethnologie sous la forme d'un jeune savant, Jacques Gervais, qui, entre deux expéditions, classe les fonds du Musée de l'Homme et anime de merveilleuses causeries sur les Dogons.

Guillaume Barnet déçoit, lui aussi, les sages industriels, ses parents, en se consacrant aux mystiques iraniennes. Coincés entre la révolution espagnole et la guerre mondiale, ces beaux rêves d'études désintéressées prendront-ils leur essor ? Jacques a le dur courage de sacrifier sa liaison avec Anne à sa vocation de recherche. Diplômé, victorieux, Guillaume épouse Anne : ils rejoindront ensemble son poste de bibliothécaire à Constantinople. La « drôle de guerre » leur coupe la route.

En 1948, nous retrouvons un Guillaume mal à l'aise dans la tannerie paternelle, mal à l'aise dans son ménage. De son côté, Anne essaie de reconquérir une demi-indépendance en acceptant un travail de *styliste*. Les illusions semblent perdues : une visite de Jacques, retour des Antilles, souffle sur ces cendres qui deviennent braises. Anne comprend qu'elle n'a pas cessé d'aimer Jacques ; Guillaume, qu'il s'est trahi lui-même en abandonnant les philosophies persanes. Après un long conflit, il part pour l'Iran à la recherche de ses pures amours. Dix ans plus tard, Jacques, retour du Togo, aura du mal à reconnaître dans cette autoritaire Minerve, en tailleur strict, de la publicité, Anne, l'étudiante qui rêvait jadis d'aimer au bout du monde un mari aventureux. Guillaume est mort tout seul, assassiné par des fanatiques, aux confins iraniens.

Le talent discret de Gérard Boutelleau épouse les couleurs un peu pâles de son sujet : la lente usure des hommes par les circonstances. Existe-t-il des générations sacrifiées? se demande le romancier. Avec honnêteté son roman nous démontre que non ; mais pour que les raisons de vivre qu'on s'est choisies ne deviennent pas *les grandes illusions*, il faut un héroïsme qui parfois ressemble à de l'égoïsme.

O.M.



K.-S. KAROL
Les Occidentaux l'apprennent dans les livres

ESSAIS

● ***Difficile d'être Polonais... Difficile d'être socialiste.***

Visa pour la Pologne

par K. S. Karol. Ed. Gallimard. Coll. « L'Air du temps ». 336 pages, 900 francs.

« IL *n'est pas facile d'être Polonais.* » Ainsi débute l'ouvrage savoureux, solide, et parfois pathétique, que K. S. Karol vient de consacrer à l'histoire récente de son pays.

Se défendant d'être objectif ou neutre, intimement concerné, passionné, mais renseigné, K. S. Karol retrace d'abord les événements politiques qui ont conduit à la révolte de Poznan et à l'Octobre polonais de 1956.

Puis, dans une seconde partie, il analyse les aspects essentiels de l'expérience gomulkiste.

C'est d'abord l'histoire du parti communiste polonais et de ses grandes figures : Rosa Luxembourg, que Lénine appelle « l'aigle de la Révolution », Wera Kostrzewa, militante téméraire qui, en juillet 1924, est la première à mettre en garde l'Internationale communiste contre ce qui allait être le stalinisme, au cours d'un dialogue public dramatique avec Staline ; tous ceux qui périrent au cours de la Saint-Barthélemy polonaise organisée à Moscou où ils avaient été convoqués. Gomulka enfin, arrêté en 1937, au pouvoir en 1945, arrêté en 1950.

Puis, K. S. Karol, qui a eu la faculté de retourner à plusieurs reprises en Pologne depuis que Gomulka a repris le pouvoir, donne son interprétation de la situation actuelle.

Mais, au-delà de l'expérience polonaise, c'est tout le problème des relations entre les communistes et l'U. R. S. S. qui est posé. Peut-on être gomulkiste, c'est-à-dire communiste, sans être totalement inféodé aux intérêts particuliers de l'U. R. S. S., et en quelque sorte colonisé ?

Peut-on refuser cette inféodation sans renforcer le camp des réactionnaires, sans trahir ainsi son propre idéal, sans reculer le triomphe du socialisme ? La réponse est loin d'être donnée. La question n'a jamais été plus âprement posée.

Elle prend ici un caractère saisissant parce qu'elle apparaît non à travers une étude théorique, mais pleinement vécue et assumée par des hommes.

Les événements sont trop récents, la situation trop fraîche pour que « Visa pour la Pologne » soit œuvre d'historien. Le lecteur français y découvrira cependant un univers qui, pour être contemporain, ne lui est pas moins, le plus souvent, étranger.

En filigrane apparaît, discrètement évoquée, mais teintant tout le livre d'humanité, l'aventure personnelle de l'auteur : combattant de seize ans en 1940, officier de l'Armée rouge, évadé d'un camp soviétique, membre du corps consulaire de la Pologne socialiste, volontairement exilé par fidélité... au socialisme, ou du moins à l'idée qu'il s'en fait, en bref ayant vécu ce que les Occidentaux de son âge apprennent dans les livres.

F.G.

Revue PRÉSENCE AFRICAINE
Au sommaire du n° XX
des articles sur les Antilles :
● La Révolution d'Haïti
● La Poésie guyanaise
● La Peinture haïtienne, etc.
Contes - Poèmes - Chroniques
Le numéro : 400 francs
Au sommaire du n° XXI
Un ensemble sur
LE SOUS-DEVELOPPEMENT
Articles de J. Duret, R. Pressat, G. Bettelheim, A. Philip, L.-J. Lebret, F. Perroux
Le numéro : 350 francs
LIBRAIRIE PRESENCE AFRICAINE
42, rue Descartes, PARIS-5e - ODE. 57-69

GEORGES MAGNANE
L'AMOUR TUE VITE et BIEN
roman
Beaucoup d'hommes, entre quarante et soixante ans, se trouvent, comme le héros de ce livre, au bord d'un dilemme vertigineux : accepter le vieillissement comme une fatalité biologique, ou rechercher un combat qui ne peut leur apporter que la défaite. Chacun choisit comme il peut. Le héros de L'AMOUR TUE VITE ET BIEN choisit le combat. Ces sortes d'aventures sont devenues si fréquentes, en ce milieu de siècle, que leur sens dépasse l'anecdote ou le cas singulier. C'est ce que Georges MAGNANE a réussi à nous faire sentir dans ce vrai roman, rapide et brutal, qui porte témoignage sur la révolte de l'homme moderne contre le temps et contre certaines formes de responsabilité.
ÉDITIONS ALBIN MICHEL

LA SEMAINE

Au rayon « fillettes »

ANNIE FARGUE, 1 m. 50, 38 kilos, a débuté jeudi au théâtre des Nouveautés dans « Am-Stram-Gram ». Le lendemain, le critique d'un grand quotidien du matin faisait l'éloge de la comédienne tout en déplorant son physique de « chaton maigre ».

C'est justement à son gabarit insolite qu'Annie Fargue doit une curieuse carrière de cover-girl aux U.S.A. Partie au début de l'été en Amérique rejoindre la troupe Zizi Jeanmaire-Roland Petit (dont son mari, le danseur Dick Sanders, fait partie), Annie est devenue la coqueluche des photographes de mode new-yorkais.

Elle a commencé par poser avec un manteau de fourrure, la nuit, au bord de la mer.

« Vogue » et « Glamour » se la sont arrachée. « Harper's Bazaar » a fait confectionner des robes de poupées à ses mesures. « Life », qui paye les mannequins double tarif (40 dollars au lieu de 20), l'a habillée en femme au rayon « fillettes ». Enfin, les agences publicitaires s'en sont emparées et pour 100 dollars l'heure elle est devenue la vedette d'une maison de confection de vestes d'hommes qui publie chaque mois dans la presse une photo d'elle portant une veste différente avec des slogans dans le genre de *« Si tu ne m'offres pas un vison, je ne te rends pas ta veste »* ou *« Pourquoi nous, les femmes, nous n'aurions pas le droit de porter aussi ces merveilleuses vestes X? »* La fabrique de vestes envisage maintenant d'envoyer un photographe à Paris pour continuer à faire poser Annie.

De cette aventure américaine, Annie Fargue a retiré quelque chose de plus sérieux : un contrat avec le metteur en scène de « Picnic » et de « Bus Stop » : Joshua Logan. Elle tournera dans un an seulement.

THÉATRE

Un Don Juan de 65 ans

● ***Pierre Brasseur a répété le « Don Juan » de Montherlant devant Jean Cau, et lui a confié les notes de travail de l'auteur.***

« OH ! oh !... *Est-ce que... Non, c'est pas ça, attends...* ». *« Oh ! n'est-ce pas que... non ! »*. Brasseur grogne, marmonne, les lèvres bougent, le regard est perdu. Il cherche la réplique : *« Faut pas que je lui bouzille son texte... C'est ça, il dit :*

« Oh ! que cela est adorable cette agonie d'une innocence qui se débat et meurt. Les fruits et les femmes ne sont bons que lorsqu'ils tombent ! »

« Et je le dis comme ça, très simplement, très détendu, décontracté, comme si ça allait de soi, comme si c'était du tout-courant... »

De nouveau il marmonne, grogne, barbote dans les milliers de lignes apprises. Il reprend pied et, de nouveau, le large souffle :

« On leur fait traverser le cirque comme on le fait traverser aux chiens en leur tendant un sucre. Je connais tous leurs pauvres petits tours de chien dressé. Ce n'est pas difficile d'être Don Juan ! »

« L'HONNEUR EST TRISTE »

Brasseur se rassied, se lève, ouvre le manuscrit, feuillette :

« Mes vices sont mes vertus retournées ! »

Il triture les pages maculées au crayon rouge, aux mots ou aux répliques soulignés :

« L'honneur est triste. »

Le regard court, vif, derrière ses lunettes, un regard insaisissable qui furète et qui, pour avoir été tant et tant de fois ébloui par les projecteurs et les rampes, a perdu l'habitude de fixer un visage ou d'accrocher un autre regard. Il parle, explique, commente. Lorsqu'il cite, soudain, rien n'existe plus. Son interlocuteur est à

ANNIE FARGUE
« Si tu ne m'offres pas un vison... »

lui tout seul l'innombrable public sans visage :

« L'arbre de la science l'enveloppait de son feuillage qui était mes bras. Toute ma charité me sortait du corps comme une sueur. Quant à mes soixante-cinq ans, elle avait les yeux fermés. »

Brasseur allume une cigarette, se verse un pastis. La cigarette va devenir épée, le verre statue du Commandeur. Il joue, il est *possédé* : *« C'est tout le temps comme ça quand je répète une pièce. Là, ça me plaît parce que je joue le rôle d'un gars de soixante-cinq ans. Faut toujours être en avance sur ses emplois quand on est comédien, jamais en retard. Un Don Juan vieux, inquiétant, et puis cynique aussi et qui rigole. La comtesse me dit :* « Pourriture ! ignoble individu ! »

« Et je réponds... (il dit «je». Il n'est plus Pierre Brasseur, en complet gris, lunettes sur le nez et verre à la main, il tourne en rond comme un ours dans son appartement aux murs couverts de tableaux. Il est Don Juan). Elle me traite de tout, la comtesse. Alors je réponds :

« Eh, madame ! Respectez ! Un père de trente enfants ! »

« Il y a un côté grave dans la pièce et un côté bouffe, tout à fait farce, comme lorsque par exemple les philosophes, genre Gabriel Marcel ou Thierry Maulnier de l'époque, se tordent la cervelle en s'interrogeant sur le cas Don Juan. Marrant ça, très marrant, les gens rigoleront à des tas d'endroits. »

« ELLE A QUINZE ANS... »

Il parle. On ne sait plus qui parle. Brasseur ? Don Juan ? Sans qu'on y prenne garde, le commentaire devient réplique, la réplique simple propos : *« Elle a quinze ans, la fille, et moi j'en ai soixante-six... »*

« J'aime que les couples soient bien a p p a r e i l l é s en amour... »

« Et finalement qu'est-ce qu'il fait? Il paie les gonzesses, ce caïd... »

« Ça simplifie tellement la vie, qu'une personne soit intéressée... »

« Ce qui m'a plu, c'est le style, l'allure, le côté cynique, grave et rigolard du type... On a trouvé une ceinture amarante dans la chambre de la môme que je séduis. Le Commandeur croit que le séducteur de sa fille, c'est le duc Antonio, qui est envoyé en exil. Alors, moi, je me dénonce. Je soulève mon pourpoint et je découvre une ceinture amarante. Je fais ce geste. Le Commandeur est coincé : d'un côté, je suis un salaud et il doit me tuer, mais d'un autre côté je l'épate, j'ai de l'honneur ! Et toujours froid, hein, toujours naturel :

« Aimable comme elle l'était, devais-je lui faire cet affront ? Ne pas la convoiter ? »

« Ta... ta... ta... ta... et puis je dis :

« La devise de ma famille est : nous servons pour l'honneur et pour le plaisir. En servant votre fille, je lui ai fait honneur et je nous ai fait plaisir. Gloire à Dieu au plus haut des cieux. »

« Et tout ça comme si je jouais Perdican, hein, comme si c'était du Musset avec de la badinerie, mais cruelle. »

« UN TRES BON MACHIN »

Deuxième verre.

« Non, je bois plus, plus d'alcool. Je bois un peu de pastis mais dans des verres comme ça, des flûtes, ça contient rien. En gros, oui, c'est l'intrigue du Don Juan classique et espagnol. Séduction, mort du Commandeur, statue, tout l'attirail... Pour la statue, il a trouvé un très bon machin, Montherlant, ce sont des carnavaliers qui s'amusent. La statue est fausse. Mais l'histoire finit en retombant sur ses pattes. Voilà : tout au long de la pièce, je mets un masque de temps en temps. Et juste avant la dernière réplique, je prends négligemment mon masque une fois de plus. Le spectateur croit que c'est le même. Je le mets et c'est une tête de mort. Alors je dis :

« Une tête de mort ? A la bonne heure! En avant, au galop pour Séville. »

« C'est la fin. Oui, il y a une obsession de la mort. Lorsque le Commandeur me demande ce que je pense de l'amour, je réponds :

« Pour être franc, je vous dirai que je m'y donne des preuves que j'existe ». « Des preuves de quoi ? »

« Ça, c'est Baroux... Il joue ça merveilleusement, en ganache. Moi, je lui réponds :

« Mettons des preuves que j'existe. Tout ce qui ne me transporte pas me tue. Tout ce qui n'est pas l'amour se passe pour moi dans un autre monde, le monde des fantômes. Tout ce qui n'est pas l'amour se passe pour moi en rêve et dans un rêve hideux. Entre une heure d'amour et une autre heure d'amour, je fais celui qui vit, je m'avance comme un spectre et si on ne me soutenait pas, je tomberais... Je ne redeviens un homme que lorsque des bras me serrent. »

MONTHERLANT EXPLIQUE

Il parle de Montherlant :

« Il indique très bien, dit Brasseur, *moi, je l'ai affranchi. Je lui ai dit : « Impossible de vous dire « Maître » ou « M. de Montherlant ». Maintenant ça va très bien. Il se met au vin rouge... Il est précis, inquiet. Il m'a écrit une explication du personnage pour mon usage personnel. »* Brasseur se lève soudain et hurle : *« Lina,* (Lina est Mme Brasseur) *où est le papelard que m'avait écrit Montherlant ? Ah, le voilà ! Tiens, je te le donne. T'as du pot que je te le refile* (il éclate de rire) en exclusivité. *Lis voir un peu, c'est très bon. »*

« Le trait essentiel dans le tempérament de mon Don Juan, c'est la mobilité.

« Mobilité du caractère. Il dit : « L'homme est fait pour abandonner ». Il n'a pas encore « eu » Linda qu'il a déjà envie de la tromper. Au troisième acte, cela est plus saisissant encore. En quelques minutes, il y change de disposition trois fois (1° Ana lui était indifférente et, brusquement, elle l'exalte. 2° Il acceptait de mourir et il n'accepte plus de mourir. 3° Ana lui redevient indifférente). De tout cela, non seulement, il est conscient, mais il se glorifie. « Un homme dit ce qui lui passe par la tête. Souvent homme varie, bien fol est qui s'y fie ».

« A cette mobilité du caractère correspond la vivacité dans l'élocution, puisque l'élocution est adaptée au mouve-

ment de l'âme. Ce qu'il dit n'est jamais pesé, fignolé, appuyé, pensé : cela est jailli. Ses paroles tendres à Ana proviennent d'une exaltation : elles sont sincères, mais de la sincérité d'une minute; si j'osais, je dirais : ce sont des flammes sans foyer. Il en est exactement de même lorsqu'il parle de Dieu. Il ne croit pas en Dieu, il le blasphème à l'occasion, mais il reconnaît : « Il y a en moi une exaltation et une passion qui ont besoin du recours à Dieu, même si je ne crois pas en Dieu ».

« Chez lui, un ondoiement perpétuel, moral et physique.

« PAS SERIEUX ET TRAGIQUE »

« Mon Don Juan est un Méridional. Ce n'est pas un sévère Castillan, tout d'une pièce ; c'est un Sévillan blagueur et brûlé (dès la deuxième phrase de sa première réplique, il blague à froid), « pas sérieux » et tragique, en qui se succèdent, apparaissant et disparaissant avec la même rapidité, les visions obsessionnelles du plaisir et de ce qui l'entoure (la chasse, l'intrigue) et de la mort : tensions et détentes alternées et instantanées ; en d'autres termes, c'est un homme léger, et qui ne devient profond que lorsqu'il a devant les yeux la vision de la mort, ou la vision du plaisir sous l'éclairage de la mort. Je le vois grand, sec, avec de beaux yeux noirs de braise, vif, faisant des gestes, reflétant sur son visage usé toutes ces visions contradictoires qui passent rapidement en lui. Pas la moindre vulgarité (polissonnerie n'est pas du tout vulgarité, c'est la pruderie qui est vulgarité) ; au contraire, un homme d'esprit, se moquant toujours un peu de lui-même, comme font les gens d'esprit, et un homme racé — un homme racé « un peu vaurien », à la méridionale.

« Je répète que ce que je viens de décrire est typiquement sévillan. Le mot « Séville » est d'abord synonyme de gaieté. La sévillane est une danse toute d'allégresse. Mais le cuadro flamenco sévillan n'est inspiré que par la douleur et la mort. Ce mélange du léger et du poignant, c'est Séville, et c'est mon Don Juan sévillan. »

« Et bientôt, dans l'arène ! Comme dirait Montherlant. La générale ! Si j'ai le trac ? Non. Ma chance à moi, c'est la pudeur. Avec mes cheveux gris, mon nez, ma barbichette, mon fond de teint jaune citron — et souvent le masque — je ne vais pas me reconnaître. Je vais jouer caché, masqué. Il faut toujours se cacher derrière quelque chose au théâtre. Non, pas de trac. Je me fourre dans Don Juan et je m'en lave les mains. C'est lui qui aura la responsabilité de tout ce que je ferai. »

Brasseur se lève, s'ébroue, se tait. Il est fou. Il est hanté, possédé, habité, animé par un *autre.* Chaque jour, comme un vampire, un mort qui s'appelait Don Juan le dévore et l'épouse. Jusqu'au soir de la générale où, avant qu'un lourd rideau ne se lève, trois coups annonceront la mort de Pierre Brasseur et la naissance de Don Juan.

JEAN CAU.

PIERRE BRASSEUR ET HENRY DE MONTHERLANT RÉPÉTANT « DON JUAN »
« Je le vois grand, vif, avec de beaux yeux noirs réflétant sur son visage usé toutes ces visions contradictoires... »

Le triomphe à la chaîne

● André Roussin reprend « Am - Stram - Gram ». Ce que Robert Kanters lui en dit, c'est par amitié.

DANS les quatre théâtres, les Bouffes, la Madeleine, la Michodière, les nouveautés, qui sont les quatre bastions du boulevard, on totalise depuis 1947 plus de six mille représentations de pièces de Roussin : même en ne comptant que 500 spectateurs en moyenne, cela fait trois millions de « oui » qui le proclament l'amuseur parisien n° 1. Quelle est cette foule ? et qui est-il ?

Avec la reprise d' « Am-Stram-Gram », nous faisons presque un retour aux origines : M. André Roussin écrivit cette comédie à vingt-quatre ans, en 1934, et ce fut vers la fin de l'occupation son premier grand succès parisien. Jeune bourgeois marseillais, il avait été avec Louis Ducreux l'animateur d'une compagnie locale, « Le Rideau Gris », dont le répertoire classique et moderne était excellent et les présentations simples mais de bon goût. Ils vinrent une première fois à Paris pour montrer à l'Exposition de 1937 une superbe pièce élisabéthaine « La Duchesse d'Amalfi ». « Le Rideau Gris » fut compté parmi les bons éléments du jeune théâtre.

UN AUTEUR DE LA RIVE DROITE

La conquête du Paris de l'occupation où la vie théâtrale était active, se fit avec une pièce de Ducreux où jouait Roussin, « La part du Feu », et avec une pièce de Roussin où jouait Ducreux (et Micheline Presle), notre « Am-Stram-Gram ». L'œuvre de Ducreux était intéressante, mais ne rendait pas un son très neuf ; la pièce de Roussin mettait en scène des jeunes un peu zazous, comme il dit lui-même, mais, nous le voyons mieux aujourd'hui, qui ne pouvaient pas déconcerter les spectateurs habituels de Marcel Achard ou de Sacha Guitry. Bref, le sort était fixé pour nos Marseillais par leur point d'atterrissage : ils étaient, et tout de suite, des auteurs de la rive droite.

Depuis, d' « Une Grande fille toute simple » à « Nina », de « La Petite Hutte » à « Bobosse » et à « L'Amour fou », ce fut pour André Roussin le triomphe à la chaîne. C'est-à-dire qu'il déborde de talent, qu'il sait avec une science infaillible ce qu'il peut et ce qu'il doit faire pour plaire à son public. Son œuvre, c'est du théâtre à l'état chimiquement pur : ses pièces ne sont pas toujours rigoureusement construites, son dialogue n'est pas toujours étincelant, pailleté de mots d'auteur. Mais il sait subtilement inventer des situations et les développer à l'aide de personnages qui marchent comme des funambules sur les fils préalablement tendus de l'intrigue. Quand les acteurs eux-mêmes sont brillants, comme il arrive pour Mme Popesco, pour Mlle Flon dans « La Petite Hutte », pour M. François Périer dans « Bobosse », la réussite est complète.

PIRANDELLISME DU PAUVRE

La contrepartie de cette pureté, c'est que ce théâtre s'éteint avec les feux de la rampe. Il y a moins de vérité et de réalité, moins d'âme, dans le théâtre de M. Roussin que dans celui de Bourdet, d'Achard, d'Alfred Savoir, de Jacques Deval, voire de Sacha Guitry : chimiquement pur, mais d'une densité humaine sensiblement égale à zéro. C'est d'ailleurs probablement volontaire. Il y a dans le cœur de M. André Roussin un Molière mort jeune auquel il a rendu un hommage ému et sincère dans sa pièce qui a le moins bien réussi auprès du grand public, « Jean-Baptiste le Bien-Aimé ».

Depuis, tout son théâtre est un théâtre de fuite devant la grande comédie, un théâtre de légèreté à tout prix : quand le sujet a un aspect grave (l'impuissance dans « La Mamma »), il manœuvre non sans quelque gêne pour l'esquiver, et même dans sa meilleure pièce, celle où l'on devine ce dont il serait capable dans l'ordre de la comédie de mœurs, « Les Œufs de l'autruche », il laisse prudemment en coulisse le scandaleux personnage central ; quand il met en scène des acteurs pris entre leurs rôles et leurs vies privées, son pirandellisme reste un pirandellisme du pauvre.

Théâtre de fuite, donc théâtre d'évasion, et cette légèreté de M. Roussin est sans doute le plus grand facteur de son succès. Jamais on n'a poussé aussi loin le talent de désamorcer sur une scène les thèmes de la mort, de l'impuissance, de l'homosexualité et même de l'adultère. Les 3 millions de spectateurs, les voilà : c'est l'armée des fuyards, et cela risque de le couper très vite de la meilleure partie du public jeune.

Ainsi « Am-Stram-Gram », pièce de jeunesse, a paru cette semaine bien vieillotte, bien éventée. Le mari, la femme et l'ami du ménage jouent, non point au jeu de la vérité comme les tricheurs de Carné, mais au jeu du mensonge ; le mari, qui est le moins rapide, risque d'y laisser des plumes. Mais tout s'arrange sans casse. Ces trois personnages n'ont à peu près aucune vie propre ; la pièce est faite de rien, et cela se voit un peu trop, peut-être parce que tout le brillant du dialogue est dans le style des menteurs, le coq-à-l'âne facile, la mythomanie gratuite et absurde, forme de comique sur laquelle nous sommes devenus plus exigeants parce que nous y avons été rompus par les frères Marx, « Helzappopin », Branquignol et même Ionesco... Et les excellents jeunes comédiens de la reprise (MM. Guy Bertil, Claude Nicot, Mlle Annie Fargue) ne sont pas tout à fait à l'aise, parce qu'il ne sont pas exactement distribués, ou bien parce qu'ils devraient déjà être en costumes d'époque...

D'ailleurs, ce sera peut-être un succès de plus pour André Roussin, auteur heureux. Il lui arrive de répondre aux critiques qui font des réserves, en agitant de triomphales feuilles de recette. Mais ce que l'on en dit, c'est par amitié pour celui qui révérait Molière et préférait — pic et pic et colégram — les comptines aux comptes en banque.

ROBERT KANTERS.

ADRIEN MAEGHT, 42, rue du Bac
GRANDS LIVRES ILLUSTRÉS PAR
GEORGES BRAQUE

Galerie GERARD MOURGUE
9, avenue de l'Opéra
DUSSOUR

GALERIE LOUISE LEIRIS
47, rue de Monceau
HENRI LAURENS
Sculptures en pierre

GALERIE DE FRANCE, 3, Fg-St-Honoré
MARYAN
Peintures

CALENDRIER
DES GALERIES D'ART

GALERIE MAEGHT
ELLSWORTH
KELLY
Peintures récentes

GALERIE SAINT-GERMAIN
202, boulevard Saint-Germain - LIT. 01-87
TAILLEUX
Jusqu'au 22 novembre

Galerie DENISE RENE
124, rue La Boétie
ARP - HERBIN - VASARELY - MORTENSEN
DEYROLLE - JACOBSEN - SCHOFFER

Spitzer
Les meilleures
Reproductions
de Tableaux de Maîtres
14, rue la Boétie - ANJ.00-32
Catalogue sur demande contre 50 francs

A partir du 31 octobre
Du RIRE ! Du SUSPENSE !
dans
LE PAIN DES JULES
LOCATION OUVERTE
THEATRE DES ARTS
66, rue Rochechouart
Métro : Anvers - Barbès
TRU. 14-38

— ECOLE NORMALE DE MUSQUE (Werner) —
Mercredi 5 novembre à 21 h.
Récital de Clavecin
ISABELLE
NEF

FOLIES-BERGÈRE
NOUVELLE REVUE
LOCATION PAR CORRESPONDANCE
POUR LES CLIENTS DE PROVINCE
Ecrire : 8, rue Saulnier

URSULINES, 10, rue des Ursulines 5e
DIES IRÆ
JOUR DE COLERE
de Carl Th. DREYER v.o.

PLAZZA
8, Bd de la Madeleine
BONAPARTE
Place Saint-Sulpice
LETTRE DE SIBÉRIE
de CHRIS MARKER
EASTMANCOLOR
En supplément au programme
LES HOMMES DE LA BALEINE
de MARIO RUSPOLI
ARGOS - FILMS

Cabarets Dancings

A LA ROMANCE — Le Trio Santa-Cruz — 11, rue Monsieur-le-Prince — HELIO MOTTA

THÉ DANSANT Mé. à 17 h. CLARIDGE

CLUB CH. ELYSEES — Orch. O. CALLE — LE SENECHAL
Thé t. l. jours. Soir. mercr., jeudi, vendr., sam. dim.

Jean RIGAUX — au SULLY du BOIS — Pte Dauphine 23 h. 15

le rêve — DANCING — 3, Bd Poissonnière

ROYAL LIEU — DANCING — 2, r. des Italiens

LE SHAKO — 1 rue Vernet. Bal. 22-44 — Francis LINEL

SUZY SOLIDOR
CABARET - 4, rue Balzac - BAL. 21-95
Tous les soirs DINERS - 1.000 francs vin compris

Restaurants

GABY et son ambiance. Menu 1.500 francs — Esplanade Invalides — INV. 91-96

LIDO — ELY. 11-61 — ELY. 11-62
UN SPECTACLE UNIQUE AU MONDE
21 h. DINER DANSANT
23 h. LA REVUE
"PRESTIGE"
de P. Louis-Guérin & Frédéy

MOCAMBO **** 12, rue Marignan — ELY. 58-64 — Dîner-Spectacle
LES 3 MENESTRELS

L'EMBARRAS DU CHOIX

INGRID BERGMAN DANS « INDISCRET »
Une élégante euphorie

THEATRE

Robert Kanters a vu pour vous :

La Guerre Blonde, de Roger Boussinot : blonde comme Hélène et comme les blés, c'est la guerre de Troie. Scolaire jusque dans l'irrévérence, cet exercice risque de donner une idée fausse du talent de l'auteur qui a publié de bons romans (*au Théâtre du Ranelagh, le mercredi*).

CINEMA

Michèle Manceaux a vu pour vous :

Indiscret : Ingrid Bergman et Cary Grant. Toujours séduisants, toujours jeunes, encore plus désinvoltes. On se souvient d'eux dans « Notorious » et on se dit : « C'est merveilleux, le temps ne compte pas. On ne vieillit plus ». Cela met déjà de bonne humeur. Le réalisateur Stanley Donen n'a plus qu'à bercer le spectateur dans une élégante euphorie. Canapés profonds, champagne, marivaudage léger, léger. Mariera ? Mariera pas ?

En tout cas, on ira. (*Ermitage, Max Linder, Les Images.*)

Le Fou du Cirque : Un cinémascope en couleurs. Deux gags amusants : Danny Kaye dans la cage aux lions, et le même s'envolant comme un ballon. L'un est obtenu avec une « transparence » qui laisse surtout transparaître la supercherie, l'autre est réalisé grâce à un filin un peu trop photogénique. Raconter ces gags plus en détail ? Ce ne serait plus la peine de voir le film. D'ailleurs, de toute façon... (*Triomphe, Gaumont, Aubert, Folies, Lutétia, Palais-Rochechouart, Sélect-Pathé.*)

P'tite tete de troufion : Oui, si vous aimez les pitreries de Jerry Lewis, cet éternel nigaud aux jambes qui s'entremêlent, aux yeux qui s'entrecroisent. Voici, toujours terrorisé par les femmes, Jerry soldat, pas bon pour le service. Inutile de parler du film : ici, le film c'est l'homme. (*Elysées Cinéma, Paramount.*)

Flammes sur l'Asie : Les avions explosent en plein ciel. Les pilôtes sont des héros. Au sol, une petite se meurt d'amour. Sur ce thème, combien d'aviateurs, combien de capitaines ont défilé sur l'écran. Cette fois, on n'arrête pas le progrès, il s'agit d'avions à réaction. Il paraît que la différence est capitale.

A l'escale, les paysages japonais, les yeux faunesques de May Britt et l'air désabusé de Robert Mitchum font merveille. (*Rex, Normandie, Moulin-Rouge.*)

Si vous ne les avez pas encore vus.

Les Tricheurs : Surboums et Jaguar: Carné décrit le mal du siècle « 1958 ». (*Marignan, Français*).

La Grande Illusion : Jean Renoir a réalisé il y a vingt-deux ans ce message de fraternité. Il faut l'avoir entendu. (*Studio Publicis.*)

En cas de malheur : Bardot-Gabin, couple de la fatalité, dans une histoire solide et sale de Simenon, merveilleusement adaptée par Aurenche et Bost. (*Colisée, Marivaux.*)

Une vie : Pour les amateurs de cinéma « pur ». (*Impérial, Ciné Panthéon, Pépinière.*)

La Vallée de la poudre : Un western qui a aussi de l'humour. (*Cinéac Ternes.*)

Atalante et Terre sans pain : Vigo et Bunuel au même programme. (*Celtic.*)

Un condamné a mort s'est échappé : Précision et persévérance d'un prisonnier qui tente de s'échapper et de Bresson qui le surveille. (*Studio du Val-de-Grâce.*)

La Femme du boulanger : Raimu inoubliable dirigé par Pagnol. (*Ranelagh.*)

Hotel du Nord : Arletty sur le canal Saint-Martin. Carné poétique. (*Cinéma des Champs-Elysées.*)

Ils étaient neuf célibataires : Du meilleur Sacha Guitry. (*Champollion.*)

A l'Ouest, rien de nouveau : Film pacifique de Milestone, d'après le célèbre roman de Remarque. (*Les Reflets.*)

Arsenic et vieilles dentelles : Frank Capra explique comment les célibataires se font empoisonner par les vieilles dames. (*Studio Bertrand.*)

Graine de violence : La future « vague » américaine. (*Studio Cujas.*)

Pic-Nic : Un tableau de mœurs provinciales américaines signé Joshua Logan. (*Studio Parnasse.*)

Grand Hotel : Greta Garbo sur le ton de la comédie. (*Studio Raspail.*)

Les Dames du bois de Boulogne : Diderot libertin dialogué par Cocteau, mis en scène par Bresson. (*Pagode.*)

Rêves de femmes : un univers féminin dans lequel Bergman pénètre avec précision et tendresse. (*Agriculteurs*).

Le Crime de M. Lange : un jeu de dupes. Renoir aide M. Lange à changer d'identité. (*Cinéma d'essai Caumartin.*)

Jour de colère (Dies irae) : Dreyer dans la magie du moyen âge, chef-d'œuvre du cinéma débutant. (*Ursulines.*)

Mon Oncle : Tati fait en pointillé la satire du modernisme. (*Saint-Lazare-Pasquier, Rio Opéra.*)

Le Dictateur : Hitler, Mussolini, Goering et la dictature vus par Chaplin. (*Studio 28.*)

Le Ballon rouge : pour vous et vos enfants, si vous avez la chance qu'ils ne l'aient pas encore vu. (*Arc-en-Ciel, Boucicaut.*)

STUDIO 43 — 43, Faubourg-Montmartre
Jules BERRY - Harry BAUR - Louis JOUVET
RAIMU - Marguerite MORENO, etc.
dans
« LES ÉTOILES NE MEURENT JAMAIS »
En semaine soirées 20 et 22 heures. Samedi et dimanche, permanent à partir de 14 heures

REUNION DES THEATRES LYRIQUES NATIONAUX

OPERA

Lundi 3	21 h.	RIGOLETTO
Mercr. 5	20 h. 45	SPECTACLE DE BALLETS ROMEO ET JULIETTE SUITE EN BLANC
Vendr. 7	21 h.	SALOME LE PRINCE IGOR (Danses polovtsiennes)
Sam. 8	20 h. 45	LA TRAVIATA
Dim. 9	20 h. 30	L'ATLANTIDE

OPERA-COMIQUE

Mercr. 5	20 h. 15	LA TOSCA - LA POULE NOIRE
Jeudi 6	20 h.	LOUISE
Vendr. 7	21 h.	WERTHER
Sam. 8	21 h.	LA BOHEME
Dim. 9	14 h. 30	LE BARBIER DE SEVILLE
Dim. 9	20 h. 30	CARMEN

LA SEMAINE

Le Requiem de Berlioz

L'ENREGISTREMENT intégral du Requiem de Berlioz vient de sortir chez Véga.

On se souvient du bruit soulevé par cette performance : réaliser l'enregistrement dans le cadre de la chapelle Saint-Louis des Invalides, où l'œuvre a été créée en 1837 pour les obsèques d'un général de Louis-Philippe.

L'orchestre de l'Opéra, la chorale René Allix de la Radio, Jean Giraudeau, soliste du *Sanctus*, sont placés sous la direction de Hermann Scherchen.

Pour l'Amérique, une version stéréophonique correspondant aux vues de Berlioz a été réalisée. La version publiée en France ne bénéficie pas de ces perfectionnements techniques ; c'est une version en « haute fidélité », certes, mais « plate ».

Bernard Gavoty, titulaire des orgues de la chapelle des Invalides, connu pour son hostilité envers Berlioz, a écrit la notice de présentation de l'œuvre.

« Ecoutez l'harmonie... »

PIE XII aimait la Première symphonie de Beethoven. Cette révélation (qui ne cause aucun scandale) a été faite par un de ses médecins, le professeur Gasbarrini.

« Le Souverain Pontife, qui était déjà dans le coma, reprit conscience dans l'après-midi du mardi 7 octobre, raconte le professeur ; *il voulut écouter de la musique et lorsque je lui demandai pourquoi son choix s'était porté sur la Première symphonie, le Pape répondit : « Beethoven est grand, plus grand même que Bach ; de ses symphonies, c'est la Première que je préfère », et battant la mesure de sa main, il ajouta : « Ecoutez, professeur, écoutez l'harmonie... »*

Voici les deux meilleurs enregistrements de la Première symphonie de Beethoven :

— Orchestre de la B.B.C., sous la direction de Toscanini (*Voix de Son Maître, FSLP* 5058).

— Orchestre de New York, sous la direction de Bruno Walter (*Philips*, A 01-300).

Deux millions de « Volare »

IL y a quatre ans, Domenico Modugno sortait d'une mine en Sicile avec la ferme intention de chanter et de faire connaître les magnifiques chansons ouvrières de son pays.

Il débarqua à Rome avec une guitare et ses interprétations du folklore sicilien. Mais la vogue est au « marinisme » et il s'y laisse aller avec « Lazzarelle » qui remporte très vite bien plus de succès que son émouvant « Cheval de la mine ».

Aujourd'hui, il est une denrée d'exportation européenne aux U.S.A., au même titre et avec, en son genre, autant de succès que B.B., la « Dauphine » ou Curd Jurgens. Pour la première fois dans l'histoire des « best-sellers » de la chanson outre-Atlantique, une chanson italienne remporte tous les succès (disques, juke-boxes, présentateurs de radio). Le seul enregistrement de « Nel blu, nel pinto di blu » *en italien* par son auteur s'est vendu à plus de 2.000.000 d'exemplaires (3.500.000 en tout avec la version américaine « Volare » que chante Dean Martin).

En France, la chanson est aussi n° 1 avec Dalida en tête des interprètes. (*Barclay*, 45 tours, 70.158.)

Barclay DISQUES présente

La musique **originale** du film

LES TRICHEURS

enregistrée par
STAN GETZ - ROY ELDRIDGE
COLEMAN HAWKINS
DIZZY GILLESPIE
accompagnés par
OSCAR PETERSON - HERB ELLIS
RAY BROWN - GUS JOHNSON
qui jouent
Les Tricheurs - Clo's Blues
Phil's Tune - Mic's Jump

Disque 45 Tours - E. P. STANDARD
BARCLAY - 74.024

(Lytnitzki.)

DAVID OISTRAKH ET YEHUDI MENUHIN
Ils ont fait le maximum

VIRTUOSES

Oïstrakh et Menuhin

L'EVENEMENT majeur des « Semaines Musicales de Paris » : la rencontre Yehudi Menuhin - David Oïstrakh, salle Pleyel, dans le Concerto pour deux violons, en ré mineur, de Bach.

Malgré un public terriblement « de circonstance », truffé de ministres, de parlementaires, de diplomates, de délégués de l'U.N.E.S.C.O., un de ces publics qu'on ne voit jamais dans une salle de concert, lorsque la musique seule est en jeu, le succès des deux artistes a été triomphal. Pourtant, l'œuvre qu'ils jouèrent est plutôt ingrate ; on se demande même si son maintien au répertoire n'est pas dû uniquement au nom de Bach. Signée par un moindre compositeur du XVIII[e], il est probable qu'elle serait, depuis longtemps, tombée dans l'oubli.

Mais le violon est un puissant aimant. Bien plus que le piano, il est aimé des foules. C'est un instrument qui parle directement au cœur, qui chante, gémit, respire, alors que le piano, même malaxé par des mains de maître, conserve toujours quelque chose de froid, de distant.

TEMPERAMENTS DIFFERENTS

Et puis, les grands pianistes des années 20 à 40 n'ont pas encore été remplacés. Fischer s'est tu, Cortot aussi, c'étaient des magiciens qui insufflaient une vie seconde au clavier. Schnabel, Nat, Gieseking sont morts ; Rubinstein et Horowitz se sont malheureusement américanisés, au mauvais sens du mot, la virtuosité, chez eux, a chassé presque toute la musique.

Bien au contraire, parmi les violonistes au faîte de la maturité, un Menuhin et un Oïstrakh sont de ceux qui égalent les Busch, les Enesco, les Kreisler de naguère.

On pouvait cependant craindre leur rencontre dans le concerto de Bach. En principe, il y faut, chez les deux interprètes, une parfaite identité de sonorité et de tempérament. C'est très loin d'être le cas de Menuhin et d'Oïstrakh. Le premier, c'est un romantique, un dionysiaque ; le second, un classique, un jupitérien.

Mais ils ont fait le maximum pour se rapprocher l'un de l'autre, dans leur style ; pour la sonorité, c'était plus difficile, et on eut la surprise de constater que Menuhin, qui jouait la partie du premier violon, avait, contrairement à tous les pronostics, une sonorité plus fournie, plus riche qu'Oïstrakh ; les instruments — pourtant deux stradivarius — jouaient aussi leur rôle, évidemment.

Une ombre immense planait au-dessus des deux artistes : celle de Georges Enesco, le maître de Menuhin. En 1932, un disque fixait l'interprétation du concerto de Bach par Menuhin, encore un enfant, et Enesco. En 1946, en tournée de concerts en U. R. S. S., Enesco jouait le même concerto, à Moscou, avec Oïstrakh. Et il y a un mois, à Bucarest, pendant le concours organisé à l'enseigne d'Enesco, mort à Paris en 1955, Menuhin et Oïstrakh jouaient ensemble la même œuvre, pour la première fois.

L'enregistreront-ils ?

● QUATRE DISQUES D'OISTRAKH :

Bach, Concerto en mi majeur, Orchestre de Philadelphie, dir. Ormandy, *Philips « Trésors Classiques »*, 1.239.

Beethoven, Concerto en ré majeur, Orchestre de Stockholm, dir. Sixten Ehrling, *Columbia, FCX* 354.

Brahms, Concerto en ré majeur, Orchestre de Dresde, dir. Franz Konwitschny, *Deutsche Grammophon*, 18.199.

Tchaïkovsky, Concerto en ré majeur, Orchestre de Dresde, dir. Franz Konwitschny, *Deutsche Grammophon*, 18.196.

● SIX DISQUES DE MENUHIN :

Beethoven, les dix sonates pour violon et piano, avec Louis Kentner, *Voix de son Maître, FALP* 421-425.

Saint-Saëns, Concerto en si mineur, London Symphony Orchestra, dir. Gaston Poulet, *Voix de son Maître, FALP* 442.

ANTOINE GOLEA.

Dans sa collection

Présence de la Musique Contemporaine

VEGA
annonce
L'œuvre symphonique intégral
de
MAURICE RAVEL
Orchestre du Théâtre National de l'Opéra
Direction
MANUEL ROSENTHAL

Vol. 1. Daphnis et Chloé (version complète du ballet avec chœurs)
Vol. 2. Boléro. Ma mère l'Oye. Pavane pour une infante défunte
Vol. 3. Rapsodie espagnole. Valses nobles et sentimentales. Alborada del Gracioso
Vol. 4. La Valse. Le Tombeau de Couperin. Menuet antique

4 disques 30 cm. C 30 A 196 à 199

VÉGA

Un événement musical

Bientôt chez tous les disquaires

SÉLECTION SPÉCIALE SUPER HAUTE FIDÉLITÉ

KHATCHATURIAN

GAYANEH .... LPV 330
Seize danses extraites de l'intégral et exécutées par
l'ORCHESTRE PHILHARMONIQUE TCHEQUE
Direction : Z. CHALABALA

J.-S. BACH

Un disque 30 cm. .... LPV 358
Prélude et fugue.............. BWV 552
Choral .... BWV 718
Prélude et fugue.............. BWV 544
Choral .... BWV 659
Toccata « DORIENNE » .... BWV 538
exécutés à l'Orgue de SAINT-MARTIN DANS LES MURS à PRAGUE.
Organiste : REINBERGER

SUPRAPHON

Chez tous les disquaires

Le numéro 2 de l'extraordinaire magazine sonore

LE TEMPS QUE NOUS VIVONS

vient de paraître

AU SOMMAIRE

Réunis dans un véritable disque 33 tours 30 cm. (52 minutes d'audition) ces voix et une foule de documents sonores racontent au jour le jour la vie du monde entre le 1er juin et le 30 septembre 1958.
Le n° 1 du Temps que nous vivons qui couvrait la période du 1er janvier au 31 mai 1958 est épuisé, mais un nouveau pressage, à paraître prochainement, est en cours. Retenez-le chez votre disquaire en achetant le n° 2.

- Les trois derniers mois de l'actualité politique, littéraire, scientifique et sportive en France et dans le monde.
- Avec les interviews exclusives de Jacques Duclos, Roger Duchet, Jacque Isorni, Pierre-Henri Teitgen, Général Massu, Louis Leprince-Ringuet, Louis-Ferdinand Céline, Jean et Louison Bobet, Roger Rivière, Just Fontaine, Kopa.
- Avec les extraits des principaux discours du général de Gaulle.
- Avec les déclarations publiques de MM. Sekou Touré et André Malraux.
- Avec la voix de Brigitte Bardot et la chanson du film : « L'Eau vive »

LE TEMPS QUE NOUS VIVONS
Un passionnant disque magazine
Une production des disques
PRETORIA
50, rue Croix-des-Petits-Champs
PARIS - GUT. 45-16

A paraître le 1er janvier 1959 : LE TEMPS QUE NOUS VIVONS, numéro 3

l'inimitable

FRANCK POURCEL

Ses derniers succès
2 volumes en 33 tours - 30 cm standard

Valses viennoises
Le beau Danube bleu
L'or et l'argent
Aimer boire et chanter
Sang viennois
Valse de l'empereur
Vie d'artiste
Légendes de la forêt viennoise
Le trésor - Les flots du Danube
Rêve de printemps
FELP 195

Amour danse et violons n° 10
Java pavane - Marjolaine
La foule - Gondolier
Dors mon amour
Rêves de jeunesse
Le pont de la rivière Kwaï
Opéra en goguette
Histoire d'un amour - Sarah
Moisson - Ça c'est l'amour
FELP 194

Exclusivité disques
La Voix de son Maître
PATHÉ MARCONI

VARIÉTÉS

Brassens entre en cage

QUATRE chanteurs au même programme, c'est beaucoup. Mais le bilan du nouveau spectacle de l'Olympia est cependant positif :

● PIA COLOMBO est jeune, elle ne manque ni de force, ni de voix. Hélas ! cette voix n'est pas la sienne, c'est celle d'Edith Piaf...

● JEAN BERTOLA semble chercher encore un peu sa personnalité. Frank Sinatra ou Frankie Laine ? Dès maintenant, il donne la preuve que les chansons de Charles Aznavour passent la rampe « même » quand on les chante avec une belle voix.

● MICHÈLE ARNAUD, en robe sage de conventine émancipée, détaille des couplets grivois (souvent de Serge Gainsbourg) avec intelligence et précision. Elle n'a pas beaucoup de voix, mais elle a beaucoup d'esprit.

● GEORGES BRASSENS entre en cage en balançant sa guitare à bout de patte. Ses accessoires l'attendent : une chaise, un verre d'eau, un projecteur. Il se blottit dans la lumière et chante, secouant sa toison de laine brune. De temps en temps, il donne en étrennes au public un sourire, accueilli par des bravos. Presque toutes ses chansons parlent de la mort qui, après tout, ne semble pas si mauvaise fille.

« Au bois de mon cœur » : « *chaque fois que je meurs, fidèlement, ils suivent mon enterrement* ».

« Oncle Archibald » : qui fit de « *sa majesté la mort, la rencontre. Telle une femme de petite vertu, elle arpentait le trottoir du cimetière, aguichant les hommes en troussant un peu plus haut qu'il n'est décent son suaire* ».

« Le Testament »-Brassens, où il rêve « *d'encore une fois dire je l'aime, encore une fois perdre le nord, en effeuillant le chrysanthème qui est la marguerite des morts* ».

« Le Vieux Léon », épitaphe tendre d'un joueur d'accordéon : « *Quinze ans bientôt que musique au dos tu t'en allais, mener le bal à l'amicale des feux follets.* »

Et enfin autocritique où il se taxe d'être « Le Pornographe du phonographe » : « *Mais veuille le grand manitou, pour qui le mot n'est rien du tout, admettre en sa Jérusalem, à l'heure blême, le pornographe du phonographe, le polisson de la chanson.* »

Son nouveau tour de chant est excellent, mais le plus étrange est qu'il fasse rire.

C. C.

NOTES D'ÉCOUTE

PARMI les enregistrements que nous avons reçus récemment, voici ceux qui nous ont paru particulièrement intéressants :

CLASSIQUE

● BARTOK, SONATE POUR DEUX PIANOS ET PERCUSSION. Un grand classique de la musique contemporaine, une de ces œuvres qui vous remuent cœur et tripes en même temps. Excellemment joué par Wilfrid Parry et Iris Loveridge, pianistes, Gilbert Webster et Jack Lees à la percussion, sous la direction de Richard Austin. Au verso : du même Bartok, *Contrastes* pour violon, clarinette et piano. (*BAM LD* 033.)

● VARESE, ŒUVRES. Sous les noms étranges de « Intégrales », « Densité 21,5 », « Ionisation » et « Octandre » se cachent quatre chefs-d'œuvre étranges et envoûtants. Parfaitement joués et enregistrés, sous la direction de Frédéric Waldman, par l'Ensemble d'Instruments à vent de New York et l'Orchestre de percussion Julliard. Un disque d'anthologie. (*BAM* 024.)

● UN SOIR A MOSCOU. M. Kostelanetz exagère, et la maison qui l'édite encore plus. Rachmaninoff, Rubinstein, Tchaïkovsky, Prokofiev, Khatchaturian, quelle salade russe ! Et naturellement, à la sauce de guimauve de M. Kostelanetz. Que la Philharmonique de New York ait prêté son nom à l'aventure, c'est inqualifiable. (*Philips, S* 04.655 *L.*)

● MÉLODIES DE TOUJOURS : Elizabeth Schwarzkopf chante en français « Plaisir d'Amour » et cela devient quelque chose d'encore jamais entendu. Elle sait conduire sa voix comme personne et on l'écoutera avec un mélange d'exaspération et de plaisir qui augmente ce dernier. (*Columbia*, FCX 664.)

● LA SYMPHONIE FANTASTIQUE DE BERLIOZ. Du beau travail. Sérieux, un peu trop. Souvent plus pesant que puissant, mais plein de loyauté. De Mitropoulos, à la tête de l'Orchestre philharmonique de New York, on espérait tout de même quelque chose de plus... français. (*Philips-Réalités*, C 12.)

VARIETES

Gravure parfaite, orchestrations irréprochables. Deux jeunes auteurs-compositeurs-interprètes ont bénéficié de l'effort que fournit Philips sur les disques de variétés 33 tours : Serge Gainsbourg et Ricet Barrier. Les nouveaux microsillons de Georges Brassens et Guy Béart viennent également de sortir.

● GEORGES BRASSENS a enregistré huit chansons nouvelles. Deux d'entre elles : « Le pornographe du phonographe » et « Le cocu », sont de sa meilleure veine. Truculentes, tendres et d'une amertume bonhomme. Ses thèmes mélodiques sont riches, mais leur répétition dans des chansons un peu trop longues donne quelquefois une impression de monotonie. L'accompagnement de Pierre Nicolas à la basse est discret et efficace : Brassens garde toujours une présence. (*Philips B* 76 451 *R.*)

● RICET BARRIER a de la drôlerie et des idées. « La java du Gaulois » et « La servante du château » font sourire. Enfin un compositeur qui n'a pas le « mal du XXe siècle ». Mais c'est beaucoup demander à un « débutant » que de lui faire enregistrer 10 chansons sur un 33 tours. Il y a forcément des inégalités. « Dolly 25 » en est un exemple. Il a, en tout cas, plus de talent que de voix... (*Philips B* 76 446 *R.*)

● SERGE GAINSBOURG voudrait être le poète des « tricheurs ». Il chante donc, comme il se doit, l'ennui, l'alcool et les réflexions qu'inspire « la femme des uns sous le corps des autres ». Il fait des chansons noires sur des musiques « cool ». Son inspiration est inégale, son anticonformisme appliqué. N'est pas Prévert qui veut ! Son interprétation n'ajoute pas grand-chose à des chansons qui, soutenues par d'autres, peuvent avoir de l'écho. (*Philips. B* 76 447 *R.*)

● GUY BÉART : dans ce disque d'une lenteur accablante, la platitude et la vulgarité des jeux de paroles sont stupéfiantes. « Comment vas-tu-yau-de-poêle » redevient drôle lorsqu'on entend « Moitié toi et moitié moi, je suis ton vice et versa » ou « Quand elle quitte sa chemise ou mon pyjama, tout son corps se déguise en panorama » ou bien « Si votre guêpière m'enferme dans un guêpier » ou encore « J'file avec Eugène, lui m'est homogène »...

Quant à sa voix, elle était blanche, soit. Elle est devenue pire, c'est-à-dire incolore, sans saveur, comme une eau morte.

Guy Béart était, paraît-il, ingénieur avant de devenir chanteur... La France manque de techniciens. (*Philips*, *B* 76 434 *R.*)

JAZZ

● EARL HINES : Un bel échantillon du plus moderne des pianistes traditionnels, de 1928 à 1950. Main droite linéaire et précise, rythme subtilement décomposé et recomposé, tempo souvent sous-entendu : tout ce qu'on prône aujourd'hui, mais avec ici le fumet du bon vieux « ragtime ». (« Jazz pour tous » n° 18, *Philips*, 25 cm, P-07837.)

● ART FARMER : Le plus brillant des trompettistes de la jeune génération, enregistré ici avec des éléments de l'orchestre de Lionel Hampton de 1953 sur des compositions de Quincy Jones et de Gigi Gryce. Autres solistes : Cliff Solomon, Jimmy Cleveland, « Monk » Montgomery (à la basse électrique) et Horace Silver et Charlie Rouse dans une version de 1954. (*Barclay*, 30 cm. 84049.)

MIDAS.

TEST

OU PASSE VOTRE ARGENT ?

« La vie a terriblement augmenté ». (Elle augmente d'ailleurs toujours. Vous souvenez-vous d'avoir jamais vu la vie diminuer ?)

Mais cette fois, c'est sérieux.

Homme, vous vous demandez plus que jamais cet hiver : « Où passe tout l'argent que nous dépensons ? Nous ne faisons vraiment rien d'extraordinaire... ».

Femme, si vous êtes jeunette dans l'art de tenir une maison, vous vous retrouvez avec une grosse facture de boucher ou de teinturier le mois où, précisément, il eût fallu serrer la vis.

Que savez-vous des prix de chaque dépense de la vie courante ?

Voici vingt-trois occasions de le vérifier.

1. Combien coûte le nettoyage d'un costume d'homme ?
a) 540 fr.
b) 750 fr.
c) 980 fr.

2. ...le ressemelage d'une paire de chaussures d'homme ?
a) entre 400 et 600 fr.
b) entre 700 et 1.000 fr.
c) entre 1.100 et 1.500 fr.

3. ...le blanchissage d'une chemise d'homme ?
a) 70 fr.
b) 100 fr.
c) 140 fr.

4. Vous avez trouvé la viande dure aujourd'hui ? A votre avis, quel est le morceau le meilleur marché dans le bœuf ?
a) la bavette ;
b) le collier ;
c) la macreuse ;
d) l'aiguillette.

5. Vous aimez bien le jus d'orange, c'est frais, c'est sain, facile à faire. Savez-vous combien il y a en moyenne d'oranges au kilo ?
a) 3.
b) 5.
c) 8.

(A titre d'information, il faut au moins 2 oranges pour faire un jus convenable et le kilo vaut environ 200 francs.)

6. A votre avis, combien faut-il de pommes de terre pour confectionner un plat de frites assez copieux pour une famille de quatre personnes ?
a) une livre ;
b) 1 kg.;
c) 1 kg. 500 ;
d) 2 kg.

7. Et combien de petits pois frais faut-il acheter pour obtenir une livre de petits pois écossés ?
a) une livre ?
b) 1 kg.;
c) 1 kg. 500.

8. Combien vaut 1 litre de lait pasteurisé ?
a) 32 fr.;
b) 48 fr.;
c) 55 fr.

9. Est-il plus avantageux d'acheter un quart de :
a) beurre laitier ?
b) beurre pasteurisé ?
c) beurre d'importation ?

10. Vous aimez le poisson. Les soles bien entendu ?... N'en parlons même pas. Mais quel est, parmi ces poissons moins demandés, le moins cher ?
a) le colin ;
b) le rouget ;
c) la dorade.

11. Quel est de ces deux plats celui qui revient le plus cher, pour quatre personnes ?
a) des steaks dans le rond avec frites ;
b) un pot-au-feu garni.

12. Si votre femme vous envoyait au marché avec la liste suivante : 3 petites boîtes de poivre, deux baguettes de pain, 1 litre d'huile d'olive, 1/2 livre de café, deux plaques de 200 gr. de chocolat, 3 kg. de pommes de terre, 1 kg. de miel, 1 bouteille de Solilaine, de quelle somme vous muniriez-vous pour être sûr de pouvoir tout payer ?
a) 1.100 fr.
b) 1.800 fr.
c) 2.200 fr.
d) 3.400 fr.

13. Si vous chargiez votre femme de vous acheter ces menus objets indispensables dont vous n'aimez pas faire l'emplette vous-même : un tube de crème à raser, une douzaine de lames, 6 mouchoirs de fil, 3 slips « Eminence », une bouteille d'apéritif, une recharge de briquet à gaz, combien lui donneriez-vous ?
a) 2.000 fr.;
b) 3.500 fr.;
c) 5.500 fr.

14. Quelle est la moins chère des eaux minérales ?
a) Vittel.
b) Badoit.
c) Perrier.
d) Saint-Yorre.
e) Contrexéville.
f) Evian.

15. Les étiquettes de cet étalage de fruits et légumes, photographié il y a quelques jours, ont été interverties par nos soins. Rendez à chaque denrée son prix.
1) Betterave; 2) Radis; 3) Laitue; 4) Epinards; 5) Choux-fleurs; 6) Poireaux.
a) 70 fr. *b)* 35 fr. *c)* 50 fr. *d)* 100 fr. *e)* 80 fr. *f)* 130 fr.

16. Combien doit-on verser par trimestre à la Sécurité sociale pour une employée de maison de moins de 65 ans ?
a) 4.827 fr.
b) 7.242 fr.
c) 9.732 fr.
d) 12.328 fr.

17. Et le gaz. Combien vaut-il au mètre cube ?
a) 17 fr. 75 ;
b) 23 fr. 40 ;
c) 33 fr. 15 ;
d) 41 fr. 25.

18. Qu'est-ce qui consomme le plus d'électricité ?
a) de laisser une lampe brûler toute la nuit ;
b) d'écouter un pick-up pendant deux heures ;
c) de repasser pendant une heure.

19. Quel est le prix d'une ampoule électrique satinée intérieurement, de 100 watts ?
a) 75 fr.
b) 125 fr.
c) 185 fr.
d) 215 fr.

20. S'il faut encaustiquer une pièce de 30 mètres carrés, doit-on acheter de la cire pour la somme de :
a) 350 fr.
b) 560 fr.
c) 780 fr.

21. On propose facilement à sa femme : « Si nous invitions quatre amis à dîner ? ». Voici un menu-type :
● Soufflé au fromage, poulet rôti, haricots verts en conserve, fromage, entremets, vins, café.
Combien pensez-vous qu'il vous en coûtera sans apéritifs et sans liqueurs (sans cigares, bien entendu) ?
a) 3.500 fr.
b) 4.800 fr.
c) 6.700 fr.

22. Combien coûtent 3 kg. de linge essoré, séché dans une laverie automatique ?
a) 275 fr.
b) 320 fr.
c) 425 fr.
d) 510 fr.

23. Qu'est-ce qui coûte le plus cher ?
a) une séance dans un institut de beauté, comprenant massage facial, nettoyage de peau, masque et maquillage ;
b) une vidange avec graissage, pulvérisation et lavage d'une 403.

Vérifier en page 30 si vos réponses sont exactes.

Royaldaim
CANNES
PARIS
DEAUVILLE
nouvelle Collection
AGNEAU-VELOURS AGNEAU-GLACE
VEAU-VELOURS
74, RUE DE RENNES - LIT. 44-54

B.WASER
32, rue du Sentier
PARIS (2e)
GUT. 68-95

Etablissements
PERFILS
MANUFACTURE
DE TRICOTS
PULLS HAUTE FANTAISIE
DAMES - ENFANTS
88 et 88 bis, r. du Faubourg-du-Temple
PARIS - XIe
Tél. : OBE. 14-83

MANUFACTURE de CONFECTION
MOLIÈRE
95, rue Molière, 95
LYON
MCM
MANTEAUX
TAILLEURS
ROBES
Dames et Fillettes
Rayons spéciaux pour
Dames fortes et adolescentes

COURCELLES-FOURRURES
VAKSER Père et Fils depuis 1935
Réclame d'Astrakan Prix sensationnels
VISONS - CASTORS - RATS D'AMERIQUE - AGNEAUX DES INDES, etc.
MODELES - COUTURE
104, boulevard de Courcelles WAGram 37-71

« dévoués à votre repos »
LES MATELAS
MONCALM
MATELAS AVEC CARCASSE A RESSORTS
MATELAS AVEC ARMATURE ALVÉOLÉE
une production de la Société
AUTO-COUSSIN DURA
S. A. Cap. 384.400.000 Frs.
10, Rue de l'Abreuvoir, COURBEVOIE (Seine) Tél. : DÉF. 22-50

FEMMES

La redoutable race des « rats »

Toutes les femmes sont des clientes, elles achètent en France 83 % de ce qui se vend, mais toutes ne sont pas des clientes agréables. Si elles ne remarquent les vendeuses que dans les cas extrêmes (d'amabilité ou de non-amabilité), les vendeuses, elles, ont appris à les connaître, et, parfois, à les redouter. Après un an de stage comme vendeuse dans un grand magasin (horaire de 9 heures à 18 h. 30, avec une heure pour déjeuner, salaire de base : 28.000 à 30.000 francs par mois, plus certaines primes avec lesquelles les meilleures vendeuses arrivent à gagner 55.000 francs par mois), une jeune femme vous dit ici vos quatre vérités. A vous de juger. Etes-vous un rat ?

« UN grand magasin est l'endroit idéal pour observer le comportement des femmes. La femme qui vient acheter, passé la porte d'entrée, est une cliente et se comporte comme telle. Elle ne cherche plus à jouer son personnage, ne déguise plus son caractère véritable et son visage reflète librement ses préoccupations du jour. Nous, vendeuses, nous sommes là comme devant un vaste aquarium où les poissons se cognent à nous sans nous voir.

La cliente n'imagine pas combien elle est observée, détaillée des pieds à la tête, c'est-à-dire jugée et classée en un clin d'œil par tous ces regards.

Je diviserai la clientèle en trois grandes races : les hommes, les femmes et les Anglais.

Autant de femmes, autant de catégories, mais enfin on distingue facilement : les sales et les propres, les raffinées qui cherchent à assortir autant que possible ce qu'elles possèdent (ça se voit tout de suite au sac et aux chaussures, au foulard) et les je-m'en-foutistes qui achètent n'importe quoi, n'importe comment ; les décidées et les hésitantes, les désagréables et les aimables.

SALE ET AIMABLE

La sale est généralement je-m'en-foutiste et hésitante, pas forcément désagréable. La propre est généralement raffinée, la plupart du temps décidée, pas forcément aimable. Souvent, pourtant, ces trois qualités vont de pair.

Les clientes les plus agréables se situent entre 20 et 35 ans ; la plupart travaillent, n'ont pas de temps à perdre, présentent des dessous propres et nets. Les jeunes filles sont encore trop souvent sales ; on reste surpris de découvrir sous un tailleur ou une robe convenables des dessous grisâtres, des jarretières en tire-bouchon. Et une femme sur six — pour ne pas dire moins — use de désodorisants. Il est à remarquer qu'en été, les femmes font plus attention ; dès l'automne venu, elles doivent supposer qu'elles sont de purs esprits !

Ce que nous craignons le plus se nomme, en jargon de vente, le « rat ». Le « rat », nous le flairons au bout de cinq minutes (enfin, je parle des plus expérimentées ; pour ma part, je me suis laissé bien souvent mener en bateau).

Le rat, c'est cette jeune femme tranquille qui fait posément entasser sous ses yeux toutes les blouses du rayon, qui essaye sans impatience — oh non, avec une angélique patience — quinze, que dis-je, vingt-cinq jupes, en partant de la plus chère (« tiens, une bonne cliente ») pour se rabattre sur la jupe à 1.500 francs que finalement elle ne prend pas : « *Décidément, la qualité n'est pas fameuse.* »

« MIEUX, LA PROCHAINE FOIS »

Lassée, tout en repinçant ses jupes, repliant ses blouses, la vendeuse décoche son dernier sourire : « *Certainement, madame, vous trouverez mieux la prochaine fois.* » Et de prévenir les copines du rayon voisin avec clins d'œil et mimique appropriés, de sorte que « le rat » s'avance dans des rayons étrangement désertés où toutes les vendeuses ont l'air absorbées par des clientes ou mille travaux insoupçonnables : épousseter les mannequins, ranger des vitrines. A tel point que la seconde de rayon doit appeler à tous les échos : « *Vendeuses, mesdames* », et pousser finalement vers le rat la moins futée qui se sera laissé pincer à bayer aux corneilles.

UN RAT
« *Mon mari n'aime pas les femmes habillées trop court...* »

Le rat a généralement une tournure bien définie qui ne trompe point : fouineuse, grommeleuse, jamais contente, le cabas bien serré dans la main droite, l'index gauche éternellement pointé vers l'introuvable objet de ses désirs, elle porte souvent un chapeau garni comme une assiette garnie. Elle traîne parfois à sa suite une personne réticente, une petite fille martyre, un double pire qu'elle ou une copie de chien (au pire : le tout ensemble).

Ce rat-là, sous ses multiples et semblables visages, est la grande épreuve de la vendeuse.

Le rat-type aurait tendance à diminuer, remplacé par des spécimens divers, avec :

● DES MÈRES ABUSIVES :

« *Non, ma petite, tu ne mettras pas de rouge, tu es déjà assez le portrait de ton père (?).* »

● LES FILLES TYRANNIQUES :

« *Maman, je veux cette jupe. Et celle-là aussi, dis, pour aller danser avec Toto, ce que je serais bien...*

— Oui, ma Françoise, ne te prive pas, va, ta môman est là pour te payer ce que tu veux. »

● L'ÉPOUSE ÉPLORÉE (et probablement délaissée) :

« *Oui, mais... mon mari n'aime pas les femmes habillées trop court... Oui, mais... mon mari n'aime pas le gris... Oui, mais... mon mari n'aime pas le plissé.* »

● ET, BIEN SUR, LA FILLE A PAPA, genre XVIe, venue avec deux amies très élégantes — un peu trop pour faire des courses le matin :

« *Ecoute, chérie, si je prenais la blouse orange pour aller avec mon pantalon de velours, la turquoise pour mon pantalon de shantung et cet imprimé — mais regarde un peu — adorable et pour rien !* »

LES HOMMES

Quant aux hommes, inutile de dire qu'ils sont d'un commerce agréable et tellement faciles à décider ! Les plus faciles sont justement ceux qui commencent par un « vous allez encore me dire que ça ne rétrécit pas et que pour la qualité ce n'est vraiment pas cher, mais moi, vous savez, on ne me la fait pas ». Ceux-là ne résistent pas à un bon argument technique. Que répondre à un « tergal 100 % » bien placé ?

Nous avons droit à quelques maris égarés venus pour la fête des mères ou l'anniversaire de leur petite amie. (Je parle des rayons de confection féminine, n'ayant pas été dans les autres.)

En été, il y a les touristes parmi lesquels on distingue plus particulièrement les maris américains pour la précision des instructions reçues (taille, couleur, imprimé ou uni, matière, indiqués par écrit) ; les Russes pour leur quantité d'absorption de chemisiers en nylon, leurs yeux brillant devant une bonne blouse de nylon, comme les nôtres devant une bonne terrine de caviar.

LES ANGLAIS

Enfin, les Anglais. A mon avis, il faudrait créer un rayon « spécial » pour Anglais. Ce serait tellement plus pratique pour tout le monde, au lieu de les faire courir de rayon en rayon à la recherche de leur sac épinard, jupe caca d'oie, sweater marron, couverture vert amande et gris Waterloo, chapeau pistache et souliers jaunes. Je n'exagère pas, c'est automatique. J'ai eu un mari anglais (comme client, bien entendu), qui a acheté pour sa femme le seul, unique et invendable modèle de robe à damier vert écœurant et blanc, la même pour sa fille, sans compter les blouses marron et pétrole pour la même pauvrette de 14 ans. Quand une vendeuse passe avec du vert incertain sur les bras, on dit : « *Tiens, encore un Anglais.* »

SARAH DE MUN.

RECETTE

Boulettes aux poireaux à l'orientale

— 6 poireaux. — 300 grammes de bœuf haché. — 1 citron. — 2 œufs. — 30 grammes de beurre.

● Faire cuire les poireaux à l'eau salée, puis bien les égoutter ● Hacher les poireaux cuits et les incorporer à la viande hachée ● Ajouter deux œufs crus entiers ● Mélanger à fond cette préparation ● Mettre le beurre dans une grande poêle ● Faire, avec la préparation, de grosses boulettes plates (une par personne) ● Faire cuire les boulettes dans le beurre fondu ● Ajouter une bonne cuillerée à soupe d'eau chaude, puis le jus d'un citron ● Laisser cuire un quart d'heure, puis retourner les boulettes. Dix minutes de cuisson de l'autre côté avec une seconde cuiller d'eau chaude avant de servir.

RÉSULTATS

OU PASSE VOTRE ARGENT ?

1) b. 2) b. 3) c. 4) b. 5) b. 6) b. 7) b. 8) c. 9) c. 10) c. 11) b. 12) c. 13) c. 14) d. 15) *1)* e. *2)* c. *3)* b. *4)* a. *5)* f. *6)* d. 16) c. 17) c. 18) c. 19) c. 20) c. 21) c. 22) c. 23) b.

PETIT-BATEAU

Petit-Bateau présente le slip qui vous avantage. Grâce à sa ceinture Bateaulastic pur para, ses coutures extra-plates, sa coupe incurvée, vous aurez l'allure sportive de l'homme moderne.

Couchée dans un hamac vous ne maigrirez pas !

La gymnastique transforme votre silhouette en changeant vos mesures
Et la gymnastique de

Doris HALPHEN

ne fatigue pas, elle amuse et relaxe
Renseignements : LITtré 70-58
Sur rendez-vous : 16, rue Saint-Simon (7e)

CETTE SEMAINE MADAME EXPRESS A :

LE STYLE « TÊTE PURE »
De face...

● **Redécouvert** le front des femmes à la présentation de la nouvelle ligne « Flash » proposée par Guillaume. « Je veux, dit-il, retrouver la pureté du profil et la noblesse du front dévoilé. » C'est joli, peut-être moins flatteur que la mèche ou la frange légère, mais Madame Express est persuadée que, dans quelques semaines, ou au plus tard dans quelques mois, vous aurez bien envie de porter vos cheveux rejetés en arrière, et en tout cas, de passer du style « tête folle » au style « tête pure ». Alors, dès aujourd'hui, laissez repousser les mèches qui encadrent votre front.

Elles devront, selon Guillaume, avoir près de 18 cm de longueur, les cheveux se dégradant ensuite pour arriver sur la nuque à 2 cm.

Les photos que nous publions sont très « sophistiquées ». Mais, comme les grands couturiers, les grands coiffeurs sont obligés d'exalter les lignes nouvelles pour les imposer. Aux femmes ensuite de les interpréter en « mineur ».

● **Souri** souvent en parcourant « Le Miroir de la Femme ». Cet album de 200 pages raconte à la manière des magazines féminins modernes l'histoire de la vie

...et de profil

pratique à travers les âges. (Le « Journal du Monde », rédigé sur le même principe, a été vendu en France à 100.000 exemplaires.)

Quelques exemples :

— Une petite annonce : « Silex taillé tous usages contre femme courageuse. » (N° 1, des origines à 3000 avant J.-C.)

— Une chronique juridique : « Vos problèmes et vos droits : épouse-t-on son frère ? ». (N° 2, de 3000 à 1490 avant J.-C.)

— Une rubrique médicale : « En attendant le médecin : la corde du pendu dissipe la migraine. (N° 7, 632 à 900 après J.-C.)

— Une idée : « Le Roman de la Rose » en bandes dessinées. (N° 9, de 1200 à 1350.)

— Un titre : « Henri IV : Mangez du poulet ». (N° 12, de 1589 à 1610.)

— Une lettre dans le courrier du cœur : « Ma mère m'écrit tous les jours et exige que je lui réponde par retour du courrier. Mais je n'ai pas que cela à faire et mon mari se plaint que je délaisse mon ménage. Que faire ? Signé : Françoise débordée ». (N° 14, de 1643 à 1692.)

— Une recette de cuisine : « Voulez-vous surprendre vos invités ? Donnez-leur à manger des pommes de terre. Oui, vous avez bien lu : des pommes de terre. Depuis hier, ce n'est plus une nourriture de porcs ou de vagabonds. » (N° 17, de 1715 à 1789.)

En dépit du ton humoristique et de l'esprit parfois un peu facile, les précisions historiques semblent très sérieuses. Les numéros « modernes » sont en général moins amusants. En tout cas, une idée à retenir pour les cadeaux de Noël. (Ed. Denoël. 1.950 francs.)

● **Aimé** les tons de blond cendré que lance pour cette année l'Oréal et qui vont remplacer les « vison » de l'année dernière. La mode des teintures est de plus en plus claire. Brigitte Bardot ne doit pas être étrangère à cette tendance. Mais attention, réfléchissez par deux fois, ou, plus exactement, soyez sûre des réactions de votre entourage avant de l'adopter.

● **Noté** un changement d'adresse. Le ciné-club Cendrillon vient de s'installer au musée Guimet, place d'Iéna. Tous les dimanches et deux jeudis par mois, à 14 h. 30, il présente aux enfants de cinq à douze ans une sélection de films choisis par Sonika Bô, spécialiste du film pour enfants depuis vingt-cinq ans et attachée au Centre national de la Cinématographie. Les programmes durent une heure et demie et sont parfaits, juste mélange de rire et de poésie. Prix : 200 fr.

● **Visité** le nouveau centre d'oxygénation pour enfants, qui s'est ouvert le 16 octobre à Paris. Ce n'est pas une clinique, c'est une salle de jeu où les enfants jouent aux Indiens ou au petit astronome tout en se soignant ; un simple casque à visière de plastique (type voyageur interplanétaire) assure la suroxygénation de l'air qu'il respire. Ce centre est unique en Europe. Prix : 1.000 fr. la séance. L'enfant ne reste sous le casque qu'un quart d'heure. On peut le laisser plus longtemps au centre, qui le prend alors en charge pour le faire jouer, sans augmentation de tarif.

Ne pas y conduire un enfant sans avoir au préalable pris l'avis de votre médecin. Le centre reçoit les enfants de deux à dix ans. Son adresse : 5, rue des Vignes, Paris (16e). Tél. : MIR. 93-60.

● **Essayé** avec succès un produit d'origine américaine qui permet (enfin !) de ne plus avoir mal aux pieds dans des chaussures neuves ou un tout petit peu trop étroites.

Il suffit d'imbiber légèrement le cuir de ce liquide aux endroits où le soulier blesse le pied, en ayant soin de le passer extérieurement et intérieurement.

Aussitôt après l'application du produit, il faut mettre les chaussures et marcher cinq minutes. Les cuirs ainsi traités s'adaptent définitivement aux pieds, sans aucun danger d'usure ou de craquelures. Shoe-Eze, le flacon : 350 fr. (En vente dans tous les Grands Magasins, rayons produits d'entretien, et succursales Chaussures André.)

● **Découvert** un nouveau libre-service fleurs dont la devise est : « Vendre au détail à des prix de gros ».

Ce véritable marché aux fleurs en boutique reçoit, paraît-il, trois arrivages journaliers de fleurs et de plantes vertes.

Le fait est que fleurs et plantes sont d'une parfaite fraîcheur et que le personnel aimable se charge de les emballer une fois que le client a fait son choix.

(Ce dernier, s'il vient en voiture, peut en outre la garer facilement.) (Paris-Fleurs, 10, rue Sontay (16e).

● **Fait** une erreur la semaine dernière dans son article « Eclairage ». Le lampadaire orientable ne valait pas 7.500 francs, mais 9.900 francs. Toutes ses excuses aux acheteurs qui ont eu une désagréable surprise.

A deux pas de l'Opéra,
une extraordinaire exposition de meubles absolument nouveaux.
Les MEUBLES EFA présentent, dans leur nouveau magasin, leurs plus récents modèles, en avance de 20 ans sur toutes les réalisations françaises ou étrangères :
8, rue de la Chaussée-d'Antin.
(près Opéra)

• et 66, rue de Rennes (entre les rues du Four et du Vieux-Colombier)

A NICE
• 32, rue Hôtel-des-Postes

MEUBLES EFA
par éléments

LE BLOC-NOTES DE FRANÇOIS MAURIAC

Ici, chaque semaine, François Mauriac commente librement l'actualité politique et littéraire.

24 OCTOBRE

HIER soir, conférence de presse télévisée du général de Gaulle. J'observais ce visage et cherchais à en interpréter les signes. Chaque parole, tout en dépassant mon attente, me rendait plus sensible au tragique d'un peuple qui ne se redresse que parce qu'il est tenu par quelqu'un ; mais d'un seul coup, il pourrait ne plus l'être, il serait de nouveau précipité...

En quelles mains tomberait-il ? Devrons-nous au scrutin d'arrondissement une semence d'hommes d'Etat valables ? On le dit. Oui, mais que de temps faudra-t-il avant que cette semence lève ! Clemenceau, Poincaré, tout ce qui a compté sous la IIIe République a eu quarante ans de maturation. Même à Charles de Gaulle, il a fallu ces dix dernières années pour atteindre à ce degré de sagesse.

La IVe République doit, pour une large part, la suite ininterrompue de ses désastres et sa ridicule fin, à un personnel politique mal préparé, qui n'avait pas fait ses classes. Non certes des fruits secs, mais des fruits verts. Le passage sans transition de la Résistance aux premiers postes de l'Etat persuada peut-être cette génération que sa jeunesse même suppléerait à ce qui lui manquait. En voyant des novices occuper la première place, tous songeaient : « Pourquoi pas moi ? » Et en effet, pourquoi pas n'importe qui ? Chacun d'eux savait que son inexpérience ne pouvait pas plus nuire à la France que son habileté ne lui eût servi, puisque des lisières le tenaient et qu'il ne pouvait rien faire d'autre que de laisser faire.

LA France en ce moment expérimente ce que peut un homme qui n'est pas tenu en lisières, qui ne saurait l'être, parce qu'il est un « héros », au sens mythologique, et que ses « travaux » se déroulent comme dans une Histoire écrite d'avance. Nous restons libres de lui dire non, mais c'est dire non au réel, à l'irrécusable.

M. Maurice Blanchot, par exemple, est en droit d'écrire : « Ce que nous refusons n'est pas sans valeur ni sans importance ; c'est bien à cause de cela que le refus est nécessaire... Il y a une apparence de sagesse qui nous fait horreur... » Je vous entends. Mais si les peuples d'Afrique noire acceptent réellement de lier leur destin au nôtre. Si la route ouverte par Charles de Gaulle mène réellement à la paix en Algérie, si le sang s'arrête un jour d'y couler, à qui et à quoi s'adressera votre refus ? Convenez-en : votre « à cause de cela » ne donne pas ses raisons parce qu'il n'en existe aucune. Ah ! Maurice Blanchot ! Comme si la stérilité, érigée par vous en système dans les lettres, pouvait avoir une signification en politique ! Elle correspond à votre désespoir particulier, et à l'idée que vous en voulez donner, et à l'image que vous en comptez laisser — non à l'exigence de deux peuples, las de s'entretuer pour le compte de quelques-uns.

Et moi, je crois au contraire qu'il n'y a pas de limite au pouvoir du Héros, sinon sa vie même. Le refus que vous lui opposez me paraît absurde ; mais non la réflexion sur l'évidence qu'il s'agit d'un mortel, faillible et fragile, et menacé à chaque instant, tout Héros qu'il est, et sur ce que nous deviendrions, si tout à coup il n'était plus là.

Lui-même n'a cessé d'y songer. Cette Constitution qu'il nous a donnée, en nous forçant un peu la main, je ne crois pas qu'il l'ait taillée à sa mesure, comme on le répète. Je demeure persuadé qu'il pensait d'abord à nous pourvoir d'institutions assez fortes pour que notre peuple ne soit pas à la merci du déclin ou de la disparition d'un homme.

26 OCTOBRE

DEVANT l'offre de cessez-le-feu, le F.L.N. ne pouvait pas ne pas être partagé. Convenons qu'il perd sur les deux tableaux. En disant oui, il déférait au premier signe, à la première parole. Il cédait trop vite à l'ascendant d'un adversaire dont le style chevaleresque, le ton de grandeur l'écrasent plus sûrement que les mépris de naguère et que tous les excès de la force. Mais en disant non, le F.L.N. déçoit, irrite le reste du monde, et le peuple algérien lui-même, à la veille d'un scrutin où personne désormais ne croira que ce peuple ait pu y participer sous la contrainte.

Les élus pourront bien être récusés par le F.L.N., ils ne le seront pas par la masse de leurs électeurs. Ce que soutenaient les Européens d'Algérie : que le F.L.N. ne représente pas le peuple algérien, sera incontestable, à peine ces nouveaux interlocuteurs auront-ils paru. Et vous, qui étiez devenus des soldats, vous ferez de nouveau figure de hors-la-loi. Je ne le souhaite pas. Vous n'êtes pas des vaincus, le sacrifice de vos morts doit trouver sa justification dans « cette paix des braves » que Charles de Gaulle vous propose et qui constituera votre victoire.

27 OCTOBRE

MEMOIRES D'UNE JEUNE FILLE RANGEE, de Simone de Beauvoir. Que l'ironie de ce titre convient mal à un livre si grave ! Dur à lire pour un chrétien, car le vrai sujet en est la perte de la foi chez une créature comblée de tous les dons de l'esprit. Et certes, le milieu familial, qui nous est décrit ici, en pourrait être rendu responsable. Pourtant, moi-même, élevé dans cette atmosphère bourgeoise (en dépit de grandes différences, mais ce serait trop long à raconter) je suis demeuré croyant.

Simone de Beauvoir, enfant et adolescente, n'a d'ailleurs pas eu affaire qu'à des catholiques médiocres ou ignares. Plusieurs de ses maîtresses ne l'étaient pas. A la Sorbonne, avant qu'elle ne rencontre Sartre, ses plus chers amis étaient des talas qui ne lui donnaient pas une idée basse de la religion. Le vrai est qu'elle a voulu perdre la foi. J'ai songé autrefois à écrire un traité sur la volonté dans la foi, et donc dans la perte de la foi.

Avant même qu'elle n'en ait pris conscience, cette adolescente, prodigieusement douée, cherche une issue hors du milieu bourgeois où elle étouffe — mais ce ne serait rien — hors de cette création où une Providence implacable la couve de son œil éternel. Le jour où elle y échappe enfin, où elle débouche sur le vide, l'enfant dont les chaînes sont tombées pleure de joie : c'est une illumination à rebours ; mais elle seule a choisi. Et moi, au même âge, avec quelle passion, au contraire, je me défendais contre les objections (qui relevaient moins de la philosophie que de l'Histoire: c'était le temps du modernisme et Loisy nous incitait à la critique des textes). « Et vous aussi, vous voulez me quitter ? » Cette question du Christ à ses amis, dans une circonstance où beaucoup s'éloignèrent de lui, tous les jeunes intellectuels chrétiens l'entendent à une certaine heure ; autour d'eux, ils voient les autres s'en aller. Et il ne reste près du Seigneur que cette poignée de talas...

N'y aurait-il ici que l'histoire de cette terrible petite fille, ce serait assez pour nous retenir. Mais Simone de Beauvoir agit, à l'égard de tous les êtres qui ont traversé sa vie, comme Sartre interdit au romancier de le faire avec ses personnages : elle les connaît de l'intérieur. Ces créatures qui ont réellement vécu, nous sont montrées du dedans, comme si Simone de Beauvoir les avait créées, alors qu'elle les a seulement connues et aimées, qu'elle a seulement souffert par elles. Inoubliable Zaza dont le destin sert si bien cette haine du catholicisme, cette sourde rancune contre tout ce qui est chrétien...

SIMONE DE BEAUVOIR rencontra un jour, à la Sorbonne, Simone Weil : leurs sublimes ne s'amalgamèrent pas. Des deux Simone, celle qui était née juive, qui n'aimait pas l'Eglise de Rome, qui mourut sans baptême, c'est à celle-là que le Christ un jour s'est révélé (elle nous le dit expressément) et elle vécut de Lui et pour Lui jusqu'à la mort. Et l'autre Simone, la pieuse élève du Cours Désir, qui communiait trois fois par semaine, est devenue cette adversaire implacable et méprisante, mais qu'il nous est impossible de ne pas admirer, de ne pas aimer. Je puis rêver indéfiniment là-dessus.

27 OCTOBRE

VOILA bien ma chance! Je ne connaissais qu'un seul des Italiens du Sacré-Collège, et c'est celui-là qui a été choisi. Je partage cet honneur, il est vrai, avec beaucoup de Parisiens. On ne saurait être d'un abord plus affable. Le cardinal Roncalli vient du peuple et en a gardé beaucoup de simplicité et de bonté, je n'ose plus dire : de gentillesse. Ce saint Père sera un père, vraiment. Et pour être fin, il l'est, je vous le jure.

Sera-t-il un grand Pape ? Comment l'entendez-vous ? Qu'est-ce que la grandeur dans l'ordre de la sainteté ? Peut-être nous faut-il un Pape ni petit, ni grand, dont les mérites n'éclatent pas au regard, qui prononce simplement les paroles et qui fasse simplement les gestes pour lesquels il a été appelé.

Nous fûmes reçus par lui, il y a deux ou trois ans, ma femme et moi. Qu'il était heureux de causer avec des Parisiens ! « Ici, je ne puis sortir de mon palais, soupirait-il, tout le monde tombe à genoux. » Que doit-il penser aujourd'hui !

Jean XXIII... Pourquoi Jean XXIII ? On voudrait connaître les cheminements secrets de la pensée du Pontife et pourquoi il s'est inséré dans la file des Jean, interrompue depuis tant de siècles.

F. M.

(Copyright L'Express : « Mondial Presse ».)

L'EXPRESS

DIRECTION : Françoise Giroud
Jean-Jacques Servan-Schreiber

RÉDACTION :
91, Champs-Elysées, Paris (8e)
Tél. : ELY. 88-61

ABONNEMENTS, PUBLICITÉ, VENTE :
29, rue de Marignan, Paris (8e)
(angle Champs-Elysées) Tél. : BAL. 19-68
Les jours fériés : ELY. 03-02

Règlement par chèque bancaire
au C.C.P. 7378-19 Paris

EMPIRE-FOURRURES

8, *avenue de Wagram* CAR. 22-82 (PL. DE L'ETOILE)

MAISON FONDÉE EN 1924

Actuellement

VISONS
CASTORS
ASTRAKANS
RATS D'AMÉRIQUE
AGNEAUX DES INDES

à des prix sans concurrence

Elégante, personnelle
une fourrure GALUZ
est toujours remarquée

GALUZ

71, avenue Victor-Hugo, PARIS-16

...et bien entendu des prix

CONTREX CONTRE la fatigue

5874 L.C